UNIVERSITÉ DE RENNES
FACULTÉ DES LETTRES

LA PSYCHANALYSE ET L'ÉDUCATION MORALE DE L'ENFANT

THÈSE POUR LE DOCTORAT
(D'UNIVERSITÉ)

par G. F. MORTON
M. A. (Cambridge), B. Sc. (London)
F. R. Met. Soc. and Exhibitioner, Emmanuel College Cambridge,
Head Master of the Boys' Modern School, Leeds.

POITIERS
M. LABOUYGUE, IMPRIMEUR
27, Rue Gambetta

1926

Thèse
Rennes
1926.

LA PSYCHANALYSE
ET
L'ÉDUCATION MORALE
DE L'ENFANT

A Monsieur le Professeur Bourdon qui a bien voulu me guider dans mon travail je dédie respectueusement ce livre en témoignage de ma profonde gratitude.

G. F. MORTON.

UNIVERSITÉ DE RENNES
FACULTÉ DES LETTRES

LA PSYCHANALYSE ET L'ÉDUCATION MORALE DE L'ENFANT

THÈSE POUR LE DOCTORAT
(D'UNIVERSITÉ)

par G. F. MORTON
M. A. (Cambridge), B. Sc. (London)
F. R. Met. Soc. and Exhibitioner, Emmanuel College Cambridge,
Head Master of the Boys' Modern School, Leeds.

POITIERS
M. LABOUYGUE, IMPRIMEUR
27, Rue Gambetta

1926

*13699.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

INTRODUCTION : Le vocabulaire psychanalytique..... 1

CHAPITRE PREMIER: *La thèse de Freud*..... 5

Psychanalyse et éducation. — Importance de l'étude de la vie inconsciente de l'enfant.— La méchanceté de l'enfant est souvent pathologique.

Conflit et refoulement. — Des désirs refoulés de l'enfance provient l'entraînement au mal. — Explication par la loi de la conservation de l'énergie. — Importance de la vie sexuelle à cet égard. — Ce que Freud entend par sexualité.

La libido sexualis et son rapport avec la conduite. — Le cas de Harry.

La *conversion* ou les manifestations physiques du conflit.— Le cas de Howard.

CHAPITRE DEUXIÈME: *Critique du point de vue freudien.* 14

Vérité fondamentale du principe général du conflit et du refoulement. — Exagération de l'hypothèse sexuelle chez Freud et ses disciples, particulièrement en ce qui concerne la sexualité infantile. — Les fanatiques du freudisme. — Réserves apparentes de Freud.

Les scrupules moraux. — *Le besoin de sublimer* d'après Freud. — Son oubli des sentiments moraux.— Pourquoi nous croyons à l'existence de ce facteur.

Les *types* psychologiques d'après Jung. — Importance essentielle de cette notion par rapport à la peur. — La prédisposition de l'introverti au refoulement.

Les *types* et la théorie freudienne. — Importance de la disposition individuelle comme facteur du caractère à côté des influences du milieu.

CHAPITRE TROISIÈME : *Critique du point de vue freudien* (suite)..... 26

L'instinct de groupe et le complexe d'Œdipe.— Comment l'instinct de groupe est fondamental et explique beaucoup de faits qui n'ont aucune signification libidineuse, par exemple la peur d'être seul et le caractère dynamique des influences sociales. — Comment Freud explique ce dernier caractère par le complexe d'Œdipe.

Le livre de Freud sur la psychologie collective. — (1) La suggestion (2) L'instinct de groupe (3) La horde primitive.....

Critique. — Caractère fantastique de la doctrine. — Sa dépendance à l'égard du complexe d'Œdipe, notion elle-même contestable.

CHAPITRE QUATRIÈME : *Jung et l'adaptation manquée*..... 37

Le complexe d'Œdipe. — Son rapport avec le caractère et la conduite selon Freud.

La théorie de la libido selon Jung. — L'insuccès de l'effort d'adaptation n'est qu'une *régression* de la libido, très souvent un retour vers la mère. — Ce qui arrive aux adolescents qui réussissent mal à renoncer à leur personnalité infantile. — Le thème de *Peter Pan*.

La mère dangereuse. — Le lien entre l'enfant et la mère est plutôt psychologique que physique.— Il est désir de dépendance et d'irresponsabilité et non pas impulsion sexuelle.

Exemples : Rêves d'enfants — Anatole France.

CHAPITRE CINQUIÈME : *Adler et l'infériorité*..... 45

L'infériorité organique. — Comment l'exagération dans l'affirmation de soi en procède.

Comment elle devient la *compensation* soit en actes (réalisation), soit en rêves, soit en besoin de se faire remarquer, de « faire sensation » (sensation mongering).

Exemples mettant en évidence la tendance de l'enfant à compenser par la recherche de l'effet, à moins qu'on ne lui montre la possibilité de compenser par l'action et le succès (réalisation).

CHAPITRE SIXIÈME : *Adler et l'infériorité (suite)*..... 51

La compensation et les traits de caractère. — Aspect positif de la volonté de puissance chez les enfants : besoin de se plaindre, désir de posséder, de voler, de dominer, de dénigrer, de contrarier, de persécuter, de se donner de l'importance.

Son aspect négatif : l'effort pour échapper aux responsabilités de la vie. — Sa traduction en symptômes physiques. — Le cas de Ronald.

Conclusion : avantage de l'éducateur sur le psychologue et sur les parents pour l'étude de ces faits. — Critique du complexe d'Œdipe et nouvelle interprétation des rapports entre le fils et le père.

CHAPITRE SEPTIÈME : *Rivers et Adler*..... 62

Les instincts égoïstes substitués au facteur sexuel dans l'explication des névroses de guerre.

Le soldat commotionné et l'enfant inférieur.

Analogie de leur cas :

Dans les causes originelles : le danger, la peur.

Dans les symptômes physiques (anesthésies diverses) et psychiques (réactions émotionnelles).

La régression dans le cas du soldat — dans celui de l'enfant. —

Deux exemples d'enfants névrosés à l'appui. — L'amoralité du très jeune enfant.

CHAPITRE HUITIÈME : *Comparaison et conciliation des théories*..... 70

Le sentiment d'infériorité. — Comment il peut provenir aussi

bien d'une adaptation manquée que d'une insuffisance organique.

Jung réconcilie les théories opposées de Freud sur les refoulements de la sexualité et d'Adler sur l'insuffisance organique et les sentiments d'infériorité en général, en montrant qu'en dernière analyse on a de part et d'autre une adaptation manquée..

Or, *selon nous, dans l'enfance,* tout insuccès dans l'effort d'adaptation engendre les sentiments de peur et d'infériorité — d'où l'importance suprême de ces sentiments dans les conflits de l'enfance, bien supérieure à celle du sexe qui, d'ailleurs, le plus souvent s'y ramène.

Le cas de Barnett.

Le complexe de la masturbation. — La nécessité de sublimer la libido.

Diagramme.

CHAPITRE NEUVIÈME : *La peur dans la vie de l'enfant*..... 81

La peur, facteur commun des diverses écoles de psychanalyse

La honte de la peur, plus grande dans l'enfance que celle du sexe. — L'erreur freudienne sur ce point.

Les peurs de l'enfance.— Leur variété.— Influence aggravante du sentiment d'infériorité. — Fréquence de ce sentiment, particulièrement chez les enfants des villes. — Les responsabilités de l'éducateur ; comment s'expliquent ses erreurs : le discrédit et l'humiliation de la profession enseignante ; leurs fâcheuses conséquences.

Pourquoi les sentiments de peur et d'infériorité de l'enfant sont si rarement reconnus. — Leurs déguisements. — Le cas de Fred.

La peur, cause et résultat du refoulement, centre d'attraction de la vie enfantine.

CHAPITRE DIXIÈME : *L'étiologie de la peur*..... 94

Théorie freudienne de la nature libidineuse de la peur névrotique.— Freud et la morale sexuelle.

Critique de la théorie : les peurs de l'enfant ne sont pas spécifiquement névrotiques puisqu'il est impossible de distinguer chez lui la peur réelle de la peur névrotique. — Rôle de l'instinct de conservation.

Rivers, Stekel et autres auteurs sur la peur névrotique et le rôle qu'y joue l'instinct de conservation, rôle plus grand que celui du sexe. — Le conflit non résolu et son rapport avec la peur névrotique.

Les peurs de l'enfant sont souvent l'expression de l'instinct de groupe.— Interprétation des rêves d'angoisse des enfants.

CHAPITRE ONZIÈME : *L'étiologie de la peur* (suite)..... 103

Résumé des résultats obtenus : nature réelle et rôle de la peur infantile.

Le conflit non résolu. — Sa fréquence dans la vie de l'enfant .

Rôle de la mauvaise conscience dans l'angoisse. — L'exemple de Horton. — Rôle de la peur de la mort. — Le phénomène

de la *projection*.— Nature morale de tous les conflits.

Dans toute adaptation manquée il y a frustration d'activités instinctives engendrant elle-même la peur.

L'attention et la peur pathologique : l'idée de la peur crée la peur. — L'attention mal orientée également. — Exemples..

En résumé : mauvaise conscience, frustration des instincts, attention pathologique, selon le cas, engendrent la peur ; chez les enfants, généralement, les trois causes se ramenant au conflit non résolu et à l'insuccès d'adaptation.

Direction remarquable que prennent les conflits de l'enfance ; d'une part dans le sens des symptômes physiques, d'autre part dans le sens des manifestations psychiques qui caractérisent le complexe de peur et d'infériorité : recherche de l'effet, etc.

CHAPITRE DOUZIÈME : *Conclusion*..... 117

Freud en mettant en évidence le facteur sexuel du conflit a contribué à nous donner une plus grande intelligence de l'enfant. — Mais c'est le facteur peur et infériorité qui est l'élément suprême des conflits du jeune âge et Freud s'est trompé sur la nature de la peur infantile.

Les cas de Bobby et de Georges comme illustrations de la prédominance et de l'origine des sentiments de peur et d'infériorité.

Corollaires pédagogiques de notre thèse :

Rôle des parents dans l'éducation morale : la nécessité de consentir à la *séparation psychologique* de l'enfant.....

Rôle des éducateurs : l'*élimination* — la *sublimation*.....

APPENDICE I : *Le cas de Georges*..... 124

APPENDICE II : *Le cas de Bobby*..... 128

APPENDICE III : *Strabisme, gaucherie et bégaiement*..... 131

LA PSYCHANALYSE ET L'ÉDUCATION MORALE

INTRODUCTION

Faisons tout d'abord remarquer que dans cette thèse sur la psychanalyse nous sommes en face d'une difficulté qu'on ne rencontre pas habituellement dans la voie des études scientifiques, car certains psychanalystes ont pris de telles libertés avec le vocabulaire psychologique, souvent en contradiction les uns avec les autres, et quelquefois avec eux-mêmes, qu'il est très difficile de comprendre le sens des termes qu'ils emploient ou des théories qu'ils exposent. L'objet de cette introduction est donc de rendre clair dès le commencement notre emploi des expressions dont le sens a pu devenir en quelque mesure ambigu. Nous commencerons par le « complexe ».

Aucun terme n'a été employé en psychanalyse dans un sens aussi large et aussi vague que le mot « complexe ». La psychologie orthodoxe ou descriptive lui attache une signification plus compréhensive et plus favorable que l'interprétation plus étroite et plus sinistre de la psychologie analytique. Dans son premier sens (le plus large) il est presque synonyme de « sentiment »* et désigne n'importe quel système d'idées ayant une tonalité émotive tel que le patriotisme, l'amour filial, ou les manies. De tels complexes déterminent la conduite consciente de l'homme et la direction de ses pensées et de ses actions. Dans son sens plus étroit et plus spécialisé un complexe désigne une « constellation » ou un groupe d'idées mêlé d'un sentiment pénible. A cause de son caractère

* Voir, XXXVI, Chap. 5.

pénible il tend à être refoulé, mais quoique enfoui dans l'inconscient il reste actif et capable d'influencer la conduite. L'inconscient d'un homme contient beaucoup de groupes d'idées de ce genre, chacun constituant un complexe. L'exemple le plus commun en psychanalyse est le « complexe du père », l'attitude hostile du garçon à l'égard d'un père dur et indifférent, attitude qui s'étend aux relations de l'enfant avec l'autorité dans la personne du prêtre, du professeur, du représentant de l'Etat. Dans ses tests d'association Jung appelle « indicateurs de complexes » les mots qui aident à découvrir ou à dépister les complexes. C'est dans le sens restreint et spécialisé de la psychanalyse que nous employons le mot dans ce livre.

Avec le mot « libido » la psychanalyse nous a donné un terme entièrement étranger à la psychologie orthodoxe. Il a deux interprétations distinctes. Chez Freud il représente l'énergie sexuelle, capable de se transformer en tel ou tel sentiment plus élevé, et qui fournit l'élan d'où procèdent l'action et la conduite humaines. Comme la direction dans laquelle s'oriente la libido d'un individu constitue ce qu'on appelle « ses intérêts » quelques psychologues préfèrent le mot « intérêt ». Claparède et Maurice Nicoll ont adopté cette nouvelle terminologie, en partie du moins, parce que le mot libido a un sens trop exclusivement sexuel. Leur opinion est qu'il devrait désigner l'élan de *tous* les instincts, et c'est ainsi que nous devons entendre la « libido » de Jung. Celui-ci a étendu le sens de la notion de façon à lui faire embrasser la somme totale de l'énergie psychique, l'énergie vitale — pas nécessairement sexuelle — de l'individu. C'est dans ce sens que le mot est employé dans tout ce traité. Il est employé dans le sens exclusivement sexuel là seulement où le contexte ne laisse aucun doute à cet égard et où il n'est ni commode, ni euphonique de déterminer continuellement le mot « libido » par les épithètes « sexuelle » ou « freudienne ».

Les opinions différentes relatives au contenu de l'inconscient

ou du subsconscient n'ont pas besoin de nous arrêter ici. Le problème de la nature du refoulement et des forces répressives n'entre pas dans le dessein de ce livre. Beaucoup de termes techniques tels que «régression», «projection», et «affect» ne nous paraissent en aucune façon ambigus quoique pour «affect» nous fassions emploi quelquefois de l'expression «état» affectif».

Examinons maintenant les termes «*peur*» et «*angoisse*». Les traducteurs anglais et américains d'ouvrages allemands de psychanalyse ont été très flottants dans leur interprétation du mot allemand «*angst*»; ils ont ajouté par là à la confusion générale de la terminologie dont nous avons déjà parlé. Les traducteurs français eux-mêmes ne sont pas sans reproche. Ainsi nous trouvons dans l'édition française de « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse» le mot « angoisse» comme traduction habituelle de l'allemand «*angst*». C'est à tort. Freud lui-même s'est efforcé de distinguer l' «*angst*» réel et l' «*angst*» névrotique. (Voir Ia — Chapitre XXV.) Le premier se rapporte à l'instinct de conservation ; il implique l'existence d'un danger connu. Mais le mot français « angoisse » ne peut pas être employé dans ce sens. On dit en français « Le sauvage a peur d'un canon. Il a peur d'une éclipse de soleil » là où en allemand on peut dire — et l'on dit — «Ich habe *angst* vor..... etc.» L' « *angst* » qui est névrotique, et qui suggère principalement l'*état* ou la *condition* du sujet peut certainement être traduit par l' « angoisse » mais «la peur» exprime également bien cet état.

Maupassant nous montre que la «peur» exprime exactement cette *condition* du sujet, cet «état d'angoisse» même dont parle le Dr. Sigmund Freud. Il écrit dans «Les contes de la Bécasse» («La peur») :

«La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des

frisssons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril ; cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme uné réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois..... »

« ..... je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur..... »

« ..,..la peur, l'épouvantable peur entrait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je? C'était la peur, voilà tout..... »

Dans cette thèse, par conséquent, nous avons donné la préférence au mot « peur ». Nous nous occupons de l'enfant, et Freud admet que dans le cas de l'enfant il est impossible de distinguer les deux espèces d' « *angst* » (Voir Chapitre X.) Il nous faut un terme qui englobe les deux concepts d' « *angst* » réel et d' « *angst* » névrotique. Ce terme est « la peur » et non pas « l'angoisse ». Nous parlons *de la peur réelle*, mais jamais *de l'angoisse réelle*. Nous avons de plus en faveur de ce choix l'autorité de psychologues anglais et américains aussi représentatifs que Rivers et Mac Curdy, qui préfèrent habituellement le terme « fear » (la peur) au terme « anxiety » (l'angoisse). Rivers, en fait, considère les phobies, les états d'angoisse et les cauchemars comme des formes extrêmes de la peur. (IIIa —p. 24 s.) Chez les enfants les formes différentes se fondent l'une dans l'autre. La discrimination est impossible. Nous croyons être en droit d'employer le mot « peur » comme l'équivalent de l'allemand « *angst.* »

CHAPITRE PREMIER

La thèse de Freud.

En essayant de publier cette étude de psychanalyse fondée sur les observations personnelles d'un éducateur, l'auteur se rend compte que sa thèse est condamnée à l'avance dans beaucoup d'esprits. De quelque façon qu'on l'explique, c'est un fait qu'il existe encore un grand nombre de gens qui n'aiment pas le psychanalyste et ses recherches. La raison en est peut-être qu'ils ont été frappés par une critique — et celle-là seulement — portée contre la psychanalyse à ses débuts : à savoir qu'elle s'occupe exclusivement du sexe et que la littérature à laquelle elle donne lieu n'est, en conséquence, qu'une nauséabonde sentine. Notre espoir en écrivant cette thèse est tout au moins qu'elle dissipera cette erreur et qu'elle pourra même convaincre ceux qui la liront que non seulement les recherches analytiques de la psychologie moderne ont acquis définitivement droit de cité dans la science, mais encore qu'elles ont déjà produit les conséquences les plus fécondes pour la connaissance et la formation du caractère des enfants.

Psychanalyse et éducation.

La psychanalyse est le plus récent progrès thérapeutique dans le traitement des névroses. Son fondateur Freud (et déjà avant lui Janet) a montré que l'origine et l'explication des états névrotiques devraient être cherchées dans l'inconscient. La psychanalyse se ramène donc à l'étude des motifs et désirs inconscients d'un sujet, tels que les manifestent divers troubles nerveux. Il n'y a qu'un pas de cette théorie à la conception ultérieure de Freud selon laquelle les complexes

impliqués dans les névroses sont identiques à ceux qui déterminent la conduite et le caractère de l'enfant. Les motifs et désirs inconscients ne sont pas seulement responsables de beaucoup de formes de maladies nerveuses, mais ils influencent aussi la formation et le développement du caractère. Telle est l'hypothèse fondamentale sur laquelle repose l'application de la psychanalyse à l'éducation. C'est une hypothèse qui doit révolutionner toute la théorie pédagogique puisque, jusqu'à ce jour, cette théorie a traité l'esprit de l'enfant comme s'il était tout conscient. Si Freud a raison, et si c'est la névrose qui chez les enfants prend la forme de l'indiscipline et de la méchanceté (Ia — p. 134) il y a lieu d'entreprendre une étude approfondie de la vie inconsciente de l'enfant et d'essayer de la comprendre. En nous plaçant à ce point de vue, nous hésiterons à regarder tous les cas de mauvaise conduite chronique comme des indices d'*imbécillité morale*. Nous penserons que l'enfant voleur, cruel, faible de caractère ou menteur n'est pas *nécessairement* déficient au point de vue moral. Et nous chercherons dans son milieu familial et social les influences qui déterminent vraisemblablement son esprit inconscient.

Le conflit et le refoulement.

Rivers écrit : « L'enfance est un long conflit entre les instincts de l'individu et les traditions et les idéals de la société ». (IIIa — p. 157). Chez l'enfant comme chez l'adulte, l'amour, l'égoïsme, la curiosité, etc. sont les principaux mobiles de l'action. Mais le libre jeu de ces instincts n'est pas permis par la société. D'où un *conflit*, qui s'achève en *refoulement*. Des désirs de l'enfance refoulés par la vie sociale — des complexes — dérive l'impulsion au mal. Telle est la contribution personnelle de Freud à la psychologie. Il est essentiel de souligner ici de nouveau le sens que nous donnons au mot « complexe ». Dans cette thèse il désigne une constellation d'idées mêlée d'un sentiment si pénible qu'elle a reflué dans l'incons-

cient d'où elle exerce une influence sur la pensée et la conduite. *Les ressorts de la conduite — ou de l'inconduite — sont dans l'inconscient.*

Comment, demandera-t-on, les refoulements du jeune âge incitent-ils au mal ? En vertu de la loi de la conservation de l'énergie. La force psychique des instincts veut s'employer. Si elle est refoulée, elle se trouve déplacée et s'échappera par des voies mauvaises dans une direction anti-sociale ou a-sociale. Ainsi Oskar Pfister prend le cas du solitaire et de l'excentrique. « Si l'enfant est rebuté, si on ne lui montre nulle sympathie, si on n'écoute pas ses désirs et ses confessions, alors un refoulement se produit.... Nous savons que le danger est proche du dégoût de la vie, de la misanthropie, du repliement sur soi, de la bizarrerie, pendant que le progrès moral et l'amour du prochain sont gravement compromis ». (IIb — p. 547). Si les « désirs » d'un enfant — son besoin d'affection ou d'attention — sont refoulés, une violente impulsion à la cruauté peut en résulter. C'est une forme de compensation et de revanche.

Cela nous place au cœur même de la psychologie de Freud, car il rapporte la plus grande partie du contenu de l'esprit et la cause essentielle du conflit à la tendance sexuelle. Le sexe est l'élément principal du vouloir-vivre, le seul courant de libido, le seul instinct dont il y ait refoulement. L'inconduite, comme la névrose, est un substitut de l'activité sexuelle. Le caractère se ramène à des impulsions sexuelles transformées, et le but de l'éducation doit être de canaliser la libido dans des directions utiles, ce que Freud résume en un mot : *sublimation.*

Pour rendre justice à Freud il faut reconnaître que ses critiques n'ont jamais pris la peine de comprendre le sens exact qu'il donne au mot « sexuel ». Mais il faut avouer d'autre part qu'il leur était difficile de deviner au juste son interprétation du mot. Freud, sur ce point, a constamment varié. Touchant la question même de la définition, il fait cette

étonnante confession : « Mais nous savons déjà que tous les essais de définition font naître des difficultés ; n'espérons donc pas qu'il en sera autrement dans le cas qui nous occupe ». (la sexualité) Ia — p. 327.

D'une façon générale Freud emploie le mot « libido » pour désigner les tendances sexuelles dans un sens très large. Il écrit : « Nous n'avons étendu la notion de sexualité que juste assez pour y faire entrer aussi la vie sexuelle des pervers et celle des enfants ». (Ia — p. 343). Oskar Pfister développe ainsi la conception de son maître : « Sous l'idée de sexualité nous comprenons la somme totale de ces phénomènes physiques et psychiques qui sont liés à la reproduction ou à l'activité des instincts et des organes de la reproduction ». (IIb — p. 168). « Nous parlons donc de préférence de la sexualité psychique, en insistant sur le fait qu'on ne doit pas négliger ni sous-estimer le facteur mental de la vie sexuelle. Nous employons le mot « sexualité » dans le même sens compréhensif que l'allemand emploie le mot « amour ». (IIb — p. 63). La définition de Freud comprend par conséquent les émotions tendres, la sympathie, l'amitié, etc., en même temps que ce qu'on appelle les « impulsions partielles » de la libido. Celles-ci sont particulièrement caractéristiques de la vie sexuelle des enfants et comprennent l'envie, la jalousie, la curiosité et l'ostentation. La peur de l'enfant d'être laissé seul est expliquée comme une « libido inexprimée » pendant que de son côté l'instinct grégaire, qui donne l'esprit de groupe et l'esprit de corps, est dérivé par Freud de la libido — originellement de l'envie.

La libido et son rapport avec l'inconduite.

Sans souscrire nous-même à la vérité universelle de la théorie freudienne selon laquelle la cause principale du conflit réside dans la vie sexuelle, nous allons en voir l'application au cas du vol, choisi comme forme caractéristique de faute. Le vol dérive souvent d'une autre forme de mal dont il conviendrait de s'occuper avant d'étudier le vol en lui-

même. Il peut exprimer le désir de quelque expérience émotionnelle refoulée, généralement de nature sexuelle ; ou bien le délinquant peut avoir été témoin d'une perversion sexuelle ; ou l'objet d'un attentat sexuel ; ou encore il peut avoir acquis une connaissance génératrice d'émotion. Un refoulement s'en est suivi. Le premier acte immoral ou l'idée troublante s'associe de quelque manière avec la notion de crime. Quand la libido est puissante, elle peut s'orienter dans la voie du vol. Vol et sexualité sont ainsi « constellés ». Cette « constellation », cette relation associative est très fréquente. Elle peut ne pas apparaître comme cause et effet. La liaison peut être simplement accessoire, mais elle existe. Remarquez l'habitude de fumer chez les jeunes gens. La mode actuelle est de fumer au cinéma. Ce n'est pas seulement parce que le jeune délinquant préfère l'obscurité au jour, mais plutôt parce que les images du film excitent souvent ses nouveaux instincts. L'usage du tabac et le sexe sont constellés. Comme un jeune garçon le disait un jour à l'auteur : « Cela va toujours ensemble ».

Le Dr Healy accepte la conclusion freudienne, qu'un complexe sexuel est la cause la plus fréquente des désordres psychiques et que le vol est un effort pour s'évader du sexe. Que nous en tombions d'accord ou non, nous devons reconnaître la nécessité de considérer l'étiologie sexuelle de chaque cas. Aucune classe sociale n'est trop bien protégée contre la pratique de mauvaises habitudes et l'acquisition de connaissances troubles et malsaines. Nous ne connaissons pas d'écrivain qui ait envisagé la situation avec plus de pénétration psychologique que le Dr Mac Curdy : « Des conséquences fâcheuses ou désastreuses peuvent suivre l'apparition de la puberté physiologique avant l'achèvement de son correspondant psychologique. Il se produit un grand influx d'énergie *avant que l'individu soit devenu un animal socialisé.* Très souvent cette énergie se manifeste dans des voies anti-sociales.. Une occasion un peu analogue de pareil trouble est *l'acquisition soudaine de certaines connaissances (avant l'achèvement*

du développement physique) dans un enfant jusque là protégé contre de telles connaissances ». (X — p. 308).

Le Dr Healy donne quelques exemples remarquables de conflit et de refoulement engendrant des idées impérieuses d'inconduite. Un jeune garçon avait pris l'habitude de s'échapper la nuit pour voyager sans billet en chemin de fer ou en tramway. Il y avait été entraîné par un camarade qui l'avait initié à des habitudes vicieuses qu'il avait refoulées. Un autre — « Royal M » — se sauvait continuellement pour voler. Sa vie intérieure avait été affectée par la révélation troublante que les gens qui l'élevaient, et qu'il croyait être ses parents, ne l'étaient pas. Sa carrière anti-sociale prit la forme du mensonge et de la fausseté, les vices mêmes dont il accusait sa famille. Dans chacun de ces cas nous trouvons la liaison associative entre la personne responsable du trouble originel et l'inconduite.

Nous la trouvons encore dans le cas suivant d'école buissonnière : celui de Harry, élève de sixième, enfant unique, âgé de douze ans, soumis par l'auteur au traitement analytique au lieu de l'habituelle méthode orthodoxe des châtiments corporels. Avec une habileté extraordinaire, il avait réussi à faire l'école buissonnière pendant la moitié d'un trimestre, sans exciter aucun soupçon de la part de ses parents ou de ses maîtres. Délicat, difficile à élever, heureux à la maison, très intelligent et bien doué, voilà un enfant qui présentait l'image même de l'innocence aux doux yeux, franche, naïve et sans reproche. Ses tentatives d'explication révélèrent la force impérieuse de son inconscient. Il éprouvait des sensations bizarres et se plaignait d'être « désolé » et « sombre ». Ainsi chaque jour il était poussé dans le désert de son propre désespoir, passant les jours de pluie dans les musées et les beaux jours dans les parcs et dans la banlieue. Interrogé il ne put préciser aucune espèce d'ennui, il ne put se souvenir d'aucune peine en dehors de ce sentiment de détresse. Finalement il se rappela qu'il avait été violemment révolté par un

grand élève qui lui imposait sa compagnie sur le chemin de l'école, et qui lui parlait d'une façon grossière des faits de la vie et de la naissance (acquisition de connaissances avant le développement physique). Il n'avait pas d'autre ressource que de refouler, et le refoulement le jeta dans l'école buissonnière. En se sauvant de l'école et de son grossier compagnon, il se sauvait inconsciemment du sexe, et trompait ses parents, qui l'avaient le premier trompé, en lui représentant faussement les faits de la naissance. Harry illustre bien la théorie de Freud selon laquelle les hystériques souffrent en grande partie de « réminiscences retenues dans l'inconscient comme des corps étrangers ». Cette découverte est autant celle de Janet que celle de Freud. « Une pensée particulière — écrit-il en parlant des hystériques — prend tout à coup une importance démesurée, disproportionnée par rapport aux autres et joue dans la vie du sujet un rôle considérable ». (XXXVIII — p. 5). Et il consacre plusieurs chapitres à montrer comment l'hystérique tombe sous la domination de ces pensées particulières dont on peut souvent retrouver l'origine dans l'expérience antérieure du sujet et qui deviennent des « idées fixes » ; nous disons, après Freud, des complexes.

La conversion.

La mention de l'hystérie nous amène à l'idée qui couronne la conception freudienne du refoulement, à savoir que la libido réfrénée peut se décharger dans d'autres directions que celle de l'inconduite. Elle peut se transformer en *manifestations physiques* telles que l'hystérie, les convulsions, la danse de St-Guy, le bégaiement, etc. C'est ce que Freud appelle la *conversion*. Le Dr. Stekel, qui fut un moment l'élève de Freud, est allé beaucoup plus loin que son maître et a trouvé le conflit psychique derrière beaucoup de maladies en apparence organiques. Il écrit : « Je fus étonné de découvrir que beaucoup de cas diagnostiqués maladie de cœur, asthme, maladie

d'estomac, appendicite, irritation de la peau, tics, crampes, etc. étaient causés par le conflit mental.

.....Les névrosés ont une extraordinaire habileté à exprimer leur état mental en langage symbolique emprunté aux organes corporels. Des troubles cardiaques tels que les palpitations les douleurs, l'irrégularité du rythme, etc. peuvent provenir de troubles affectifs». (XI Author's Preface p. VI).

J'insiste sur ce phénomène de la conversion à cause d'un cas remarquable que je pus observer comme directeur d'école et qui démontre d'une facon assez convaincante que les convulsions sont souvent dues à la décharge d'un état affectif en rapport avec de très profonds complexes.

Howard était fils unique. Sa mère était morte en 1918. Il eut des convulsions à l'âge de 14 ans, en 1921, époque à laquelle son père se remaria. Les convulsions se produisaient au moins une fois par mois — parfois davantage. Finalement je demandai une entrevue au père, qui me donna les renseignements suivant. Depuis la mort de sa mère, Howard était devenu morbide et avait perdu sa gaieté coutumière. *Il n'avait montré aucun chagrin au moment de cette mort.* Il n'avait pas versé une larme. En apprenant le projet de remariage de son père, il manifesta un violent mécontentement, et ne cacha pas ce qu'il en pensait à sa future belle-mère. Après le mariage il y eut de nombreux tiraillements entre l'enfant et ses parents.

Howard était la franchise même. Sa mère, disait-il, avait été sa meilleure amie, et sa mort lui avait porté un grand coup. Depuis le remariage de son père il avait été très agité. Sa belle-mère lui était devenue odieuse et, quand il se révoltait contre elle, son père le corrigeait durement. Le degré de refoulement que comportait son cas est clairement visible dans cette remarque qu'il me fit le 11 avril 1923, alors que je le félicitais de son retour à la santé et à une meilleure humeur : «Monsieur, je n'avais personne à qui me confier auparavant ; *j'ai quelqu'un maintenant*».

Le traitement que je lui appliquai fut la simplicité même. Je dis à Howard que ses convulsions résultaient du refoulement de son chagrin, de sa haine et de sa colère. Il n'avait qu'à regarder ses ennuis en face, à modifier son attitude à l'égard des siens et il irait mieux. Il ne devait pas refouler ses sentiments à l'égard de sa belle-mère. Mais il devait plutôt se souvenir qu'elle n'était pas une usurpatrice, mais une compagne dont son père et la maison avaient besoin, etc. En résumé, il devait s'efforcer de regarder les choses sous un autre angle. J'essayai de la suggestion sous une forme pratique en obtenant d'Howard de retrancher sur la viande dans son régime alimentaire au profit des légumes verts, des œufs et du lait.

J'étais sceptique quant aux résultats. L'analyse ne guérit pas toujours sans qu'on soit obligé de changer le patient de milieu. Si on n'arrivait pas à orienter convenablement Howard, son éloignement de la maison deviendrait la condition *sine qua non* de sa guérison. A ma surprise, l'amélioration fut immédiate. Un bébé naquit, et Howard s'attacha beaucoup à sa petite sœur. Cela aida à le rapprocher de la maman. Les corrections corporelles étaient désormais proscrites — engagement solennel entre le père et moi. L'ancienne gaieté d'Howard lui revint. Les convulsions se produisirent à de plus rares intervalles. Pendant les douze derniers mois de sa scolarité, il n'en eut plus une seule attaque.

Note communiquée par le docteur W. H. Maxwell Telling, Professeur de Médecine à l'Université de Leeds :

« J'ai vu nombre de cas dans lesquels l'épilepsie, ou des manifestations de forme épileptique (qui, au point de vue médical, ne se distinguent pas de l'épilepsie ordinaire), ont suivi le refoulement de la sexualité (dans le sens freudien du mot). L'alternance de l'« expression » (ou satisfaction) sexuelle, avec disparition des attaques d'une part, et du « refoulement » sexuel, avec réapparition des attaques, d'autre part, était si frappante, qu'elle imposait à l'esprit la notion d'une liaison *possible* entre le refoulement et la crise. Et il paraissait naturel et facile de passer de l'hypothèse d'une liaison *possible* à celle d'une liaison *probable* dans les cas où le sujet avait des prédispositions antérieures à l'épilepsie.

« Ces faits s'accordent parfaitement avec tout ce que nous savons sur l'épilepsie ».

CHAPITRE DEUXIÈME

Critique du point de vue freudien.

Nous nous sommes contenté jusqu'ici d'exposer le point de vue freudien en l'illustrant ici et là d'exemples tirés de notre propre expérience. Déclarons tout de suite que nous n'acceptons ce point de vue *que jusqu'à un certain point.* Il est trop unilatéral pour entraîner une adhésion complète. Notre expérience personnelle nous permet d'admettre la vérité fondamentale du principe général du conflit et du refoulement, avec son corollaire : l'impulsion au mal. Mais nous nous inscrivons en faux contre l'interprétation exclusivement sexuelle de ces faits. Nous nions absolument la responsabilité illimitée du sexe dans les conflits et les délits de la vie enfantine. Et nous condamnons l'extension regrettable et l'exagération de l'hypothèse sexuelle aussi bien chez Freud que chez ses disciples. Ce psychologue a produit une littérature si considérable sur le sujet qu'il ne nous est possible, dans l'espace dont nous disposons, que d'indiquer quelques-unes de ses idées, choisies seulement parmi celles qui ont quelque rapport avec l'éducation. Mais quand nous trouverons que Freud voit dans les poteaux de télégraphe, les grilles, les clochers, les hauts chapeaux de soie, et à peu près tout ce qui a forme un symbole phallique, et qu'il soutient que même un nombre, pensé au hasard, suffit à fournir les plus étonnantes révélations sur l'esprit du sujet qui l'a pensé, dans ce cas nous nous sentirons en droit de croire qu'il a permis à son imagination de franchir les bornes de l'esprit scientifique.

L'idée que se fait Freud de la sexualité infantile est un autre exemple de ses exagérations habituelles au sujet du fac-

teur sexuel. Nous n'avons pas à nous préoccuper ici de la «perversité polymorphe», puisqu'elle ne concerne que les enfants d'un à trois ans. Mais les «instincts sexuels partiels» sont de notre ressort. Ce sont la curiosité, le vol (kleptomanie), l'exhibitionisme et la cruauté. La curiosité a des affinités avec la perversion sexuelle qu'on rencontre chez le «voyeur». Chez les jeunes enfants elle se manifeste en partie sous des formes tactiles. D'où ses rapports avec la kleptomanie, la tendance à toucher les choses étant à la source de l'impulsion au vol. Le goût de l'exhibition (spécialement du corps nu) se rattache à la curiosité (plaisir du voyeur) et c'est une perversion reconnue de l'instinct sexuel. Quant à la cruauté elle est engendrée par un désir de domination, qui n'est autre que le désir sexuel. Ainsi ces quatre éléments cardinaux de la vie instinctive de l'enfant ont été analysés à travers le prisme freudien et ramenés, chacun à son tour, à la libido sexuelle. Comme nous les retrouverons par la suite il suffit que nous fassions ici à leur sujet une brève remarque. Le vol peut n'être rien de plus qu'une habitude de ramasser les choses, analogue à celle de la pie. Comme tel il se ramènerait à l'instinct d'acquisition. La curiosité n'est pas plus primitivement sexuelle que la kleptomanie. Souvent elle est orientée vers l'examen de tout objet étrange et qui peut être dangereux, en vue de la conservation personnelle. (XXVIII — p. 163). L'exhibitionisme enfantin peut avoir sa cause simplement dans le désir de se rendre intéressant et la tendance à la cruauté, de son côté, n'a aucun rapport nécessaire avec le sadisme. Krafft Ebing, qui a une expérience plus large de ces choses que la plupart des Freudiens, écrit : « Ce serait une erreur et une exagération d'essayer d'expliquer par une perversion sadique tous les... actes de cruauté qui se produisent, et de supposer le sadisme comme le mobile caché de toutes les horreurs racontées dans l'histoire». (XV — pp. 127-8). Nous croyons qu'il a raison.

Quant aux disciples de Freud, ils ont fait subir aux théo-

ries de leur maître l'exagération la plus funeste. Quelques-uns d'entre eux découvrent des tendances perverses et des idées lascives dans la pensée de tous les malades, enfants ou adultes. Leur dogmatisme est la négation même de l'esprit scientifique. Il nous suffira de citer comme exemple le commentaire de Frink sur la théorie freudienne selon laquelle les gens deviennent névrotiques par suite d'une « privation ». (Ia — p. 370). Il écrit : « Il n'existe aucune réelle exception à la règle de Freud..... L'aveuglement du médecin, plutôt qu'une réelle absence du facteur sexuel fut seul responsable des cas cités comme exceptions à la règle de Freud ». (XVI — pp. 135-6).

Malheureusement, il y a de véritables fanatiques du freudisme. L'Amérique a le privilège d'en avoir produit les plus récents et les plus fantastiques exemplaires. Ils ramènent même les mathématiques à la sexualité comme dans le livre de Birdwood : « Sex Element in the First Five Books of Euclid ». Joel Rinaldo dans « Psychoanalysis of the Reformer » représente encore mieux l'extrémisme freudien : « Le Réformisme est un état psychique indépendant d'aucune condition sociale particulière, une forme de folie dont le vrai diagnostic serait probablement hystérie du touche-à tout (meddling hysteria) ». (pp. 36-7). Quand au « réformateur » c'est un « hystérique » dont l'activité résulte d'un « état sexuel morbide qui se cache aussi bien derrière l'anti-alcoolisme du prohibitionniste que sous la tête rasée du puritain son ancêtre » (p. 59). Il « montre des symptômes accusés d'anesthésie, d'amnésie, de troubles moteurs, d'aboulie, de phobie, d'idée-fixe et d'égotisme ». (p. 48). Finalement, bien qu'il soit l'« eunuque de la nature », son besoin de se mêler de tout (meddling) est une « forme convertie de sadisme » ; « son état psychique est un complexe de complexes », en fait c'est un « Volstead (1) Complex » ; et il est « empêché d'apprécier le goût du vin

(1) Volstead, nom du promoteur de la loi de prohibition aux Etats-Unis.

aussi bien que des baisers ». La psychanalyse du réformateur est notre seul espoir. Que par conséquent « les réformateurs soient soumis au traitement psychanalytique. Que leurs mobiles sexuels cachés soient mis au jour ».

Il faut cependant rendre à Freud cette justice que, de même que Malthus sur un sujet connexe, il a été victime de beaucoup d'incompréhension et de malveillance. Mais, comme nous l'avons vu, il lui en revient une part de responsabilité. Il nie qu'il ait jamais fait dériver « tout » de la sexualité. Dans une lettre à Claparède il écrit : « J'ai répété et déclaré aussi clairement que possible... que j'établissais la distinction des instincts sexuels et des instincts égoïstes ». (Ig — p. 120). Et dans « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » « La psychanalyse... a élevé tout son édifice sur le principe de la séparation nette et tranchée entre tendances sexuelles et tendances se rapportant au *moi* et elle a affirmé... que les névroses sont des produits, non de la sexualité mais du conflit entre le *moi* et la sexualité ». (Ia — p. 377).

Néanmoins ce que Freud nie maintenant, il l'a souvent impliqué, et ce qu'il a impliqué, ses disciples l'ont affirmé d'une manière catégorique. Il a trop souvent négligé de dire ce qu'il affirme maintenant avec tant de force. La vérité paraît être que l'introduction dans sa doctrine de l'instinct égoïste est de la nature d'une réflexion après coup. L'ego freudien n'entre en conflit qu'avec la libido, sur laquelle en dernière analyse repose tout l'essentiel de la psychologie freudienne. Pourtant nous verrons que l'instinct égoïste a des conflits bien spécifiquement à lui. Ils constellent autour des sentiments de peur et d'infériorité et se relient à l'instinct de groupe. Nous étudierons ce dernier au chapitre suivant.

Les scrupules moraux.

L'un des résultats de son obsession de la libido a été l'oubli presque complet par Freud des scrupules moraux con-

cernant la sexualité, Notre propre conception du refoulement sexuel implique ce facteur. Il est vrai que Freud a insisté sur le *besoin de sublimer*. Ainsi dans sa discussion des instincts sexuels partiels il met en évidence la nécessité de les sublimer aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte. Pour lui, le dégoût, la timidité et la honte sont des sublimations infantiles de la curiosité sexuelle, de l'exhibitionisme, etc. Il voit de la même façon dans le grand chirurgien un exemple d'une sublimation réussie du sadisme, et dans l'acteur un exemple analogue de sublimation de l'exhibitionisme. Malgré tout il ne pousse pas ses opinions à leurs extrêmes conséquences logiques et n'affirme pas positivement que le conflit et le refoulement chez l'enfant ne peuvent pas être évités en cédant à l'impulsion naturelle. Healy, la principale autorité freudienne en matière de criminalité juvénile, croit qu'ils peuvent être éliminés de cette manière. Notre expérience personnelle comme éducateur, c'est que, dans l'enfance au moins, la «manifestation» (1) du sexe, plus encore que son refoulement, engendre la névrose. (Voir chapitre VIII). Nous avons donc été conduits à supposer l'existence de certaines exigences morales dont le mépris donne naissance à l'état névrotique. *Le refoulement de ces scrupules moraux peut déterminer la maladie de l'individu.* Jung est d'accord avec nous sur ce point., Il écrit : «Selon cette doctrine des Freudiens, l'homme vicieux qui donne libre cours à ses instincts serait à l'épreuve de la névrose. L'expérience quotidienne prouve clairement que tel n'est pas le cas ; il peut, tout aussi bien qu'un autre, être névrosé. Si on analyse son cas, on trouve que c'est simplement son sens moral qui a été refoulé..... Il ne faut jamais oublier — et l'école de Freud a besoin qu'on le lui rappelle — que la moralité n'a pas été apportée d'un Sinaï sur des tables de pierre et imposée aux hommes du dehors, mais que la moralité est une fonction de l'âme humaine... aussi vieille que

(1) Dans le sens de « satisfaction ».

l'humanité elle-même ». (IVa — pp. 378-9). Ce n'est que par la violation et le refoulement des scrupules moraux qu'on peut expliquer les symptômes névrotiques du masturbateur chronique.

Notre hypothèse de l'existence d'exigences morales peut être mise en question. Nous avons indiqué déjà qu'elle est basée empiriquement, en qualité et en quantité, sur notre expérience personnelle. Nous avons rencontré des cas presque innombrables d'enfants adonnés à une masturbation fréquente, et qui présentaient des symptômes hystériques, par exemple le désir de frapper l'attention (« sensation-mongering ») et souvent les plus graves névroses. Nous avons rattaché ces faits au refoulement de sentiments de peur et d'infériorité consécutifs à la *conscience instinctive* des conséquences (physiques et morales) de la masturbation chronique. Notre étude de ces cas nous a conduit à la conclusion que ces sentiments sont indépendants du milieu familial ou social. Ils représentent une *aspiration morale à la sublimation*. Nous reviendrons plus tard à cette idée pour la développer.

C'est l'observation directe des faits concrets qui nous conduit à poser l'existence d'une telle aspiration morale spontanée et, pour ainsi dire, innée. Mais l'observation ne fait ici que corroborer l'hypothèse à priori parfaitement légitime de la réalité d'un instinct moral antérieur à l'éducation et à toute influence du milieu. Ne trouve-t-on pas établis dans la nature même de l'esprit les principes fondamentaux de la logique et des mathématiques ? De tels principes ont leur évidence propre et s'imposent à tout esprit normal qui pense. Pourquoi n'y aurait-il pas également, dans toute conscience, une intuition, plus vague peut-être, mais de nature analogue, des principes moraux essentiels et fondamentaux ? Quand nous demandons qu'on nous accorde cette hypothèse nous n'émettons certainement pas une prétention excessive et surtout en présence de tant de constatations qui la confirment.

Importance des types psychologiques.

Nous nous sommes réclamé de l'opinion de Jung concernant l'existence d'une réalité spirituelle : la réalité physique n'est pas la seule qui existe et l'homme immoral n'est pas nécessairement à l'épreuve de la névrose. Dans un autre chapitre nous traiterons de la contribution principale de Jung à la psychanalyse. Pour le moment nous voulons considérer le rapport de son dernier ouvrage — « Psychologischen Typen » — avec la théorie freudienne du conflit et du refoulement. Nous jetterons alors un coup d'œil à une contribution récente de Freud à la psychologie du sexe — « Massenpsychologie und Ich-Analyse ». Ensuite nous serons en état de développer l'argument principal de cette thèse : à savoir que chez l'enfant au moins l'aspect peur et infériorité du conflit est le seul qui soit fondamental.

Jung soutient qu'il est impossible de construire une théorie valable de psychologie humaine si on ignore le problème du « type ». Il distingue particulièrement deux types : l'*extraverti* et l'*introverti*. En un mot, la différence fondamentale entre les deux types est que l'extraverti sort de lui-même pour aller à l'objet, alors que l'introverti se retire de l'objet. Dans un cas il y a un mouvement extérieur d'intérêt vers l'objet, et dans l'autre un mouvement de l'objet au sujet et fixation de l'intérêt sur les propres processus psychologiques de celui-ci. (IVb — p. 11). Dans le premier cas les émotions manquent de profondeur, dans l'autre elles sont fortes et violentes ; d'où le caractère réfléchi de l'introverti, en vue d'une domination plus facile de sa vie émotionnelle. L'enfant extraverti est tourné tout entier vers l'action et la réalité physique. Il n'a pas grand besoin d'encouragement. L'introverti, au contraire, se livre plutôt aux abstractions et aux rêves et il a besoin de beaucoup d'encouragement. Nous sommes persuadé que l'*introverti est plus sujet au refoulement que l'extraverti*, et c'est pourquoi il est impossible d'ignorer le problème du type en pscyhanalyse. C'est là l'erreur fondamentale de Freud.

L'extraverti n'est certainement pas exempt de conflits et de refoulements, mais l'introverti est continuellement aux prises avec de telles expériences. La raison n'en est pas difficile à trouver. *La peur est le facteur caché prépondérant de la psychologie de l'introverti*, et peur signifie refoulement * « Une lâcheté singulière provient de cette peur de l'objet », écrit Jung. (IVb — p. 479). « Des objets nouveaux et étranges excitent la peur et la méfiance, comme s'ils cachaient des dangers inconnus .. Une île solitaire où ne se meut que ce qui a la permission de se mouvoir devient l'idéal ». (p. 480). Et ailleurs : « Le monde est rempli d'objets dangereux et puissants ; ces objets lui inspirent la peur..... il se retire d'un contact trop étroit avec le monde, afin de se créer telles idées et telles formules avec lesquelles il espère prendre le dessus ». (p. 367).

Les peurs de l'introverti sont orientées vers ses émotions et vers le monde. Sa vie émotionnelle est son point faible. On a dit qu'il aime et qu'il hait avec excès, et que, pour que sa vie affective passionnée ne détruise pas ses bonnes qualités, autant que possible il la refoule. Il est disposé à être particulièrement sensible, susceptible et mélancolique ; la conscience exagère ses émotions, l'inclinant à « prendre les choses trop au sérieux ». « Il redoute des affects désagréables chez les autres, parce qu'il attribue aux autres sa propre sensibilité..... Il refoule ses sentiments... Les émotions qui font son tourment lui sont bien connues ». (IVb — p. 350).

Mais l'introverti redoute aussi le monde, il craint les exigences et les responsabilités de la vie. Jung nous dit que l'extraverti doit son caractère normal à sa capacité de s'adapter aux choses telles qu'elles sont avec une aisance relative. Le manque d'adaption de l'introverti procède de son hyper-sensibilité et, en même temps, il augmente ses craintes

* Le rapport entre la peur et le refoulement sera rendu plus clair dans les chapitres suivants.

qui engendrent le soupçon et l'inclinent à une existence solitaire et insociable. C'est un cercle vicieux.

Dans la psychologie de l'introverti intervient un autre facteur très important du conflit. Gross donne une description de types qui, écrit Jung, « coïncident en substance avec les miens ». Il soutient que chez l'introverti les impressions sont profondes et qu'il y a un plus grand « approfondissement » de l'idée. En conséquence le complexe devient un système isolé d'association et peut prendre une importance absolument hors de proportion avec les autres idées. (Pour Gross le mot « complexe » désigne un groupe d'idées qui est *conscient*). « Les complexes isolés existent côte à côte sans aucune influence réciproque : de sorte qu'ils ne se pénètrent pas l'un l'autre et ne se corrigent pas mutuellement..... Ainsi il peut facilement se trouver qu'un complexe particulièrement fort et par conséquent particulièrement fermé à toute influence, devienne une « idée surévaluée », c'est-à-dire « dominante », défiant toute critique et jouissant d'une autonomie complète, jusqu'à ce qu'elle se trouve être finalement un facteur irrésistible..... Dans les cas pathologiques nous la rencontrons sous forme d'idée impérieuse ou de folie ; c'est-à-dire qu'elle est devenue un facteur insurmontable, pliant la vie entière de l'individu à son service ». (IVb — p. 342). Dans le même ordre d'idées Morton Prince nous dit que l'hystérique « a tendance à être entièrement dominé par l'idée présente à n'importe quel moment donné ». (XIII — p. 296). Nous devons toujours nous rappeler que ces idées peuvent être conscientes ou inconscientes. Le plus souvent elles sont inconscientes et alors, comme Jung le dit si fortement : « Ces choses..... existent dans l'état de refoulement. Mais elles existent, elles mènent une existence séparée, elles forment un état à l'intérieur d'un autre, elles constituent une personnalité dans une personnalité... Un esprit ne peut rien connaître de l'autre esprit et en fait il n'en connaît rien ». (IVd — p. 319).

Nous considérons que nous avons suffisamment démontré

la tendance de l'introverti au refoulement. On peut dire qu'en le faisant nous le comparons défavorablement avec l'extraverti qui semble être le type normal, en contraste avec le type anormal de l'introverti. En premier lieu nous répondrons qu'il n'y a pas de démarcation bien distincte entre ces deux types, mais que l'un déteint sur l'autre. De plus le type qui penche vers l'introversion n'est pas nécessairement un type pathologique. Nous dirions plutôt que les troubles pathologiques tendent à se présenter plus souvent dans ce dernier cas, que chez le type qui est plus spécialement porté à l'extraversion.

Les types psychologiques et la théorie freudienne.

Jung se rend compte de l'incidence de son étude de types sur la théorie freudienne. «Je ne doute aucunement que mes adversaires chercheront par tous les moyens à écarter la question des types de l'agenda scientifique, puisque, pour toute théorie des processus psychiques complexes qui prétend à quelque généralité, le problème des types doit, pour ne pas dire plus, être un obstacle importun..... Toute théorie des processus psychiques complexes implique une psychologie humaine uniforme». (IVb — p. 622). Mais pour réaliser cette «psychologie humaine uniforme» il nous faut réduire l'homme à son état primordial. Dans cet état seulement pouvons-nous trouver des êtres qui sont tous pareils, et c'est l'homme-singe que nous découvrons. Freud semble le reconnaître implicitement, quoique à son insu, d'où ses incursions répétées dans les royaumes ténébreux de nos ancêtres aborigènes. (Voir «Totem und Tabu» et «Massenpsychologie und Ich-Analyse»). C'est là qu'il trouve une «psychologie humaine uniforme» sur laquelle il fonde si largement ses théories des désirs incestueux et de la psychologie du troupeau. De telles théories ne peuvent pas être *universelles* dans les temps historiques avec la différenciation manifeste qu'on y trouve des psyche conscientes individuelles. L'économie politique ne serait pas

aujourd'hui aussi discréditée qu'elle l'est auprès de gens «pratiques» si elle n'avait pas si souvent dogmatisé sur un «*homo œconomicus*» irréel. Et nous devons prendre garde en psychanalyse de ne pas fonder nos théories sur un type uniforme qui n'existe pas.

Même chez les enfants la *disposition individuelle* doit être regardée comme un facteur important. C'est à quoi Jung attribue le fait que, en dépit des plus grandes ressemblances dans les conditions de milieu, un enfant prendra ce type et un autre celui-là. De plus c'est surtout à la lumière de notre intelligence des types que nous pouvons expliquer les nombreuses et manifestes exceptions à la règle du conflit paternel (le «complexe du père» — voir p. 27 et chapitre VI). Ils sont nombreux les cas que nous connaissons d'amère hostilité entre père et fils, mais pourtant nous ne pouvons mettre en question l'existence de faits tout à fait contraires. Nous citons le suivant comme typique: «Les fils ont souvent une inclination naturelle pour leur père et fréquemment grandissent sans nourrir autre chose qu'une affection nonchalante pour leur mère; car, contrairement à une croyance commune, la grande affection éprouvée par Œdipe pour sa mère est très anormale, et, en fait, Œdipe n'aurait probablement éprouvé aucun sentiment de cette sorte s'il n'avait pas connu sa parenté avec elle. Il est remarquable que les fils choisissent généralement comme épouse une femme aussi différente que possible de leur mère et de leurs sœurs. Cela les change». («Told by an idiot» — Rose Macaulay — pp. 50-1).

Charles Baudoin fut le premier à voir l'importance de la théorie des types et à essayer de concilier les deux écoles opposées. «On peut se demander en outre si le type psychologique est la conséquence de ses dispositions infantiles, ou s'il leur préexiste et les détermine», (VIa — p. 147) et il arrive à la conclusion que les formes différentes de cette attitude infantile correspondent aux différents types de caractère, ce qui, après tout, n'est pas une véritable réponse à la

question. Et aucune réponse ne peut être donnée. Le problème est aussi fondamental que celui de savoir si c'est l'époque qui fait l'homme, ou l'homme l'époque. Nous n'avons aucun désir de faire échouer la psychanalyse sur l'écueil des dissertations philosophiques et le meilleur moyen de sortir de difficulté est peut-être celui que suggère Baudoin quand il dit que « tout se passe comme si » les sentiments infantiles étaient la cause des développements ultérieurs. Il faut que nous reconnaissions que *le milieu et les premières années ne sont pas tout*. Les traits de caractère et les manifestations nerveuses de l'enfant sont *en quelque mesure* des « caricatures » de son type psychologique.

CHAPITRE TROISIÈME

Critique du point de vue Freudien (*suite*).

L'instinct de groupe et le complexe d'Œdipe

La plus grave erreur de Freud, à notre point de vue, est sa *sexualisation de la peur.* Cependant nous ne sommes pas encore en état d'étudier les raisons qui l'ont conduit à trouver l'origine de la peur névrotique dans la vie sexuelle. Il nous faudra, auparavant, considérer les contributions de Jung, d'Adler et de quelques autres à la psychanalyse. Il est essentiel, néanmoins, que nous marquions dès maintenant avec force le désaccord fondamental qui nous sépare de Freud sur ce point. Il ne saurait en être autrement puisque l'objet principal de cette thèse est de démontrer, à l'encontre de la théorie sexuelle exclusive de Freud, la prédominance dans la vie de l'enfant des sentiments de peur et d'infériorité. D'où l'insistance de nos observations sur la tendance du masturbateur chronique et de l'introverti aux sentiments de peur et d'infériorité.

Nous verrons dans le chapitre X qu'on trouve dans l'instinct de groupe un important argument contre la théorie de la peur-libido soutenue par Freud. Cet instinct explique beaucoup de faits qui, selon Freud, n'ont qu'une signification sexuelle, comme, par exemple, la « peur » d'être seul. Il explique aussi le *caractère dynamique des influences sociales.* Comme le remarque W. Trotter, l'opinion du groupe a l'énergie psychique de l'instinct et se rapproche, à cet égard, des instincts primitifs de la faim et du sexe. Elle oblige donc l'individu à se préoccuper des opinions et des exigences collectives, et l'homme accepte volontiers les suggestions qui

lui viennent du groupe. La peur d'offenser le groupe est très profondément établie. De là viennent les règles et prohibitions primitives appelées « tabous ». De plus, l'instinct de groupe est dans une large mesure responsable du refoulement. C'est la honte et le reproche associés (par le groupe) au sexe et à la peur qui produisent le refoulement chez l'individu. Trotter écrit : « Le conflit se produit entre deux forces : la pression intérieure des instincts et la pression sociale extérieure... Nous sommes ainsi amenés à formuler cette proposition que l'essence du conflit mental est l'antagonisme de deux impulsions qui s'appuient toutes les deux sur les forces de l'instinct. » (XXXIII — pp. 79 et 81.)

Les conflits les plus violents se produisent pendant l'adolescence parce que c'est alors que l'individu est le plus souvent en opposition avec les exigences du groupe et les ordres de la suggestion collective, et c'est alors qu'il ressent pour la première fois l'impulsion sexuelle.

Freud donne une tout autre explication du caractère dynamique des influences sociales. Pour lui le respect de l'autorité et la peur de la loi ont leur origine dans la terreur inspirée par le père, qui est transférée ou « projetée » dans la société. Ces sentiments représentent la peur *inconsciente* du père. Là aussi on a la source des tabous. Dans « Totem und Tabu » il soutient que le sauvage regarde ses chefs comme un enfant son père. Ils sont vénérés et pourtant redoutés. Ces deux tabous fondamentaux — vénération et méfiance du chef — correspondent avec les désirs refoulés du complexe du père. Nous sommes ainsi amenés, et c'est loin d'être pour la première fois, au « *complexe d'Œdipe* ». On nous demande aussi de considérer l'instinct grégaire, de même que la peur névrotique, comme de simples manifestations de la libido sexuelle. Avant d'examiner en détail cette conception de l'instinct de groupe, nous allons expliquer brièvement le complexe d'Œdipe. Nous y reviendrons dans un chapitre ultérieur quand nous serons en mesure

de soumettre cette notion à une critique plus approfondie.

Le complexe d'Œdipe, « noyau des névroses » comme l'appelle Freud, prend naissance dans l'amour du petit garçon pour sa mère et sa peur et sa haine à l'égard de son père. Il nourrit des sentiments hostiles contre son père parce qu'il voudrait prendre sa place et, dans sa puérile imagination, « épouser sa mère. » La fillette prend la même attitude à l'égard de sa mère qu'elle regarde comme sa rivale en amour et une concurrente gênante. (Le *complexe d'Electre*).

Freud, cependant, n'a jamais prétendu que les sentiments de l'enfant à l'égard de son père fussent *exclusivement* des sentiments d'aversion. Au contraire, il déclare expressément que le petit garçon prend son père comme idéal. C'est lorsqu'il remarque que celui-ci s'interpose entre sa mère et lui que son attitude à l'égard de son père prend une tournure hostile. Le rapport est en fait « *ambivalent* ». Il y a de l'amour et du respect mêlés de haine et de jalousie.

Tel est le complexe d'Œdipe ! Telle est la théorie par laquelle Freud prétend expliquer le respect ou le mépris de l'adulte pour la loi et l'autorité. Telle est, nous le verrons plus tard, l'explication de l'instinct de groupe selon Freud. Nous n'acceptons pas sa théorie du complexe d'Œdipe (Voir Chapitre VI), mais même si nous l'acceptions, l'argument qu'on en tire ne tiendrait pas contre l'observation de Rivers selon laquelle les sauvages, qui n'ont aucune institution familiale — et donc aucune opposition entre fils et père — présentent les mêmes réactions à l'égard des groupes que les civilisés. De plus, en ramenant à autre chose l'instinct de groupe, Freud est nécessairement obligé d'identifier l'instinct de conservation de la race avec la sexualité. Oskar Pfister fait sur ce point une observation profonde : « Selon moi, écrit-il, l'amour des autres dépend... de l'instinct de conservation de la race ; cependant, comme je ne fais pas celui-ci synonyme de sexualité, je ne puis pas désigner cet amour

comme sexuel. » (IIb — p. 80). C'est exactement cela. Tout amour n'est pas sexuel. L'*amour peut avoir sa source dans l'instinct de groupe, dans l'instinct de service*, et nous devons considérer l'altruisme comme un produit instinctif direct de l'instinct grégaire. Freud n'a pas ignoré ce problème et nous voyons qu'il écarte l'altruisme dans un coin obscur de son « Die Traumdeutung » et dans un cadre très approprié. Parlant des rêves de mort et du complexe d'Œdipe il écrit : « L'enfant est égoïste et lutte sans remords contre ses compétiteurs — frères et sœurs. Les sentiments altruistes viennent plus tard, *quand un moi secondaire contraint le moi primaire.* » (I. c. p. 212). Pour le moment nous devons abandonner l'étude de ce « moi » freudien versatile, et aller au livre dans lequel Freud défend sa thèse sur la psychologie du groupe. Mais d'abord rendons bien clair notre point de vue. L'instinct de groupe est aussi essentiel à la conservation de la race que la sexualité. La race qui doit survivre n'est pas nécessairement celle qui est douée de la plus forte sexualité. Il faut considérer aussi les qualités qui contribuent à l'efficacité collective, c'est-à-dire les produits altruistes de l'instinct de groupe.

« La psychologie collective et ses rapports avec le moi »

(1) *La suggestion et l'identification*

Ce n'est qu'en 1922 que Freud aborda la question de l'instinct de groupe par la publication de ce livre sur la psychologie collective. En interprétant les faits de psychologie collective comme des manifestations de la libido sexuelle il contredit la conception de l'instinct de groupe acceptée par Trotter et beaucoup de psychanalystes. Nous allons considérer brièvement les grandes lignes de l'argumentation de Freud.

Freud commence par résumer la description que donne Le Bon de l'esprit de groupe. (Voir « La psychologie des

foules » — Gustave Le Bon). L'individu dans une foule subit une métamorphose complète. Sa personnalité consciente disparaît, la volonté et l'esprit critique sont perdus ; la personnalité inconsciente l'emporte, le sentiment et l'émotion sont maîtres. Ainsi l'individu le plus cultivé devient un barbare, un être d'instinct. «...Par le fait seul qu'ils (les individus) sont transformés en foule, ils possèdent une sorte d'âme collective qui les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. » (XXXII — p. 15). Quelle est, demande Freud, l'explication de cette transformation mentale, de l'inhibition de l'intellect et de l'exaltation de l'émotion? Le Bon la trouve dans le mot magique « suggestion », et dans la formule « phénomène d'ordre hypnotique. » Mais Freud proteste contre l'idée que la suggestion qui sert à tout expliquer soit elle-même soustraite à toute explication, et il essaie d'éclairer la psychologie de groupe par la notion de la libido.

Freud fait des observations certainement valables sur la façon dont l'individu s'identifie avec un groupe et y noie sa personnalité. Les relations d'amour constituent l'essence de l'esprit de groupe, l'individu se trouvant lié dans deux directions par des liens émotionnels. Si une personne abandonne ses caractères distinctifs dans un groupe, c'est parce qu'elle éprouve le besoin d'être en harmonie avec les autres membres du groupe — elle fait « *inhen zu liebbe* ». Mais il y a un lien libidineux encore plus important que celui-là. Freud reproche aux psychologues de ne pas reconnaître suffisamment l'importance du leader dans le groupe. L'*individu est lié par un lien libidineux au leader*. Ainsi dans l'armée tout repose sur l' « illusion » que le Commandant en chef aime tous ses soldats également. Si cette « illusion » cesse, l'armée est alors dissoute. Freud donne comme exemple la panique qui suit la mort du chef quand les liens mutuels cessent d'agir. Après une dissertation très fantaisiste sur « l'identification », il

conclut que le lien mutuel entre les membres du groupe résulte d'une identification émotionnelle de chacun d'eux avec le chef. (Id. — pp. 40-66.)

(2) *L'instinct de groupe*

Freud examine ensuite la théorie de Trotter selon laquelle les faits mentaux relatifs au groupe dérivent d'un « instinct de groupe » inné chez les êtres humains. Cet instinct est primitif et irréductible. A quoi Freud rétorque : « On peut établir qu'il est au moins probable que l'instinct de groupe n'est pas irréductible qu'il n'est pas primitif dans le même sens que l'instinct de conservation et l'instinct sexuel. » (Id — p.85.) Il procède ensuite a l'exposé de l'ontogénèse de l'instinct de groupe et en trouve le principe dans « le pouvoir niveleur de l'envie qui aide au développement de l'instinct de groupe chez les enfants. » Dans la « nursery » l'enfant plus âgé s'irrite de l'intrusion d'un plus jeune et voudrait bien le dépouiller de tous ses droits, mais en présence du fait que celui-ci est aimé par les parents exactement de la même façon que celui-là, et de l'impossibilité par conséquent de prendre une attitude hostile à son égard sans se faire tort à lui-même, l'*aîné est obligé de s'identifier avec les autres enfants*. Ainsi le sentiment de groupe naît d'un sentiment initial d'envie, et le changement s'effectue sous l'influence d'un lien commun de tendresse avec une personne étrangère au groupe. Nous devons considérer l'homme non comme un animal qui vit en *troupeau*, mais plutôt comme un animal qui vit en *horde* — un être individuel dans une horde conduite par un chef. (Id — pp. 83-89.)

(3) *La horde primitive*

Dans sa tentative pour découvrir une cause derrière le phénomène de l'identification collective Freud se trouve amené à errer dans le domaine mystérieux et incertain des origines de nos redoutables ancêtres primitifs ; là il s'égare bientôt dans l'imagination fantastique d'hommes-singes

altérés du sang de leurs pères et dans des révélations horrifiques sur la façon épouvantable et merveilleuse dont nous fûmes produits.C'est absolument aussi fantastique que «Tarzan of the Apes», aussi impossible que « Alice in Wonderland » Pour Freud, le groupe représente une reviviscence de la horde primitive sur laquelle régnait un mâle puissant. L'ancêtre primitif avait poussé ses fils dans une mentalité de groupe en les tenant écartés des femelles. Il leur avait imposé des liens émotionnels avec lui-même et les uns avec les autres. Il est étrange pourra-t-on penser, que le lien émotionnel avec l'ancêtre dans la horde primitive ressemble si peu au tendre lien qui unit aux parents des enfants jaloux les uns des autres. Et pourtant l'étrangeté n'est pas si grande que cela si l'on se rappelle la conception du complexe d'Œdipe selon Freud; vénération et défiance à l'égard du père, amour et haine du même objet. Nous voici une fois de plus aux prises avec le Complexe d'Œdipe !

De ces hypothèses de la horde primitive et du Complexe d'Œdipe Freud tire deux conclusions. Les phénomènes mentaux caractéristiques du groupe — la prédominance des émotions et de la vie mentale inconsciente — correspondent à un état de régression, à une activité mentale primitive précisément analogue à celle qu'on incline à prêter à la horde primitive. Mais ce n'est pas encore la moitié de ce qu'il faut dire. Il reste « ce pouvoir incompréhensible et mystérieux que cachent les mots énigmatiques d'hypnose et de suggestion. » Freud propose de considérer que c'est un pouvoir analogue à celui qui « émane des rois et des chefs et qui rend dangereuse leur approche (mana) ». La suggestion est une manifestation partielle de l'hypnose et celle-ci est fondée sur une prédisposition qui survit dans l'inconscient depuis l'histoire primitive de la famille humaine. Ainsi l'hypnotiseur réveille dans le sujet une partie de son héritage archaïque. *Le chef du groupe est encore le redoutable ancêtre primitif !* (Id. — pp. 91-99.)

(4) *Critique.*

La contribution de Freud à l'intelligence de l'esprit inconscient n'est pas petite. C'est pourquoi, à part d'autres raisons, on désirerait qu'il n'eût pas écrit un livre aussi fantastique et artificiel que « Massenpsychologie ». Admettons tout d'abord la thèse de Freud selon laquelle les groupes sont en partie liés par des sentiments d'affection et des liens émotionnels. Cela, aucun apôtre de l'instinct de groupe ne le contestera. Que ces liens émotionnels expliquent tous les caractères de la psychologie de groupe est une tout autre affaire, et Freud lui-même ne le prétend pas. (p. 81.)

Quand cependant il en vient à critiquer la théorie de Trotter qui montre dans l'instinct de groupe l'origine des caractéristiques du groupe, Freud ne réussit qu'à dogmatiser. Pourquoi, demanderons-nous, est-il « probable » que l'instinct de groupe n'est pas primitif dans le même sens que l'instinct sexuel? L'argument que l' « envie initiale » fait son apparition la première, et que l'enfant se voit « imposer » la mentalité de groupe, n'est ni plus ni moins « probable » que l'argument selon lequel c'est la peur qui est le premier instinct à se développer et qu'en conséquence l'enfant se voit « imposer » des liens libidineux avec ses parents. Freud lui-même décrète que la peur est la première expérience émotionnelle de l'enfant et qu'elle se manifeste dès la naissance. Le premier cri de l'enfant est le cri de la peur. Il est donc certainement « probable » que la peur, avec le besoin de nourriture et de protection, « impose » à l'enfant des relations affectueuses. On se rappellera que Freud concède au moins cela quand il essaie d'expliquer la « tolérance » du fils à l'égard de son père. Logiquement Freud ne peut pas soutenir l'une des probabilités et nier l'autre — et c'est ce qu'il fait.

Nous ne pouvons pas davantage admettre la théorie de Freud sur le rôle du chef. S'il est vrai que l'exposé de Trotter « ne tient pas suffisamment compte du rôle de chef dans le groupe » (p. 85) il est également vrai que Freud l'exagère.

Après tout, l'existence d'un chef est-elle une condition *sine qua non* de la mentalité collective? Parlant d'un peuple notablement plus grégaire que l'Européen ordinaire, Rivers écrit : « en étudiant la guerre chez les peuplades des Iles Salomon occidentales je fus incapable de discerner aucune apparence de commandement défini. Quand un bateau atteignait l'endroit où devait avoir lieu la chasse aux scalpes, aucun règlement ne désignait celui qui devait diriger. Il semblait que ce fût le premier à sortir du bateau ou à partir devant, qui fût suivi sans discussion. » (IIIa — p. 95.)

Que dire aussi d'une hypothèse qui trouve l'origine des caractères du groupe dans la supposition d'une horde primitive altérée du sang de l'ancêtre? Freud y met beaucoup de franchise. « Assurément c'est là seulement une hypothèse, comme tant d'autres avec lesquelles les archéologues essaient d'éclairer l'obscurité des temps primitifs — une « histoire comme ça »..... » (p. 90.) Nous ajouterons que c'est le produit d'un grossier darwinisme, d'une habitude de raisonner par analogie avec la conduite des éléphants sauvages et des singes. En tant que théorie de l'origine de la société humaine, c'est encore moins convaincant pour beaucoup d'esprits que les hypothèses plus anciennes du contrat social et du communisme primitif. Construire une théorie de la psychologie de groupe sur une base aussi fragile d'hypothèses est aussi décevant que de construire un phare sur des sables mouvants. Le résultat — pour soutenir l'image de Freud — n'est pas d' « éclairer l'obscurité » mais de rendre l'obscurité plus visible. Une autre objection patente à cette théorie, c'est sa dépendance à l'égard de l'idée du Complexe d'Œdipe, idée dont nous avons toutes sortes de raisons de mettre en doute la vérité universelle.

Nous sommes obligés de faire ici une autre vive critique. En découvrant dans l'hypnose l'origine de la suggestion et de l'instinct grégaire, Freud renverse la théorie habituelle selon laquelle ce sont les phénomènes hypnotiques qui dépendent

du facteur de la suggestion. Tenter une telle volte-face sur la base de faits aussi mal établis est, pour le moins, peu scientifique. De plus, l'interprétation de l'hypnose comme un fait de suggestion a pour elle l'autorité d'un aussi grand psychogue que Rivers, dont Freud passe sous silence l'essai sur l'« Hypnotisme ». Alors que Freud considère la suggestion comme une manifestation de l'état hypnotique, Rivers y voit la manifestation de l'instinct grégaire. L'hypnose devient donc un processus dans lequel l'homme tire parti du pouvoir de suggestion. Nous estimons la démonstration de Rivers bien plus solide que celle de Freud. (Voir IIIa—pp. 101-9.)

Nous avons plus d'une fois fait allusion à l'ambigu « moi » freudien. Des deux facteurs de la névrose—l'instinct et le refoulement—Freud a beaucoup étudié le premier et peu le second. Niant l'existence de l'instinct de groupe il a été amené à former la conception d'un « idéal du moi ». C'est un produit de l'éducation, et la construction de l'idéal est la condition du refoulement. S'il est inexact de dire que Freud n'a pas tenu compte du moi, on ne peut nier qu'il n'en ait fait une notion confuse. Il laisse l'impression que la fonction du moi est le refoulement et non la conservation personnelle. En fait, plutôt que de reconnaître l'instinct de conservation personnelle comme une cause de névrose de guerre, il invente la conception d'une « libido du moi » pour en faire le facteur responsable. Encore semble-t-il abandonner sa thèse quand, dans son plus récent ouvrage, il admet la possibilité d'un conflit entre les « deux facultés du moi, un conflit dans lequel l'idéal..... manifeste implacablement sa condamnation du moi, en illusion d'infériorité et en dépréciation de soi-même. » (Id—p. 107.) Ce qu'est ce moi, nous ne pouvons le déterminer en aucune façon. Nous nous rappelons le dédain de Freud pour les définitions et nous concluons qu'il est hors de la portée de ce livre de tenter une explication soit du sens de ce symbole qui désigne à la fois la personnalité, l'instinct de conservation, et les forces de refoulement, soit du sens de

ses satellites : « l'idéal du moi », « la libido du moi », le « moi secondaire ». le « moi réel »etc. Comme elle s'applique bien à Freud cette observation d'un écrivain français sur les savants allemands : « Le sujet qu'ils traitent est noyé dans une masse de matières étranges sur lesquelles ils raisonnent avec une grande complaisance, et qu'ils développent sans aucun souci de leurs lecteurs. »

Venons-en maintenant à la théorie psychanalytique de Jung, le fondateur de l'« école de Zurich ».

CHAPITRE QUATRIÈME

Jung et l'adaptation manquée (1)

Le complexe d'Œdipe.

Nous ne pouvons aborder l'étude de la conception du conflit dans Jung sans nous étendre un peu sur ce qui a déjà été dit du complexe d'Œdipe. Comme nous le verrons plus tard on a beaucoup trop insisté sur l'attachement du garçon pour sa mère et sur le « complexe du père ». Avec tout le respect qui est dû à ce « deus ex machina » des Freudiens, l'inconscient, on doit aussi considérer les facteurs de milieu social, de temps et de lieu. Avec un très jeune enfant, encore à la nursery, ce qu'on appelle « l'incestueuse relation » est souvent apparente. Ainsi un garçon de trois ans voit sa mère soigner son père retenu au lit par un rhume. Il tourne brusquement le dos au malade et déclare énergiquement : « Je n'aime pas papa. » La jalousie, cet élément viril de l'instinct sexuel, est caractéristique des relations des enfants avec leurs parents. Cependant plus tard tout cela peut changer. L'amour pourrait remplacer l'hostilité.

Ce qui nous intéresse surtout ici c'est l'influence du complexe d'Œdipe sur le caractère et sur la conduite. Consultons Freud à ce sujet : « A partir de cette époque, l'individu humain se trouve devant une grande tâche qui consiste à se détacher des parents. » (Ia — p. 362.) S'il y échoue, alors il reste toute sa vie dans la dépendance de son père et incapable de transférer sa libido — de sa mère — à un nouvel objet sexuel. « L'excès de tendresse des parents devient nuisible parce

(1) En allemand : Mangel der ampassung.
En anglais : Failure of adaptation.

qu'il accélère la maturité sexuelle, et aussi parce qu'il « gâte » l'enfant et le rend incapable de renoncer temporairement à l'amour ou de se contenter d'un moins grand amour dans la vie. Une des plus sûres indications de future nervosité est le fait que l'enfant se montre insatiable dans son besoin de tendresse familiale. » (Ib — p. 83.)

La leçon à tirer du complexe d'Œdipe est donc que l'enfant doit devenir un homme et renoncer aux choses de l'enfance. Il doit briser avec le passé et se conquérir un monde nouveau. C'est un processus pénible; beaucoup n'en viennent jamais à bout. Ce sont les futurs névrosés. La névrose représente un attachement enfantin aux relations familiales du jeune âge; d'où la conclusion de Freud que le complexe d'Œdipe est le noyau de la névrose. Nous verrons bientôt le rapport entre le complexe d'Œdipe de Freud et les idées de Jung sur l'adaptation manquée.

La théorie de la « libido » selon Jung

Nous laisserons la parole à Jung, le fondateur de l'école de psychanalyse de Zurich: « Je propose qu'on libère la théorie psychanalytique du point de vue purement sexuel. » (IVa — p. 231.) Il y substitue le point de vue de l'énergie. «Tous les phénomènes psychologiques peuvent être considérés comme des manifestations d'énergie, de la même façon que le sont tous les phénomènes physiques depuis que Robert Mayer a découvert la loi de la conservation de l'énergie. » (IVa — p. 231) De plus Jung affirme l'existence de quelque chose en dehors de l'instinct sexuel. Pour lui le terme « libido » enferme un sens beaucoup plus large que pour Freud. Tous les instincts pris ensemble constituent l'énergie psychique, la force de vie, l' « élan vital »; et la conduite humaine est une expression de la libido ainsi comprise. Si la libido n'a pas d'issue, ou si elle rencontre un obstacle qu'elle ne peut pas surmonter, alors elle s'accumule et provoque une « régression » orientée vers la mère et vers l'attitude infantile à l'égard de

la vie. Cet insuccès de l'effort d'adaptation est une cause de refoulement et caractérise le tempérament hystérique qui, plus sensible que le tempérament normal, élude les problèmes de la vie et cherche un refuge derrière une névrose. Mais la nature ne recourt à cette méthode que lorsqu'elle a échoué dans son dessein principal : l'adaptation de l'être aux changements de son milieu.

C'est ce fait d'un milieu qui change en imposant incessamment de nouvelles expériences qui, selon Jung, est le noyau de la névrose. Chaque nouveau pas dans la vie exige un nouvel ajustement de la libido. Un obstacle que très fréquemment celle-ci n'arrive pas à surmonter se présente à la puberté. *C'est le sacrifice de la personnalité infantile.* Jung le le déclare avec une franchise explicite : « On s'est mépris en plaçant l'objet de la psychanalyse dans le renoncement au désir sexuel ordinaire ou dans sa satisfaction; en réalité le problème est celui de la *sublimation de la personnalité infantile*, ou, en termes de mythologie, du sacrifice et de la résurrection du héros. » (IVc — p. 265.) Du point de vue de l'adaptation , par conséquent, ce n'est pas seulement l'éducation sexuelle qui est nécessaire au jeune garçon approchant de la crise de la puberté. Il a besoin d'apprendre aussi à se sevrer de la nursery et à s'adapter au monde en dehors de la famille. Il faut qu'il « objective » sa libido. La portée éducative du point de vue de Jung est évidente, et son refus de s'en tenir exclusivement au côté sexuel des choses est certainement juste. Il ne manque pas de rendre son attitude très claire. « Je ne recommanderais cependant jamais, en ce qui me concerne, comme méthode éducative, l'application exclusive de l'analyse purement sexuelle dont parle Freud. Elle pourrait faire beaucoup de mal en raison de son caractère unilatéral. » (IVa — p. 394.)

La « mère dangereuse » (1)

Nous avons vu que l'obstacle devant lequel la libido échoue le plus souvent est le sacrifice de la personnalité infantile. Le problème de la puberté c'est le désir de ne pas grandir — le thème de Peter Pan. L'enfant ne peut pas réussir à regarder la vie en face. C'est pour lui une tâche trop grande que de desserrer les liens familiaux et de renoncer à la dépendance et à l'irresponsabilité de la vie enfantine. La vie l'appelle, et la bataille l'appelle; mais oh ! l'appel du berceau !

Les parents passionnés sont à blâmer — « passionnés » dans le sens shakespearien de trop « indulgents ». Car la mère excite alors un amour et des aspirations trop exclusives, et ainsi elle devient la « mère dangereuse ». Elle attire et retient la libido enfantine, qui ne se trouve plus disponible pour les autres fins de la vie. Jung appelle cette crise de l'adolescence « la bataille pour la délivrance ». Il rapproche ingénieusement le cas de la mère passionnée et de l'enfant qui n'est jamais sevré de l'histoire de Samson et de Dalila. Dalila ravit sa force à Samson qui perdit la bataille de la délivrance. Cette conception éclaire d'une nouvelle lumière la parole : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, il ne peut pas être mon disciple. » Le vrai motif de cette crise de l'adolescence, c'est le sacrifice de soi-même. L'enfant doit *naître à nouveau de sa mère*. C'est la première grande tâche de l'homme, et celle qui exige le plus grand effort. Le Dr. Crichton Miller écrit avec raison : « En réponse à la question : Dieu change-t-il encore les gens en statues de sel ? la mère déclarera sans doute que Dieu a abandonné ce procédé. Mais le plus tôt les parents auront approfondi le sens de l'histoire de la femme de Loth, le mieux pour eux et pour ceux qui leur sont confiés. Car ils découvriront alors

(1) En allemand ; Die furchtbare mutter.
En anglais ; The terrible mutter.

que..... Dieu change en choses inanimées, dépourvues d'aptitude à grandir, ceux qui regardent en arrière en se lamentant sur les ruines et sur l'adversité, et qui refusent d'affronter l'avenir et l'inconnu avec courage et confiance. » (XXIIa — p. 227.)

Qu'il n'y ait pas de malentendu. Jung a appliqué l'épithète « dangereuse » au nom de mère. Dangereuse surtout la mère trop indulgente qui détourne l'enfant de son héroïque sacrifice. Quand le « héros » a triomphé de « la mère destructrice » et a réussi la nouvelle adaptation, alors la grande mère préservatrice renaît, comme le phénix, des cendres de la mère redoutable. Elle redevient la mère qui donne la vie, celle qui inspire et vers laquelle aspirent ses enfants. Dans le symbole mythologique le problème s'exprime par l'image de la double naissance et du double rôle maternel. (C.f. Jonas, Romulus et Rémus, etc.)

On voit maintenant clairement combien Jung diffère fondamentalement de Freud sur la nature des relations entre les parents et l'enfant. Pour Freud, l'excessif attachement du jeune garçon à sa mère est un instinct purement sexuel, qui excite des sentiments hostiles au père. Cette « relation incestueuse, à la manière d'Œdipe, avec la mère » est expliquée par Jung comme une régression vers l'enfance.. L'esprit du névrosé retourne aux souvenirs de l'enfance et aux modes enfantins d'activité consciente. *La mère est le symbole de la libido.* L'« inceste » est psychologique et non physique. Il est dans le lien qui attache l'enfant à la mère et nous avons vu que c'est un rapport de dépendance et d'irresponsabilité.

Exemples

Les éducateurs rencontrent à chaque instant des cas qui illustrent la théorie de Jung sur la libido. Maurice Nicoll cite le rêve d'un écolier qui redoutait beaucoup le maître de sa classe. Sa terreur entravait ses progrès, et il pensait devoir

toujours rester le dernier de sa classe. La situation lui paraissait sans issue. « Je rêvais que j'étais dans une piscine remplie d'eau. Mon maître se tenait sur le bord, en costume de bain rouge, et me repoussait avec une longue perche toutes les fois que j'essayais de sortir. Je tournais et tournais autour de la piscine en nageant avec désespoir. » (XII — p. 80.) C'est un rêve symbolique dans tous les détails de l'échec de la libido enfantine dans son effort d'adaptation.

Les symptômes nerveux sont, avec les rêves, des manifestations de l'inconscient. Le cas fut soumis à l'auteur d'un écolier dont les difficultés étaient telles qu'il-fallut le faire passer dans une école où l'adaptation était moins difficile. Ses parents n'arrivaient pas à deviner la véritable cause de sa maladie, car il ne cessait d'affirmer qu'il se plaisait bien à l'école. L'intelligence des rêves de l'enfant eût pu éviter la catastrophe finale. Il rêvait constamment qu'il était *seul* dans une vaste forêt (symbole de sa solitude à l'école) et que, derrière les arbres, des fantômes étranges et de mauvais génies le guettaient (symbole du milieu scolaire hostile, et des ennemis qui l'épiaient et conspiraient contre lui). La cause des cauchemars terrifiants du rêveur était sa résistance à l'effort de la libido cherchant une issue, et la conscience d'un arrêt de développement.

Il convient de se souvenir que ce n'est pas nécessairement le sacrifice de la personnalité infantile qui est exigé de l'enfant nerveux. Une nature sensible peut trouver l'ajustement et l'adaptation impossibles là où un autre type de caractère est parfaitement à l'aise. Le changement de milieu, l'éloignement du milieu hostile est alors le facteur essentiel du salut. Ce que le Dr. Hadfield dit de l'individu perverti ne peut pas s'appliquer à l'enfant. « La défaillance nerveuse d'un homme n'est pas due à l'échec de son effort d'adaptation au milieu, mais à *l'échec de son effort d'adaptation à lui-même...*

.....Notre problème c'est.... de mettre l'homme en état de se regarder lui-même en face..... Adam rejetait le blâme sur Eve, Eve sur le serpent, mais Dieu ne s'y trompa pas, et

c'est *eux* qu'il chassa du jardin. » (XXVIII — pp. 31 et 39.) Le système anglais des « Public Schools » est souvent célébré comme l'acme de la perfection éducative, mais l'erreur qu'on commet en imposant ce système à un enfant, sans la moindre considération de ses intérêts naturels et de ses aptitudes innées, a été récemment mise en évidence par le suicide d'un élève d'un de ces établissements. Il y a du bon dans l'idée du Dr Steiner de classer les enfants d'après leur tempérament.

Il y a un type d'enfants gâtés par la mère, qui ont si peu rompu avec l'attitude infantile, qu'ils font le désespoir des maîtres. C'est un mélange étrange: partie vantardise, partie sottise, partie nullité ! Tout développement intellectuel doit traverser les trois stades: confiance, recherche et doute; ce type d'enfant ne dépasse jamais le premier. Excessivement affirmatif, ne reconnaissant jamais qu'il peut avoir tort, toujour sûr de lui et hâbleur, il est condamné à l'échec. Il cherche à se mettre en lumière, il aime l'ostentation, il est plein de promesses et vide de résultats. Il ne se reconnaît aucune limitation. Incapable et suffisant, c'est son outrecuidance qui excite notre impatience. Mais sa caractéristique inévitable, et la pire, c'est l'irresponsabilité. Il refuse d'affronter les responsabilités de la vie. Il n'a jamais tort. Il a toujours son «whipping boy» (1). Les parents faibles acceptent la responsabilité, un autre endosse le blâme.

Un autre trait de ce caractère mérite une mention. Nous rions quand un enfant de quatre ans nous dit avec toute la dignité convenable: « Tu peux lire mon livre, papa », mais nous pleurons quand c'est un jeune homme de quatorze ans. Cela nous rappelle trop la fable de l'âne qui essayait de flatter son maître en employant les mêmes moyens que le chien favori. Nous battons en retraite rapidement devant une pareille bouffonnerie.

(1) C'est toujours quelqu'un qui a tort pour lui.

Nous avons maintenant étudié les thèses psychanalytiques de Freud et de Jung. Chacun de ces auteurs a fourni sa contribution à notre connaissance et à notre intelligence de l'enfant. Nous passons maintenant à Alfred Adler; nous ne trouverons pas notre enquête moins suggestive de ce côté.

Note : A propos de la « mère dangereuse » nous voudrions citer ce passage du livre de J. J. Brousson « Anatole France en Pantoufles » : —

« Voyez-vous, mon ami, il y a quelque chose de pire que la haine, que l'indifférence : c'est l'amour, l'amour tyrannique.

.....J'ai eu moi, la plus aimante des mères. Elle adorait son fils unique, son Anatole, comme son chef-d'œuvre, sa chose.

.....J'étais aimé pour deux. C'est beaucoup, mon ami ; c'est beaucoup trop ! A la lettre, elle empoisonnait ma vie. Elle m'hébêtait, elle m'ahurissait. Elle me rendait inconsistant et timide. A cause d'elle, habitué, jusqu'à la trentaine, à être tenu en lisière, j'hésitais à franchir le gué qui sépare, dans la vie, l'adolescence de la virilité ! Nous étions ridicules tous deux. Parlait-elle de moi, qui avais, depuis longtemps, de la barbe au menton, c'était comme d'un marmot.

. . . . . .

Jusqu'à 35 ans, ma mère ne s'est pas couchée, qu'elle ne m'ait vu rentrer au logis. A minuit, comme à 4 heures du matin, je la trouvais silencieuse et implacable. . . . . Cela devenait une sorte de rite ». (pp. 220 — 1).

« Jusqu'à mon mariage, ma mère m'a toujours bordé dans mon lit. Quand elle m'embrassait en emportant la bougie, j'avais parfois envie de l'étrangler. Il n'y a pas tyrannie plus lourde que celle de l'amour maternel ! » (p. 364.)

CHAPITRE CINQUIÈME

Adler et l'Infériorité.

L'infériorité organique.

A l'importance capitale attribuée par Freud à la libido sexuelle nous avons opposé la théorie de Jung qui comprend tous les instincts dans la libido conçue comme énergie psychique. Freud et Jung s'accordent pour reconnaître l'importance des premières années et de l'influence qu'elles exercent sur les réactions ultérieures. Jung considère que les insuffisances de l'adaptation dans la vie sont dues en grande partie au fait que le milieu psychologique originel (principalement le milieu domestique) a produit dans l'enfant des réactions et des adaptations intérieures trop semblables à celles des parents et impropres à des situations différentes. Ce qui est vrai du milieu familial est vrai pour l'école. « On les appelait « mioches » ou « gosses » à l'école, et ils sont restés dans les sentiments de ce rôle à travers la vie, parcequ'ils voyaient partout la situation scolaire ; ils suivaient la pente de la tendance acquise. » (XIV a — p. 176.)

Alfred Adler insiste sur l'importance que prennent chez l'enfant *des sentiments primitifs d'infériorité*. Selon lui le caractère et la conduite d'un individu sont déterminés par l'égotisme et la volonté de puissance (« the will to power »). Les symptômes nerveux, les « anomalies » et les « défauts » de caractère résultent d'une exagération dans l'affirmation de soi. Et cette exagération procède à son tour d'un sentiment d'insuffisance qui lui-même a son origine dans un défaut organique mettant l'être en état d'infériorité.

C'est un truisme que l'état des organes corporels influence

les processus mentaux. Des expériences ont prouvé, par exemple, que tout ce qui entrave la respiration exerce une influence appréciable sur la mémoire. Les maux d'estomac, en produisant la sous-alimentation et des souffrances corporelles préparent à la mélancolie et à la tristesse. Observez un enfant atteint d'insuffisance organique et vous remarquerez généralement une certaine déformation de la pensée, un « strabisme » mental, et une tendance excessive à l'exagération. De même il arrive qu'un mauvais élève soit un égoïste ; il est égoïste par force, car il est forcé de surmonter son sentiment d'infériorité. « L'infériorité organique, conclut Adler, est le facteur fondamental de ce que Freud appelle le conflit. » (V — p. XIX Introduction by W. White). Et le conflit produit le refoulement, le refoulement l'impulsion au mal.

La compensation.

Nous allons considérer le sentiment d'infériorité par rapport à l'instinct d'affirmation de soi. Adler résume ce rapport comme suit : « La possession d'organes décidément inférieurs réagit sur le psychisme — et de façon à diminuer le sujet dans sa propre estime ; mais c'est précisément de ce sentiment de déchéance que sort l'effort pour l'affirmation de soi sous des formes beaucoup plus intenses qu'on ne s'y serait attendu. »

Peu de maîtres se sont trouvés en mesure d'entrer dans l'état d'esprit de l'enfant « disgracié » par un organe anormal. Cette difficulté ne doit pas surprendre. Un enfant aussi sensible ne se confiera qu'à ceux qui ont touché la fibre la plus secrète de son être. Il a un sentiment profond d'incertitude, d'inachèvement. Il souffre énormément dans son amour-propre. Il ne se sent pas un « homme complet ». En fait, la complète virilité lui paraît un but très éloigné. Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, qu'il se manifeste en lui une impulsion en sens contraire à être complet et efficient, un brûlant désir de « *compenser* » en quelque façon sa faiblesse.

C'est la « protestation virile », le commencement de la lutte pour l'affirmation de soi et le commandement.

Etudiez un tel enfant, observez ses préférences et ses rêveries, et vous trouverez qu'il s'efforce de faire œuvre « virile », jouant au sauvage, se glorifiant de l'opportunité, si elle se présente, de conduire une motocyclette ou une locomotive. Plutôt encore préférerait-il voyager à travers les airs que de se traîner sur la terre : car cela répondrait à son ambition de « vivre dangereusement » — selon la philosophie élaborée dans le cerveau de Nietzsche, qui fut toute sa vie un invalide et un « inférieur ».

Dans le royaume de la fantaisie, l'enfant « inférieur » fait ses délices des histoires de Tarzan et de Buffalo Bill, de Thug et des pirates, des récits d'inquisition et de meurtre. Il est extravagant et au-dessus de l'ordinaire. Il s'entraînera pendant une année à grimper et à sauter, pour être capable, à l'automne suivant, de dérober les pommes qu'on lui a interdites ; il exercera ses muscles au sport et à la gymnastique pour pouvoir rosser le brutal qui le tyrannise ; ou il battra des records à la nage pour être admis dans l'équipe des canoteurs. Tout maître qui sait regarder connaît ces choses et beaucoup d'autres.

La thèse d'Adler, donc, met en évidence la compensation. L'enfant peut essayer de surmonter son sentiment d'infériorité en cherchant une compensation *dans quelque forme de succès*. Et s'il échoue ? Quand l'échec est menaçant, quand le moi est incapable de conquérir son expression, quand l'enfant n'arrive pas à trouver une compensation dans une réussite quelconque alors l'inconscient cherche de nouvelles voies vers la supériorité. La compensation est trouvée autrement — habituellement par voie de régression. Comme nous le verrons, il peut y avoir *compensation par la production d'un effet sur les autres* — d'où l'inconduite et le crime. Il peut encore se produire des symptômes nerveux, qui procèdent du refoulement, car l'infériorité entraîne la crainte, et la crainte le refoulement avec toute la séquelle des névroses. Pour conclure : selon Adler le

sentiment d'infériorité est plus puissant pour déterminer la conduite humaine que la sexualité freudienne. La conservation de soi compte davantage que la conservation de la race. L'enfant « inférieur » cherche à dominer, à être le premier, à être grand, à être fort, à être « au-dessus », à être un homme. Il voudrait « élever aussi haut que possible la pyramide de son existence » dont la base repose sur — un organisme insuffisant !

Exemples

A l'appui de la théorie d'Adler, nous allons jeter un coup d'œil sur quelques exemples de compensation. Considérez d'abord le désir et l'ambition d'être de plus grande taille. «Il est difficile d'imaginer, écrit le Dr Brill, le rôle important que joue dans la vie le désir d'être plus grand. J'ai connu des gens qui m'ont dit, avec toute l'émotion que comporte l'aveu d'un secret très intime et très personnel, combien ils s'étaient toujours efforcés d'être juste un peu plus grands. » (XIVa — p. 230.) Tout écolier sait que le petit élève jure davantage que son grand frère et produit ainsi son petit effet. Les habitudes négligées et malpropres de certains célibataires sont une protestation contre une société qui les a déçus. Ce sont à la fois des moyens de se déprécier soi-même et de compenser. Les cheveux courts et la cigarette de la jeune fille moderne sont la « protestation masculine » du sexe prétendu inférieur, et compensent un sentiment d'infériorité. On pourrait écrire tout un livre sur la psychologie du « petit frère ». Oh ! la soif et l'ambition de posséder l'impossible ! Ces sentiments dominent son âme puérile. On a prétendu que c'est parcequ'on lui a montré si souvent ses défauts qu'il devient fréquemment instituteur, précisément pour montrer à ses frères et sœurs qu'il peut enseigner aussi bien qu'eux ! Sa jalousie et son envie sont proverbiales — voyez par exemple les histoires de Joseph et de Jacob. Il est remarquable que l'enfant prodigue était le plus jeune frère : « Et le plus jeune dit à son père..... » En

gaspillant son héritage il atteignait ce sentiment de puissance que sa situation dans la famille lui refusait.

Le problème de l'adolescence ne se poserait pas si nous prenions la peine d'étudier les commencements. Physiquement et mentalement l'adolescent se sent inférieur par rapport à sa nouvelle adaptation. Et pourtant la mue de la voix, la croissance de la barbe et l'éveil sexuel, tout lui rappelle que l'enfance est dépassée. Son humeur querelleuse, ses critiques et ses exagérations sont en même temps une compensation d'infériorité et un essai d'adaptation. S'il n'arrive pas à bien choisir entre le singe d'homme qu'il devient si souvent et l'homme-enfant qu'il devrait être, il ne faut pas l'en blâmer sans réserves. Dans les sarcasmes aigus de ses maîtres, dans le manque de tact et la supériorité de son père, de sa mère et de tous ses parents, d'une façon générale dans l'absence d'affection et de sympathie — là gît la cause de son erreur.

Le dernier, non le moindre, dans la série des cas connus, vient l'enfant qui compense en rêves ; nous l'avons déjà rencontré. Un élève qui, à la suite d'une opération, était resté infirme de la jambe droite, passait ses heures de loisir à bâtir et à rebâtir une cabane de branchages du plus sauvage aspect. De ses propres mains il fabriquait le mobilier avec des boîtes d'oranges et des caisses de thé. Puis il se retirait dans le coin le plus sombre et le plus humide, et à la lumière d'une bougie il dévorait des histoires de sang et de mort.

L'enfant inférieur compense toujours en images de puissance et de sagesse, et l'énergie qu'il y introduit est perdue pour la réalité. C'est pis encore quand il projette ses rêves sur ses compagnons. Sa perte dans ce cas est double : il perd de sa force par ses imaginations et il en donne à ses rivaux. « Il voit Richard Roe et lui prête l'esprit et les pouvoirs de son moi inconscient. Si seulement lui pouvait être Richard Roe ! Il se sent petit et chétif. *Et pourtant il pourrait, des deux, être le meilleur.* » (X — p. 285.) C'est ainsi qu'il est pour toujours handicapé dans la lutte pour la vie et pour l'excellence.

En considérant les compensations pour le sentiment d'infériorité il est important de remarquer que *pour l'enfant elles prennent généralemement cette forme : faire sensation.*

L'enfant ne connaît aucune autre façon de traiter la peur que de la refouler. A moins qu'on ne lui montre la possibilité de compenser par des actions réussies, ses compensations suivront la voie régressive — celle que nous désignons généralement par l'expression « recherche de l'effet » ou de la « sensation » ; en anglais « *sensation-mongering* ». Cette expression anglaise n'a pas d'équivalent direct en français. Nous entendons par là les efforts de l'enfant pour se procurer un sentiment de supériorité factice, compensateur du sentiment d'infériorité dont il souffre : en « se rendant intéressant », en attirant sur lui l'attention par quelque manifestation plus ou moins « sensationnelle ». Cela prend bien des formes, depuis la malice d'un enfant de trois ans qui relèvera sa robe parce qu'il s'est aperçu que cela faisait quelque impression sur les témoins, jusqu'au cas du criminel qui commet son acte pour conquérir la notoriété. Il y a beaucoup d'exemples intermédiaires. C'est ainsi qu'un jeune garçon en viendra à jouer un vilain rôle parmi ses camarades. Il aura beau avoir une nature excellente, il ne s'en montrera pas moins cruel, violent, menteur et même voleur, pour « attirer l'attention sur lui » et « se faire valoir ». Nous étudierons plusieurs de ces exemples dans les chapitres suivants.

CHAPITRE SIXIÈME

Adler et l'infériorité (*suite*).

La compensation et les traits de caractère.

Adler consacre presque un volume aux traits de caractère qui résultent de l'effort pour trouver une compensation à l'infériorité. Leur nom est légion. Ils sont aussi nombreux que les grains de sable sur la grève. Nous avons vu que lorsque l'ego n'arrive pas à compenser par des actes réussis, la compensation prend généralement une voie régressive. Un enfant peut arriver à dominer son milieu en attirant l'attention sur ses souffrances. Il devient alors grognon, désapprobateur et critique à l'égard de ses camarades, mécontent de sa mauvaise fortune et de sa destinée. « C'est la faute de mes parents, parce que je suis le plus jeune, parce que je suis né trop tard, parce que je suis une Cendrillon..... parce que je suis trop petit, trop faible, parce que j'ai la tête trop petite, parce que j'ai une difficulté d'élocution, parce que je suis dur d'oreille, parce que je louche, parce que je suis myope... parce que je ne suis pas robuste, parce que je suis une fille... C'est la faute de mon hérédité, de mon éducation, de la circoncision. C'est parce que j'ai le nez trop long, les cheveux trop épais, les cheveux trop clairs, parce que je suis un infirme. » (V — p. 29.) Et ainsi de suite.

Chez un autre type d'enfant le désir de tout posséder — même la mère exclusivement — est le produit d'un puissant complexe d'infériorité. Adler trouve dans ce complexe l'origine de la kleptomanie. Le vol gonfle la personnalité du voleur, sans compter la sensation produite parmi ses complices. Imaginez la bouffée d'orgueil qui dut enfler la poitrine du

jeune chef de la bande qui s'appelait elle-même «la main cachée», quand il eut envoyé ses compagnons mendier dans les rues, après avoir caché leurs chaussures et leurs bas qu'il s'empressa de voler et de mettre en gage. L'association se rompit brusquement !

Le désir de se pousser au premier rang se transforme parfois en une tendance à dénigrer, déprécier, dégrader ou persécuter les autres. L'enfant devient dominateur, agressif et même cruel. C'est le cas du brutal. Généralement il a un père tyrannique qui lui a donné un vif sentiment d'infériorité. Il projette ce sentiment dans ses condisciples, d'où son attitude à leur égard. Ou bien le caractère agressif peut n'être qu'un excès de compensation, un désir de frapper de peur d'être frappé soi-même.

L'enfant inférieur prend plaisir à «s'entraîner» dans des combats simulés avec le maître — jusqu'à ce que sa lâcheté profonde comprenne que cela ne rend pas. Mais plus étrange encore est le cas du fils qui adopte une attitude hostile à l'égard de sa mère. Pour Adler le complexe d'Œdipe est le symbole du désir de domination sur la mère. Et pourquoi? Ce qu'écrit Adler est vrai — n'est que trop vrai: « S'il s'élève dans le jeune garçon un doute sur sa vigueur, comme il arrive chez les enfants de constitution faible..... il choisit un but d'une nature telle qu'il assurera sa maîtrise sur les femmes..... Il manifestera une tendance à établir sa supériorité sur les femmes, il dépréciera, humiliera le sexe faible et — au sens figuré — il lèvera la main sur sa mère.» (V — p. 39.)

Associée au désir de domination et d'agression on trouve la tendance contrariante — la « contre-suggestibilité » comme l'appelle Mc Dougall. Aucun cas n'est plus pénible pour le maître et ne le met davantage à l'épreuve. L'enfant veut que tout soit différent et en sens inverse. Il est ergoteur et loquace. En grandissant il répliquera au plus simple lieu commun par des formules provocantes telles que : « Au contraire » ou «Ce n'est pas mon avis». Son effort est constamment de

« mettre le haut en bas ; la droite, à gauche ; le devant derrière. » Alors son âme est satisfaite — car il a réalisé son désir de domination.

Ainsi Adler passe à l'énumération des traits névrotiques. Certains sont faits pour attirer davantage l'attention et s'imposer à l'intérêt d'autrui. Tel est le « langage somatique » du jeune enfant — les pleurs et les indispositions qui obtiennent tant de choses. Tel est encore l'excès d'exercice physique chez l'enfant inférieur en intelligence et qui compense, souvent très consciemment, en établissant des records dans la natation ou les jeux. Ou encore la suffisance, la vantardise et l'extravagance du snob, qui cherche à cacher aux autres combien il a peu de quoi se vanter. Ou bien l'anxiété, l'envie, la méfiance, le manque d'appétit, les tourments gratuits qu'on s'inflige (« self-torture ») — toute une « psychologie des malchanceux » — tout cela prenant naissance dans un sentiment d'infériorité.

Les maîtres connaissent bien l'élève « malchanceux », celui qui se croit maltraité. Son inconscient façonne la réalité selon son propre désir obscur. Le mal de tête intolérable, l'accident regrettable, ou l'estomac mal disposé, ces choses « arrivent » au moment précis où il faut aborder un travail déplaisant ou une composition. Oskar Pfister cite le cas d'un jeune homme de quinze ans à qui des malheurs graves arrivaient à chaque instant. C'étaient des tentatives de suicide déguisées et des rappels à l'affection des siens. Un adolescent connu de l'auteur se prêtait à des accidents répétés qui entretenaient sa famille dans un état chronique d'inquiétude et d'anxiété. Il était handicapé par une infériorité organique marquée, et il compensait inconsciemment en se rendant ainsi intéressant — compensation d'autant plus agréable qu'elle lui valait l'attention et la sollicitude d'un grand nombre de sœurs.

L'aspect négatif de la volonté de puissance

L'amour du pouvoir a deux faces : une positive, l'autre

négative. Jusqu'ici nous avons étudié la première : le désir d'agir, de se faire remarquer et d'intéresser, l'aspiration à faire arriver quelque chose, le besoin ardent de dominer les autres en tirant parti de ses propres faiblesses. L'aspect négatif apparaît dans le désir de sécurité : le salut avant tout ! Il vise à empêcher les choses d'arriver. Il est la négation et l'inhibition de la vie. Il échappe aux responsabilités de la vie par le développement des symptômes nerveux. *C'est une réaction de défense.* La réalité étant insupportable, le névrosé se défend contre elle par ses symptômes. L'énergie de la libido est ainsi « convertie » en manifestations physiques.

Ces symptômes nerveux sont très fréquents chez les enfants et sont rarement bien interprétés. Parents, maîtres, médecins s'y trompent également. Généralement on diagnostique « surmenage » et « tension nerveuse » et l'on prescrit un trimestre de repos. Les médecins soupçonnent quelquefois, tout à fait à à tort, la masturbation ou la simulation et la feinte. Les symptômes sont une réaction de défense — une solution inconsciente du problème de l'adaptation, l'insuccès de l'effort d'adaptation étant dû au sentiment d'infériorité. Le repos n'est pas un remède. Le malade retourne à ses symptômes. *L'analyse elle-même peut n'être pas immédialement efficace*, mais elle suggère la méthode de traitement qui convient en découvrant le facteur causal derrière les symptômes. Une guérison complète s'ensuit à la fin. J'ai trouvé d'un extraordinaire intérêt le cas suivant dans lequel je fus bientôt en mesure de mettre l'enfant sur la voie d'une amélioration rapide.

A l'âge de 13 ans 9 mois Ronald fut atteint d'une dépression générale. Il était devenu « tout nerfs » ; ses mains et ses bras avaient des tremblements nerveux ; sa langue ne fonctionnait plus qu'au prix de bégaiements pénibles. Il était dans un état d'anxiété aiguë. Il ne pouvait plus aller faire une commission sans courir de toutes ses forces à l'aller et au retour — de peur que quelque chose n'arrivât. Aller à l'école le jetait chaque jour dans une agonie de terreur. Il

renonçait plutôt à son petit déjeuner pour être sûr d'arriver de bonne heure — et il arrivait en général avec une demi-heure d'avance. Il y avait dans son cas un complexe accusé d'infériorité. Mais ce qu'il y avait de plus navrant pour l'enfant, c'étaient ses terreurs nocturnes. Comme Charles Lamb, ses *pavor nocturnus* l'empêchaient de mettre la tête sur l'oreiller sans qu'il fût sûr d'avoir quelque épouvantable cauchemar.

Le médecin de la famille le traita par la sympathie, des flacons de médicaments et le changement d'air. Ce changement devait durer la plus grande partie de l'année. Mais le père ne constatant aucune amélioration visible suspendit le traitement. Il me raconta comme suit l'histoire du cas.

A peine âgé de quelques jours, Ronald avait été circoncis *sans anesthésie*. Les parents étaient convaincus que là se trouvait la cause originelle de tout le mal. A cinq ans il fut opéré de végétations adénoïdes et vers le même temps la coqueluche provoqua chez lui une hernie. Il y avait ainsi dans son cas infériorité organique accusée. Avec les années, l'enfant devint plus nerveux et plus craintif — principalement la nuit — et pendant des mois, il fut visible qu'il s'acheminait vers la défaillance totale. Un trait particulièrement significatif était l'excessif attachement de Ronald pour sa mère qui, le soir, le berçait sur ses genoux.

Ronald était un enfant charmant. Il me raconta ses misères très franchement et assez timidement, sans exagération et sans essayer d'en tirer parti. Il était heureux à l'école et n'avait pas d'ennemis, mais il se tourmentait beaucoup au sujet de ses absences. Ses craintes en réalité, visaient l'avenir — parce qu'il avait si souvent manqué l'école et parce qu'il ne pouvait pas se déterminer dans le choix d'une carrière. Adler insiste sur cette *peur de l'avenir* dans l'étiologie des névroses,

Les tests d'association de mots appliqués à Ronald révèlèrent chez lui une grande peur (inconsciente) de son père. En fait Ronald ne s'en rendit jamais compte bien qu'il ra-

contât comment son père «ouvrait les yeux d'une manière qui l'effrayait» et que parfois dans ses rêves, il vît sa figure —à l'exclusion des autres parties du corps — avec des «yeux étincelants, une bouche tordue, un regard oblique». Je ne pus d'abord découvrir l'origine de cette hallucination, mais j'appris plus tard que Ronald avait grand peur de son frère aîné, qui l'effrayait dans l'obscurité, le terrifiait par ses grimaces, et se montrait brutal et méprisant à l'égard de son «bébé de frère». (Remarquez l'infériorité due à la situation de jeune frère.)

Les cauchemars de Ronald avaient rapport au mouvement et comportaient généralement poursuite et fuite. Il était chassé par des molosses aux dents terribles, ou par de grands garçons armés de bâtons, ou par un petit garçon porteur d'une grosse hache, et très souvent par des nègres. Ceux-ci provoquaient ses plus épouvantables rêves. La scène se passait dans une île : les nègres étaient vêtus de peaux de léopards, avaient des anneaux dans le nez et étaient bien armés ; la poursuite avait lieu tout autour de l'île et durait jusqu'à ce que le rêveur sautât d'un bond dans la rivière ou dans la mer, et s'éveillât. Parfois il rêvait que sa mère était assassinée par des soldats allemands. Où trouverait-il désormais un refuge contre le dur monde de la réalité?

Un psychanalyste freudien ne trouverait aucune difficulté, et éprouverait une grande satisfaction, à interpréter les symptômes de Ronald. Ses rêves, ses craintes, le rapport d'Œdipe avec des parents — tous ces faits sont susceptibles d'une interprétation sexuelle. Connaissant intimement l'enfant, et, comprenant le sens des théories d'Adler au point de vue de l'éducateur, je n'hésitai pas à adopter comme explication la thèse de l'infériorité organique. La dépression nerveuse de Ronald était un aspect négatif de la volonté de puissance et manifestait le désir d'échapper aux responsabilités de la vie. De la même façon l'attachement à la mère était un refuge contre l'obscurité, l'incertitude et la crainte de l'avenir. Les

rêves de poursuite symbolisaient une tentative pour se sauver de la vie. L'application du test des associations de mots rendait très claire la nature des cauchemars de Ronald. Certains mots comportaient un temps de réaction prolongé et un effet affectif évident. Tels les mots « épuisé », « battement » (du cœur), « course », « rapide », « haletant ». Parmi les associations libres fournies pour le mot « plaque » se trouvait « plaque pour dents artificielles », « des chiens de chasse m'enfonçant leur dents dans la chair », « chassé par des chiens », « hors d'haleine ».

Les symptômes de Ronald étaient le produit d'un *vif sentiment d'infériorité provenant d'une insuffisance organique* et aboutissant à l'incapacité d'affronter les réalités sévères de la vie.

Le traitement que j'appliquai fut une ré-éducation par suggestion et interprétation. J'expliquais l'essentiel, puis je faisais des suggestions. En quelques semaines les cauchemars de l'enfant avaient cessé. Ses manifestations nerveuses avaient presque complètement disparu bien qu'il restât enclin à se tourmenter et à se sentir inférieur à certaines situations. Seul son bégaiement persista, et persiste encore sous une forme aiguë. Il ne bégaie jamais quand il joue avec des enfants plus jeunes que lui, signe certain que son défaut de langage résulte du sentiment d'infériorité.

Conclusion.

Pour conclure nous voudrions ajouter à ces remarques sur la théorie d'Adler deux observations.

La première afin de souligner notre conviction que l'idée d'infériorité a été très insuffisamment traitée par le psychologue. Il n'y a qu'un observateur qui soit en position de se former une exacte opinion de la réaction sur un enfant donné de certaines espèces d'infériorité organique. C'est l'éducateur. Des choses telles que la vulgarité des traits, des cicatrices à la figure, un nez malencontreusement retroussé ou camard, des cheveux rouges, des taches ou « envies » sur les

parties visibles du corps, et une foule de semblables détails, peuvent jouer un rôle très important dans la détermination de la conduite et du caractère de ceux qui en sont affectés et qui souvent en souffrent dans le silence de leur cœur. Ces espèces de défauts légers (réels ou imaginaires) sont particulièrement accessibles à l'observation de l'éducateur. Les parents n'ont généralement pas été entraînés à l'observation scientifique et leur vision des faits peut être obscurcie par la partialité qui leur est naturelle ; et plus particulièrement difficile est pour eux la constatation du handicap que toutes les formes d'infériorité entraînent pour ceux qui en sont affectés, et qui se manifeste beaucoup moins clairement à la maison que dans ce monde extérieur plus rude qu'est l'école. Nous sommes convaincu par notre expérience comme éducateur que tout progrès dans l'étude de la psychologie infantile est lié à la reconnaissance du rôle important joué par l'infériorité organique et le complexe de peur et d'infériorité.

Notre seconde observation se rapporte à la théorie du complexe d'Œdipe, née de l'obsession du sexe chez Freud. Nous avons résumé cette conception dans le chapitre III. Notre critique finale ne sera pas ici déplacée, puisque Adler, comme nous l'avons vu, interprète l'attitude de l'enfant à l'égard de ses parents comme une manifestation de la volonté de puissance. C'est dans ce sentiment de puissance qu'il incline à trouver l'explication du besoin du petit garçon de dominer sa mère, et de ses désirs de mort contre son père. Il est assez étrange que non seulement Adler, mais aussi Jung et Stekel, naguère les fils et les apôtres de Freud, aient rejeté le Complexe d'Œdipe — preuve de la puissance du sentiment d'hostilité contre le père spirituel. Jung veut bien admettre un inceste psychologique, mais rien de plus : et Stekel écrit : « L'hypothèse de l'école freudienne selon laquelle le fils est toujours jaloux du père (Complexe d'Œdipe) et la fille de la mère (Complexe d'Electre) n'est pas vrai. L'enfant est très décidément bisexuel..... Il oscille dans son amour entre son

père et sa mère et il voudrait avoir l'un et l'autre à lui seul.» (Ibid. p. 161.)

Disons tout de suite que nous avons longtemps partagé la thèse de Stekel. Pourquoi, peut-on demander, nous parle-t-on tellement du Complexe d'Œdipe et si peu du Complexe d'Electre ? Une théorie saine et solide serait capable de se tenir sur ses deux jambes. On nous dit que la faculté imaginative des filles est peut-être beaucoup moins active par rapport à la relation parentale, mais nous supposons plutôt que Freud a été inconsciemment incliné du côté d'Œdipe par ses origines (juives). Les écritures juives contiennent certainement d'abondants matériaux pour la construction des complexes du père. Considérez seulement ce conseil aux parents juifs. On le trouve dans l'Ecclésiaste : « Celui qui aime son fils est cause que celui-ci sera souvent fouetté..... Ne ris pas avec ton enfant de peur de te désoler en lui et de grincer des dents à la fin. Ne lui accorde aucune liberté dans sa jeunesse et ne ferme pas l'œil sur ses folies. Courbe sa tête pendant qu'il est jeune et frappe ses flancs... Châtie ton fils et tiens-le au travail. » En fait il n'existe pas de Complexe d'Electre. Il n'est pas habituel que la fille, consciemment ou inconsciemment, haïsse la mère et aime le père. Les grands hommes peuvent avoir des mères d'élite mais nous n'avons jamais entendu dire que les femmes distinguées eussent des pères remarquables. La mère est le cœur de la famille pour la fille comme pour le garçon.

Reconnaissant que les relations entre les pères et les fils ne sont pas toujours aussi hostiles en pratique qu'en théorie, Freud écrit : « Au point de vue de l'intérêt égoïste, il ne serait même pas intelligent de la part du petit garçon de ne s'attacher qu'à une seule personne (la mère) alors qu'il pourrait facilement en avoir deux à sa dévotion la mère et le père.» (Ia — p. 358.) Quant à nous, nous sommes d'avis que dans cet intérêt égoïste et non dans le sexe gît le vrai motif du plus grand attachement du petit garçon pour la mère que pour le

père. C'est la mère qui donne nourriture et protection dans les premiers temps de la vie, elle qui soigne l'enfant quand il est malade et qu'il souffre et, plus spécialement, c'est elle et non le père qui a l'aptitude suprême au sacrifice. « La mère ne représente pas seulement l'amour pour le garçon mais l'amour en général pour les enfants des deux sexes, et non seulement l'amour mais, ce qui est tout aussi important : la protection. On voit les poussins courir se cacher sous l'aile de leur mère à l'approche d'un faucon. Je ne sache pas que les poussins agissent en cela différemment selon leur sexe. Il en va de même des jeunes enfants. Quand le danger est en vue ils cherchent la mère. Par conséquent la mère en vient à symboliser tous ces traits protecteurs de la famille et de la maison. » (VIII — pp. 138-9.)

Nous connaissons tous des cas d'amère hostilité entre père et fils. Nous les expliquons *par le sentiment de puissance* et par cela seulement. Pour le garçon, le conflit avec le père est une réaction contre l'autorité. Ce ne sont pas les désirs de mort de la part du fils, c'est l'attitude inintelligente du père qui est la source habituelle de la difficulté.

Lorsque Freud insiste sur le rôle du *fils*, c'est celui du *père* qu'il devrait mettre en évidence. Le père qui, par rapport à son fils, « chevauche comme si ses rênes étaient de soie et qu'il craignît de les briser » ne trouvera pas dans son fils un poulain fougeux, bon seulement à mâter. Naturellement le jeune garçon aspire à la puissance : mais il y a tous les droits. Stekel remarque avec justesse que la mise au monde d'un autre être implique le renoncement à notre droit à l'existence. L'enfant reconnaît et accepte ce point de vue. Dès les tout premiers jours le sentiment de puissance entre en jeu. Nous doutons que personne en ait jamais tracé le tableau d'une façon plus réaliste que D. H. Lawrence. « Tout d'abord l'enfant se rejette vers la vieille source... l'enfant gémit de l'étrange désolation de la séparation, il gémit pour retrouver le lien ancien. Avec joie et paix il retourne au sein, presque *dans* le

sein. Mais pas tout à fait. Même en tétant il découvre sa nouvelle identité et sa puissance. Sa propre puissance, nouvelle et séparée. Il se retire soudainement; il attend..... Le premier cri du moi. Le cri de l'isolement qui s'affirme. Le cri de la révolte contre la séparation, de la révolte contre l'union. Il y a un violent mouvement anti-maternel, anti-quoi que ce soit. Il y a une négation de tout, réfractaire, bourrue, un ouragan de mauvaise humeur..... L'enfant crie pour être délivré du sein maternel, et se jette avec un paroxysme aveugle de liberté, dans une indépendance négative et séparée.» (XXV — pp.60-1.)

La petite fille de l'auteur, âgée de six ans, attendait une visite de son oncle. Je lui dis :

« Il est si grand qu'il sera obligé de se baisser pour entrer dans cette chambre.»

A quoi elle répondit :

«Ça ne fait rien, il sera bientôt vieux.»

«Mais quelle différence est ce que cela y fera?»

«Eh bien, naturellement, répondit l'enfant, en vieillissant on devient petit.»

Le Dr Ernest Jones attire l'attention sur cette illusion enfantine. En grandissant les enfants croient que leur situation relative à l'égard de leurs parents sera graduellement renversée de sorte que finalement ils deviendront les parents et les parents les enfants. Il l'appelle l' «illusion du renversement des générations» ; donnons lui plutôt son vrai nom qui est : *l'illusion de puissance.*

CHAPITRE SEPTIÈME

Rivers et Adler.

Les instincts égoïstes.

La psychanalyse aurait pu mettre longtemps à se détacher de la stricte orthodoxie du dogme freudien, n'eût été la Grande guerre. Ce fut la guerre qui révéla l'importance suprême des instincts égoïstes dans l'étiologie des névroses. C'est, par-dessus tout, au génie du Dr W. H. R. Rivers qu'on doit la proclamation de la foi nouvelle : « Le premier résultat de l'étude impartiale des psycho-névroses de guerre dans leur rapport avec le système de Freud, écrit-il, fut de montrer que dans la très grande majorité des cas il n'y a aucune raison de supposer que des facteurs dérivés de la vie sexuelle aient joué aucun rôle causal essentiel, mais que ces désordres pouvaient s'expliquer par les troubles d'un autre instinct, *un instinct plus fondamental encore que celui du sexe*, l'instinct de conservation. » (IIIa — pp. 4-5.) Et ailleurs : « Une forme fréquente du conflit par lequel les névroses de guerre sont provoquées, est celui qui se produit entre l'instinct réveillé du danger et la peur qui l'accompagne, d'une part, et, d'autre part, le principe courant de notre vie sociale selon lequel la peur est honteuse. » (ibid. p. 121.)

La Grande guerre a déchaîné les instincts du danger et les forces de la peur, et multiplié les refoulements de type nouveau ou ancien. Ainsi se trouva établi par une démonstration pratique ce qu'Adler avait déduit surtout de considérations théoriques, à savoir : que dans l'instinct de conservation, dans le désir de sécurité, dans l'émotion de la peur; en un mot dans les *instincts égoïstes*, gisait la cause de la commotion et

des névroses. La théorie d'Adler sur l'infériorité s'en est trouvée confirmée et renforcée.

Le soldat commotionné et l'enfant « inférieur ».

Il est quelquefois extrêmement difficile de convaincre un profane que les fautes et les délits d'un enfant sont souvent de la nature de manifestations nerveuses et réclament de l'intelligence et de la sympathie plutôt que de la rudesse et des châtiments. Si la guerre a confirmé la théorie d'Adler sur les névroses, *elle n'a pas moins confirmé son application à l'enfant.* Au risque d'être ennuyeux, nous allons essayer de le montrer en comparant le cas du soldat commotionné avec celui de l'enfant qui compense un sentiment d'infériorité. Nous croyons que l'analogie est convaincante et qu'elle établit un lien entre les défaillances observées dans la guerre et celles que l'éducateur rencontre chez les enfants, en fortifiant ainsi la thèse psychanalytique.

Les causes originelles.

Commençons par les causes originelles. Le soldat commotionné souffre d'une peur refoulée. Or, de même que la guerre réveille l'instinct du danger dans l'homme, avec son refoulement consécutif, de même le sentiment d'infériorité accentue l'instinct du danger chez l'enfant. La peur s'ensuit et, le cas échéant, le refoulement. *L'enfant affligé d'une infériorité organique est en danger.* Chez lui, comme chez le soldat nerveux, il y a un sentiment d'insécurité, avec sa suite : la fuite dans une névrose. Comme cela ressemble à l'histoire du voyageur oriental que nous rapporte Tolstoï ! Surpris dans le désert par une bête sauvage et cherchant à se sauver, il saute dans un puits à sec ; au fond de ce puits il voit un dragon qui l'attend la gueule grande ouverte pour le dévorer. Le malheureux grimpe aux branches d'un arbuste sauvage poussé dans une des fentes du puits, et alors il voit deux souris ronger les racines de l'arbuste auquel il est accroché. De même du soldat

commotionné et de l'enfant névrosé : chacun se sauve d'un mal pour tomber dans un autre.

Les symptômes.

Il y a analogie, également, entre les symptômes eux-mêmes. Considérez d'abord ceux du soldat commotionné. Les manifestations prennent deux voies : l'une physique (névrose de « conversion ») l'autre psychique. Parmi les manifestations physiques sont les anesthésies diverses telles que l'insensibilité de la peau, la paralysie de la vue, de l'ouïe, du langage qui, les unes et les autres, rendent le sujet impropre à la guerre et satisfont ainsi un désir refoulé. Les réactions émotionnelles, de caractère psychologique, changent de forme à l'infini. La personnalité du malade subit souvent une complète métamorphose. Le changement peut se limiter d'abord au développement de l'irritabilité ou d'une excessive propension à la mauvaise humeur, mais dans des cas plus graves le malade entre dans des accès de rage pour le plus léger motif. Il peut aussi montrer une tendance à se laisser aller au chagrin dans des occasions qui, dans son état normal, ne l'auraient pas ému. Ses cauchemars épouvantables, son besoin de solitude, ses passages soudains d'une gaieté légère à une tristesse taciturne, son inaptitude à distinguer l'imaginaire du réel — telles sont ses caractéristiques bien connues.

Nous avons déjà étudié dans quelque détail la constitution de l'enfant névrosé. En ce qui concerne les manifestations physiques, tous les maîtres savent très bien que l'apparente stupidité des enfants est en grande partie pathologique : ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas. Dans toutes les écoles une certaine proportion des élèves manifestent de temps en temps un « état de stupidité apparente — cécité, surdité, boiterie, bégaiement,..... perte d'appétit, nausées, etc.» (Ibid. p. 102.) Et pourtant il n'y a pas tellement d'années que l'auteur rencontra le cas d'un enfant qui faisait régulièrement l'école buissonnière seulement pour

échapper aux coups qu'il recevait pour ses fautes de dictée musicale au piano. Autant frapper un enfant évanoui après un raid d'avions ! Les irrégularités mentales de notre « malade » ont aussi leur analogie avec celles du soldat commotionné. Il suffit de rappeler son mauvais caractère, ses dispositions agressives, sa violence, sa misanthropie, ses angoisses et ses *pavor nocturnus*, et, ce n'est pas le trait le moins fréquent, ses exagérations si facilement traduites en mensonges.

La régression.

Rivers souligne une autre caractéristique des névroses de guerre qui nous paraît avoir quelque importance. Il les regarde comme des exemples de *régression* — de « régression à l'enfance de l'individu » à un « processus instinctif caractéristique des premières années de la vie », ou même de régression à « un caractère qui doit remonter à un stade très ancien du développement. » Ainsi « les cauchemars des névroses d'angoisse sont exactement du même ordre que les frayeurs nocturnes qui sont si fréquentes dans l'enfance. Dans beaucoup de cas que j'ai personnellement étudiés ils ont été des reproductions exactes de ces états infantiles. » Parlant de l'inaptitude à distinguer entre l'imaginaire et le réel, et de soldats qui s'exposaient à des ennuis en racontant des aventures sans fondement, Rivers écrit : « On peut rencontrer tous les degrés intermédiaires entre une telle régression et des cas pathologiques de mensonge et d'escroquerie..... » et « les enfants passent souvent, sinon toujours, par un stade de développement dans lequel ils ne distinguent pas les produits de leur imagination des traits du monde réel dans lequel il se trouvent. » (IIIa — pp. 150—1.)

Nous proposons de considérer que *les symptômes nerveux de l'enfant « inférieur » sont aussi de la nature d'une régression à l'enfance de l'individu* ou à un « caractère remontant à un stade très ancien du développement. » Pour illustrer notre point de vue nous prendrons le cas de deux enfants dont les

maladies nerveuses étaient particulièrement analogues à la commotion. Le premier qui se présenta à l'observation personnelle de l'auteur est celui d'un jeune garçon névrosé de quatorze ans, malheureux et incapable à l'école, et qui montrait pourtant dans beaucoup de directions des aptitudes mentales au-dessus de son âge. Fred — nous aurons à reparler de lui — tenait un journal à l'intention de sa famille avec beaucoup d'intelligence, mais à l'école il éludait également le travail et le jeu. En fait c'était un « solitaire », vivant replié sur lui-même, se retirant chez lui dans une mansarde, ou dans une grange à la campagne et là dévorant une littérature fantasmagorique et sensationnelle. A la maison il était irritable et bourru, spécialement à l'égard de sa mère, et il manifestait de vives réactions émotionnelles pour son âge, jusqu'à éclater en larmes, un jour qu'on l'avait chargé de noyer une souris. Il se plaignait d'avoir des cauchemars et, comme nous le verrons plus tard, il était affligé d'une infériorité organique marquée.

L'autre cas est emprunté à un article sur « les enfants paresseux » publié dans « The Times Educational Supplement ». Une fillette considérée comme mentalement déficiente, mais à qui un examen systématique attribuait une intelligence de 95 pour cent, ne faisait aucun progrès à l'école. Elle parlait rarement, restait apathique et indifférente aux leçons, était extrêmement réservée et ne se mêlait pas aux autres fillettes. Elle se montrait rébarbative et hostile et, à de certains moments, larmoyante. Sa voix était rauque et gutturale.

L'enquête révéla ceci. Elle était la plus jeune d'une famille de dix enfants, très taquinée par ses frères, et toujours sacrifiée dans la distribution des douceurs familiales. D'où un vif sentiment d'infériorité. A l'école sa voix gutturale lui avait valu le surnom de « boche ». Incapable, à cause de son sentiment d'infériorité, d'user de représailles, elle le prenait grandement à cœur. Au moment où cette analyse fut faite, elle

était dans un état exactement analogue à celui de la commotion.

Il n'est pas difficile de voir dans les symptômes de ces deux écoliers une « régression à un caractère de l'enfance de l'individu ». On trouve la vivacité de la réaction émotionnelle manifestée dans les larmes, la sensibilité au chagrin, l'irritabilité, l'hostilité — tous symptômes irrépressibles. Qui, ayant élevé de jeunes enfants, ne reconnaîtrait pas ces caractères ? Puis il y a le désir de solitude, que Rivers explique comme « une réaction instinctive de la même espèce que celle qui conduit les animaux, quand ils sont malades, à s'éloigner de leurs compagnons pour mourir dans la solitude.» (Ibid. p. 150.) Est-il nécessaire de remonter si loin dans le développement ontogénétique pour expliquer cette caractéristique ? Sûrement elle aussi a son origine dans la première enfance — chez l'enfant de deux à quatre ans qui refuse de jouer avec ses frères et sœurs plus grands, et qui se retire tout seul dans un coin de la nursery.

Nous avons déjà fait allusion à l'inaptitude du jeune enfant à distinguer le rêve de la réalité. Elle vient de sa passion pour le merveilleux. La vie de la nursery est toute fiction. De réel, il n'y a presque rien du tout. Même les compagnons de l'enfant peuvent être imaginaires et, en dépit du garde-feu, sont brûlés tous les jours et ressuscités le lendemain matin ! Les mensonges des enfants sont souvent une régression imaginative de ce genre.

Au sujet des cauchemars de l'enfance le Dr Kimmins est en désaccord avec Rivers, et nie qu'ils soient du même ordre que ceux des adultes. Il trouve, cependant, que les rêves effrayants sont surtout fréquents *avant* l'âge de sept ans. Les cauchemars de l'écolier nerveux sont aussi de la nature d'une régression. La grande proportion de rêves effrayants chez les jeunes filles de seize ans n'est pas surprenante. Elle s'explique par le sentiment d'infériorité commun à toutes les jeunes filles, et qui est dû au contraste de leur rôle féminin avec

le rôle masculin. Ce sont, par conséquent des rêves d'un caractère pathologique. (Voir « Children's Dreams » — C. W. Kimmins.)

Selon Rivers, même la kleptomanie peut être une régression à une tendance instinctive remontant très loin dans l'histoire de la race. Il invoque la force de l'instinct du collectionneur dans l'enfance, la tendance à l'avarice qui fait partie de la régression sénile, et l'impulsion du malade psychotique à collectionner des objets sans considération de leur nature ou de leur valeur. Ces preuves, soutient-il, indiquent *l'existence dans l'homme d'* « *un instinct d'acquisition brut et aveugle agissant simplement dans l'intérêt de l'individu.* » (IIIa — p. 267.)

Dans ces conditions, le très jeune enfant est-il donc immoral ? Immoral, non ; mais plutôt amoral. Il nous faut rompre avec la superstition que le héros (ou l'héroïne) de la nursery est sans malice et sans reproche. Même les enfants des parents les plus parfaits — parmi lesquels nous nous rangeons tous — participent pleinement à l'Adam originel. Oskar Pfister a exprimé les faits dans une image parfaite : « Notre enfance contient les dépôts sur lesquels nous tirons des traites quand le présent nous opprime. Mais la haine qui s'enivre de plans de vengeance, l'envie et la jalousie également tirent leur force du stade infantile. L'enfance n'est pas un jardin d'Eden où ne poussent que des fleurs magnifiques et des fruits parfumés. C'est une forêt où se cachent auprès des fraises la belladone, et près des chevreuils, le loup. » (IIb — p. 242.)

Pour conclure : si nous comparons les symptômes du soldat commotionné avec ceux de l'enfant « inférieur » nous trouvons qu'ils ont une origine commune dans l'instinct du danger, qu'il y a une remarquable similitude entre les symptômes eux-mêmes et qu'ils fournissent deux séries parallèles d'exemples de régression, soit à l'enfance de l'individu soit à l'histoire primitive de la race. Nous soutenons que ces faits confirment la thèse psychanalytique selon laquelle les fautes, les stupidités et les indispositions de l'enfance sont souvent des ma-

nifestations nerveuses qui résultent fréquemment de troubles de l'instinct égoïste ; lequel est l'instinct de conservation cherchant pouvoir et sécurité ; et celui-ci est à son tour l'instinct de la peur se sauvant du danger et de l'insécurité. Nous en avons une confirmation complémentaire. On doit juger l'arbre à ses fruits. La liste des cas cités dans ce traité, dont aucun n'est dans la plus petite mesure fictif, est notre preuve finale et notre conclusion.

CHAPITRE HUITIÈME

Comparaison et Conciliation des théories.

Le sentiment d'infériorité.

Au point où nous en sommes de notre développement, il est peut-être nécessaire de souligner ce que nous avons déjà indiqué plus d'une fois, que le complexe de peur et d'infériorité n'est pas forcément dû à *l'infériorité organique.* Il peut provenir de *n'importe quel effort d'adaptation manqué de la part de l'enfant*, à l'occasion des examens, du choix d'une carrière, des railleries d'une sœur ou d'un frère aînés, de la volonté beaucoup trop impérieuse du père, de la domination d'un maître. Les enfants sont soumis à beaucoup d'influences humiliantes. Ils sont encore dans une large mesure sous l'empire de cette conception dogmatique d'un « devoir envers son prochain » ramené à une attitude d'humilité et de respect devant des professeurs et des maîtres gratuitement considérés comme des « supérieurs ». Ils sont pris dans un système éducatif rigide et leurs instituteurs, leurs inspecteurs et leurs spécialistes mentaux divinement inspirés les trouvant « inaptes », conspirent à leur remplir l'esprit de la conviction de leur infériorité, tandis que ceux qui s'ajustent mieux au système sont portés aux nues comme des enfants supérieurs et intelligents. Les maîtres ne sont que trop souvent des « apologistes hypocrites du découragement ».

Donc l'échec de l'effort d'adaptation produit le sentiment d'infériorité. La régression de l'enfant à la mère implique une confession d'infériorité. Si nous avons insisté sur l'influence du complexe de peur et d'infériorité c'est qu'en sa qualité

d'éducateur l'auteur a constaté qu'il est un facteur très puissant des traits de caractère et des manifestations nerveuses. Nous n'avons pas nié l'importance du sexe. Au contraire, nous avons déclaré qu'il faut le reconnaître dans tous les cas. Mais, comme nous le verrons plus complètement par la suite, l'instinct sexuel a une étroite affinité avec le sentiment d'infériorité et les instincts égoïstes. Nous allons maintenant étudier la thèse de Jung par rapport à celles d'Adler et de Freud, et nous verrons que, soit qu'on envisage les manifestations nerveuses comme le résultat de complexes sexuels ou de l'infériorité organique, on peut aussi les regarder comme les manifestations d'une adaptation manquée.

Adler et Jung — Jung et Freud

La théorie de l'infériorité organique chez Adler est liée à la notion de l'effort manqué d'adaptation. Un organe inférieur peut rendre impropre à l'adaptation. C'est alors un obstacle que la libido ne peut pas surmonter. *L'échec à compenser par l'acte correspond à l'adaptation manquée.* L'impuissance à réaliser et l'impuissance à s'adapter sont deux lignes qui se rencontrent dans *l'impuissance à réaliser l'adaptation.* Il est bon de se rappeler que les caractéristiques nerveuses énumérées par Adler, telles que l'excessive affirmation de soi, l'arrogance, l'insolence etc., représentent des manques d'adaptation au milieu et des sentiments cachés de peur et d'infériorité. Réciproquement, la compensation par l'acte manifeste le succès d'une nouvelle adaptation, de sorte que la peur en conduisant à la curiosité et à la connaissance qui dissipe la peur, peut être l'occasion d'une adaptation plus parfaite.

Si la théorie d'Adler peut être réduite à l'adaptation manquée, il en est de même de celle de Freud. En discutant la théorie freudienne nous avons mis en évidence deux refoulements : le refoulement de la sexualité et le refoulement des sentiments moraux. Considérons le premier.

Pour Freud la névrose est presque toujours associée avec

l'abstinence et une sexualité refoulée. Or, cette peur de la sexualité est regardée comme la suite d'un Complexe d'Œdipe accusé. Le malade souffre d'une fixation de la libido sexuelle sur la mère, de sorte que cette libido ne peut pas être transférée à un objet normal. Il ne s'est pas adapté comme il faut à la situation familiale. *Il n'a pas triomphé de la mère.* Nous avons déjà noté ce parallèle entre le Complexe d'Œdipe et la régression à la « mère dangereuse ». Dans aucun des cas le malade ne réalise l'adaptation. D'où la névrose.

Nous avons déjà déclaré notre opinion que, dans l'enfance et la jeunesse, c'est bien plutôt *la satisfaction* de la sexualité que son *refoulement* qui engendre la névrose. Le vrai refoulement impliqué c'est celui des sentiments moraux. La libido, l'énergie psychique n'arrivent pas à surmonter l'un des éléments de la personnalité infantile : la tendance à céder à ses penchants (« give in to oneself »). L'enfant manque à s'adapter aux sentiments moraux, c'est-à-dire à *lui-même*, puisque les sentiments moraux sont une « fonction de l'âme humaine ». Hadfield a raison dans ce cas : les défaillances nerveuses et les fautes de l'enfant sont dues à « son incapacité de s'adapter à lui-même ». Ce n'est pas à nous d'écarter la tentation. Cela est impossible. Nous devons rendre l'enfant assez fort pour y résister — pour *réaliser* son adaptation.

La théorie d'Adler sur l'infériorité organique implique le sentiment d'infériorité. La théorie sexuelle de la névrose chez Freud ne l'implique pas moins. L'incertitude sur la fonction sexuelle peut signifier la résistance à la sexualité normale et son refoulement, avec les sentiments consécutifs d'infériorité. Le sentiment d'infériorité consécutif au refoulement des exigences morales de la conscience est particulièrement prononcé. Toute pratique sexuelle vicieuse engendre des sentiments de remords et d'infériorité. Le respect de soi est compromis par une chute morale. Cette vérité a été exprimée d'une façon immortelle dans la parabole de la première chute : « J'eus peur parceque j'étais nu, et je me cachai ». Il nous faut une santé

morale pure et nette pour pouvoir regarder le monde en face.

Notre point de vue

Résumons la question comme nous la voyons maintenant. La conclusion à laquelle nous arrivons est que placer l'origine des névroses dans la convoitise amoureuse et la volonté de puissance, revient à la placer dans l'adaptation manquée et le sentiment consécutif d'infériorité. Nous avons trouvé dans Jung la liaison entre les écoles de Freud et d'Adler. Il est leur dénominateur commun. Il y a toujours adaptation manquée, c'est à dire que tout se passe *comme si* la libido ne parvenait pas à surmonter un obstacle placé dans sa voie. Nous devrions donc considérer les théories de Freud et d'Adler *comme deux aspects de la même chose.* L'enfant névrosé a, comme Janus, un double visage : l'un qui regarde l'avenir avec un sentiment de peur et d'infériorité, l'autre qui regarde le passé avec des désirs de retour à la mère ou à quelque degré inférieur et plus primitif de satisfaction de la libido. C'est pourquoi nous trouvons si rarement des exemples illustrant *exclusivement* l'un des points de vue soit de Freud soit d'Adler. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici les opinions de Pfister et de Baudouin, exprimées dans leurs plus récents ouvrages.

« La réalité ignore les actes isolés des tendances, écrit Pfister..... Il est tout à fait impossible de comprendre les processus intimes d'une certaine tendance, de l'amour par exemple, sans observer l'homme tout entier. Nous réclamons donc une psychologie qui examine chaque tendance en rapport avec les autres fonctions vitales et tout l'organisme, et nous l'appelons pour cette raison psychologie *organique.* » (IIa p. 52) Dans « Die psychanalytische Méthode » il écrit : « La distinction entre les instincts sexuels et égoïstes est une abstraction. En réalité il existe dans l'ambition, qui..... peut subir le plus violent refoulement, une part considérable d'érotisme,

peut-être le désir d'impressionner le père ou les dames. » (p. 140.) Dans la même veine Charles Baudouin écrit : « non seulement la question ne se posera pas entre une « explication par le sexuel » ou une « explication par l'instinct de puissance ». Nous n'aurons aucune objection à ce qu'il soit tenu compte non seulement de ces deux instincts, mais s'il y a lieu, de beaucoup d'autres. » (VIa — p. 84)

Nous devons donc prêter attention au « travail en équipe des instincts ». Spécialement quand nous nous occupons des enfants nous devons nous rappeler que leurs instincts égoïstes sont très intimement mélangés de sentiments relatifs à leurs père et mère, à leurs parents, à leurs amis. Entre les points de vue de Freud, de Jung et d'Adler, il n'y a nulle part de ligne précise de démarcation. Ils se fondent l'un dans l'autre et ne peuvent être séparés. Le sentiment d'infériorité et l'adaptation manquée se trouvent de chaque côté de la zone intermédiaire entre la sexualité freudienne et l'infériorité organique adlérienne (Voir le diagramme.)On peut se déprécier soi-même par suite d'une déception d'amour. Et par contre le vice secret peut provenir d'une dépréciation de la personnalité. Quelquefois il faut mettre en évidence l'aspect sexuel du conflit, quelquefois l'égoïsme et la volonté de puissance. Les apparences sont décevantes, et là où nous avons supposé une dérivation sexuelle, nous pouvons être étonnés de découvrir l'infériorité organique, et vice versa. Nous étudierons des cas de ce genre dans le présent chapitre et le suivant. Mais pour le moment ceci est notre thème, ceci notre conviction formée par des années de contact étroit et continuel avec la vie enfantine : *Que l'aspect peur-infériorité du conflit est celui qui est appréciable et significatif dans l'enfance, même si la véritable origine est sexuelle.* Cette formule s'applique aux enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans et souvent au-delà.

Pendant longtemps je fus incapable de me rendre compte de certains « cas », en apparence Adlériens d'origine, mais qui, après de laborieux efforts pour les dépister, durant parfois près

de six mois, se trouvèrent avoir leur repaire dans le complexe de la masturbation. *Les sentiments de peur et d'infériorité, consécutifs à la masturbation chronique, avaient amené les efforts de l'enfant pour se rendre intéressant.* J'estime que c'est la plus grande leçon que m'ait enseignée l'étude de mes élèves « difficiles », et je vais maintenant l'illustrer en présentant le cas de Barnett.

Le cas de Barnett.

Mon attention fut attirée particulièrement sur Barnett alors qu'il avait treize ans neuf mois. Il était élève à l'école depuis quinze mois, et toujours il s'était vanté d'être « fier de l'école ». Ce fut pendant les vacances d'été de 1922 que commença sa défaillance. Toujours ardent aux sports et particulièrement au canotage, il refusa soudain de participer à aucun d'eux et gâta complètement les vacances de ses parents par l'inquiétude qu'il leur donna. La peur des ténèbres et de la solitude se manifesta chez lui, et il demandait une lumière pour toute excursion nocturne dans sa chambre ou dans la cave. Même le cinéma devint tabou, et son manque d'appétit pour les bonnes choses de la vie enfantine s'étendit à son petit déjeuner. Le plus étrange ce fut son attitude à l'égard de l'école. Il se mit fréquemment à vomir juste au moment de partir, ou sur le chemin de l'école. Un jour que ses parents l'avaient entraîné au cinéma, il en sortit avec sa mère au bout d'un quart d'heure à cause d'un accès de vomissement.

Il est facile de construire une étiologie freudienne de ces divers symptômes. Barnett disait que l'obscurité l'effrayait parce qu'il voyait quelqu'un se pencher vers lui. « A parler avec exactitude, disent les Freudiens, ce n'est pas la peur *de* l'obscurité, mais la peur *dans* l'obscurité, et le fantôme effrayant c'est le père. C'est un cas du complexe peur et haine du père. » Quant à la peur de l'eau, l'eau est fréquemment un symbole de la sexualité. Cela parut significatif quand Barnett fournit comme mot-réaction au mot inducteur « eau »

(water) le mot « tourbillon » (whirling), lui-même symbole de plaisir voluptueux. Sa peur de se trouver seul était un impérieux besoin de sa mère. Les vomissements, aussi, peuvent être symboliques, de dégoût moral et de nausée. Le rapport entre cette dernière et l'humaine folie est proverbial. « Comme un chien retourne à son vomissement, de même le criminel retourne à son crime. » Les mots-réactions avec un long temps de réaction tendaient à la même conclusion : « secret — garçons ; père — méchant ; garçons — mauvais ; mère — bonne. »

En dépit de tous les témoignages tendant à montrer que les symptômes avaient leur origine dans le complexe d'Œdipe j'étais persuadé par d'autres observations que Barnett visait à l'effet et à la domination de sa mère pour compenser un complexe d'infériorité accusé. Je fus plus que jamais renforcé dans cette opinion lorsque, quelques semaines plus tard, son père m'eut raconté ce qui suit. Barnett possédait au plus haut point l'esprit des affaires. Il n'aurait pas dépensé un sou inutilement et quand ce sou était susceptible d'un meilleur emploi ultérieur. Un samedi après-midi il entra dans la salle à manger et déposa sur la table — une bouteille de Bovril achetée sur son propre argent de poche. Sa mère lui ayant demandé pourquoi il faisait ainsi des dépenses qui la regardaient, il répondit : « C'est que, tu sais, maman, cela empêche *cette sensation d'affaiblissement.* »

Nous pouvons de la même façon interpréter les autres symptômes de Barnett. Ils peuvent aussi bien provenir d'un sentiment d'infériorité que d'expériences sexuelles refoulées. Le désir de rester à la maison et d'éviter l'école et le cinéma, représente le besoin de posséder exclusivement la mère. Le vomissement est une réaction de défense. La peur des ténèbres, de l'eau et de la solitude sont des expédients pour « faire sensation ». *L'inceste est psychologique et non physique.*

Il ne manqua pas d'autres preuves. Quelques mois après le commencement du traitement, quand je me fus persuadé que l'origine du mal se trouvait dans la masturbation chronique,

Barnett commença à perdre ses symptômes. Quand il sentit que j'étais sur la trace du complexe de la masturbation, de peur que son repaire ne fût découvert, il lança deux rideaux de fumée. Dans deux occasions il vint à mon cabinet et avec beaucoup de naïveté apparente «se rappela» qu'un jeune garçon s'était exhibé devant lui une fois dans la compagnie d'autres garçons et de quelques fillettes « sur la lande ». Tout cela, m'assura-t-il, avait grandement dérangé son centre de gravité moral. Il ne me fallut pas longtemps après cela pour le déloger de sa dernière ligne de défense et exiger la reddition d'une position intenable. *Le complexe peur-infériorité, engendré par le vice secret, était l'élément suprême qui déterminait la nature de ses manifestations et de sa « dépression nerveuse. »*

Le complexe de la masturbation.

Le cas de Barnett nous aide donc à illustrer certaines de nos conclusions. Il met particulièrement en lumière l'aspect peur-infériorité des refoulements de l'enfance, tout en démontrant que, derrière, se cache souvent le complexe de la masturbation. Il est nécessaire de s'arrêter un moment à considérer celui-ci, puisqu'on dirait presque que les psychanalystes ferment les yeux sur une pratique qu'ils semblent à la fois excuser et condamner.

A la page 257 de son « Die Traumdeutung » Freud laisse tomber une phrase occasionnelle qui a conduit certains psychanalystes à des conclusions à la fois regrettables et fausses. « J'ai observé, dit-il, que la masturbation modérée serait moins nuisible que l'abstinence forcée. » Les disciples de Freud n'ont pas perdu de temps à relever la suggestion, et ils nous demandent maintenant d'observer combien la masturbation est réellement utile et irréprochable. Pour la plupart d'entre nous, disent-ils, elle est aussi contagieuse que la rougeole, et aussi peu nuisible, pratiquée avec modération, que le tabac.

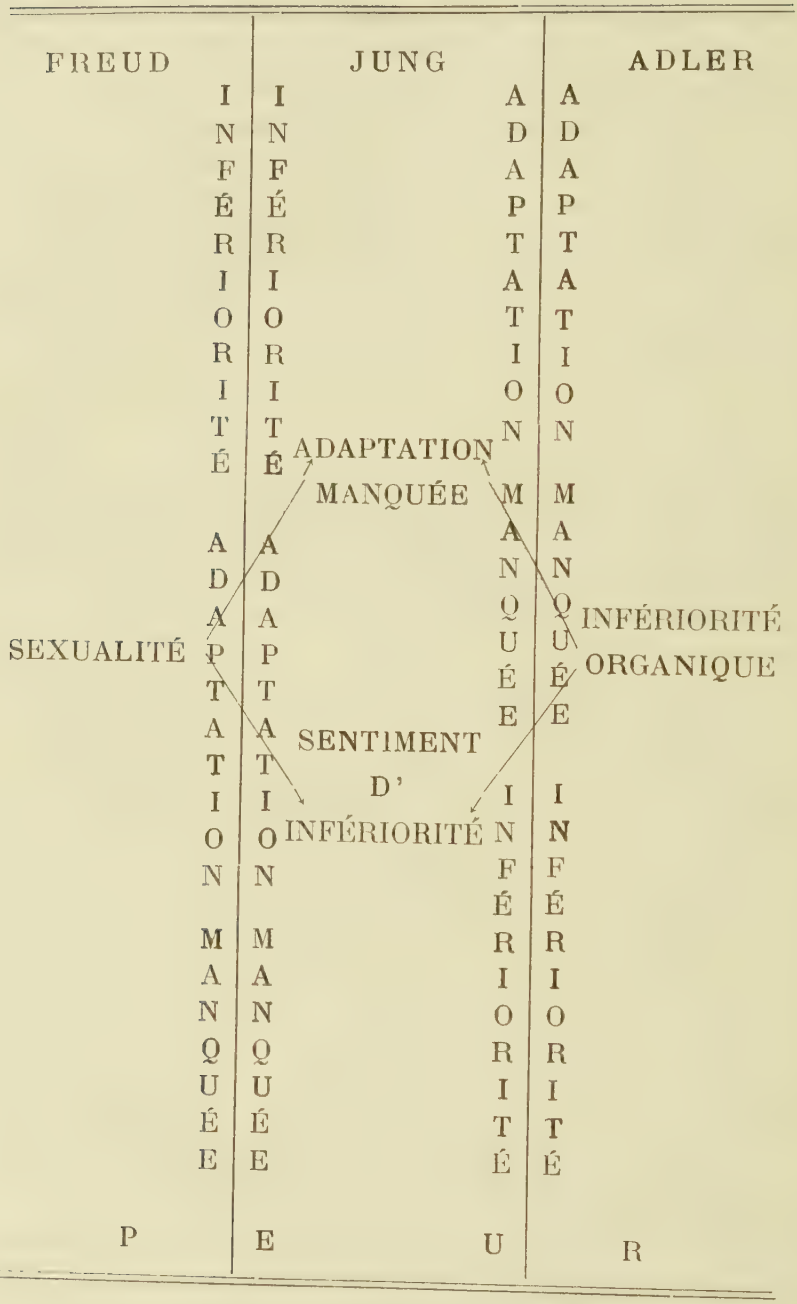
Nous pouvons prendre le Dr Brill comme le type du Psychanalyste Freudien. Dans son chapitre sur la masturbation (Voir

XIV b) il écrit : « Elle (la masturbation) n'a aucune influence pernicieuse directe sur la santé physique » et « aussi longtemps qu'il (le jeune garçon) n'a pas de conflits, il n'est pas affecté par sa masturbation. » (pp. 151—2.) Mais Brill ruine lui-même sa thèse quand il reconnaît le danger de la masturbation « excessive ». Si elle n'est pas gouvernée elle a une « influence délétère sur les caractéristiques émotionnelles et psychiques de l'individu. » « Un enfant qui se masturbe peut porter atteinte à sa capacité de sublimer. » Il devient socialement timide, égoïste et secret. Il manque de cet élan agressif qui est nécessaire dans la lutte pour la vie. *Il est évident que le masturbateur ne peut pas éviter le conflit.* Ce n'est pas l'éducateur qui le fabrique. Si vous admettez, comme Brill, les effets de l'habitude secrète, vous admettez qu'elle est une atteinte aux règles morales. Il est vain de conseiller la modération. Où tracer la ligne de démarcation, et *qui la tracera ?* La loi peut interdire les liqueurs fortes au jeune homme au-dessous de dix-huit ans, Elle ne peut pas l'obliger à se masturber « avec modération ». Il n'y a de remède que dans l'abstention. En conclusion, insistons sur le mal que nous faisons comme parents et comme éducateurs, quand nous essayons de combattre cette habitude en effrayant l'enfant sur ses suites. On ne fait que rendre le conflit plus aigu dans son esprit par la vague menace de ses « terribles conséquences » et par l'excommunication paternelle. Nous ne devrions pas traiter l'enfant autrement pour cette habitude que pour tout autre désordre pathologique.

Dans notre étude du sentiment de peur et d'infériorité en tant qu'il résulte de quelque échec d'adaptation sexuelle, nous avons eu tendance à ne souligner que le manque d'adaptation aux exigences morales. Mais nous ne pouvons pas ignorer d'autre part la nécessité d'une adaptation aux exigences de la libido sexuelle elle-même. Autrement dit, il faut veiller à ce que la libido soit sublimée et non refoulée Tout enfant est aux prises avec de graves conflits sexuels.

La peur de la sexualité, l'incertitude secrète concernant le rôle sexuel, l'échec à sublimer effectivement la libido — tout cela signifie que le conflit n'est pas résolu, et nous verrons plus loin comment le conflit non résolu, ainsi que l'adaptation manquée avec quoi, en fait, il se confond — produit sa moisson de peur et de sentiment d'infériorité. En conclusion nous répéterons que les facteurs sexuels qui produisent les manifestations névrotiques de l'enfance sont *indirects* et sont surtout efficaces dans la mesure où ils produisent des sentiments de peur et d'infériorité.

Note.— A propos de nos remarques sur la masturbation nous voudrions citer ce passage de Krafft Ebing, se rapportant au sujet : « La libido sexualis peut aussi être provoquée par la stimulation de la région fessière (verges, fouet)..... Il arrive parfois que chez les garçons la première excitation de l'instinct sexuel soit causée par une flagellation et qu'ils soient de cette façon incités à la masturbation..... En raison des dangers auxquels ce genre de châtiment expose il serait préférable que les parents, les maîtres et les nourrices l'évitent entièrement. » (XV — p. 34.)


FREUD
JUNG
ADLER
INFÉRIORITÉ ADAPTATION MANQUÉE
INFÉRIORITÉ ADAPTATION MANQUÉE
ADAPTATION MANQUÉE INFÉRIORITÉ
ADAPTATION MANQUÉE
SEXUALITÉ
INFÉRIORITÉ ORGANIQUE
SENTIMENT D' INFÉRIORITÉ
P
E
U
R

CHAPITRE NEUVIÈME

La peur dans la vie de l'enfant.

Le facteur commun peur.

Notre discussion de l'origine des traits de caractère et des manifestations nerveuses nous a conduit à conclure que le complexe de peur et d'infériorité était le facteur significatif de la vie de l'enfant. Nous avons vu le sentiment d'infériorité naître de l'ego diminué de l'enfant déficient, et du refoulement de la vie sexuelle — en résumé, de tout insuccès d'adaptation. Nous avons de plus constaté que l'infériorité implique la peur, d'où l'expression « complexe de peur et d'infériorité » que nous employons au lieu de celle qui est plus habituelle de « complexe d'infériorité ». Ce que l'air est à l'oiseau et l'eau au poisson, le sentiment d'infériorité l'est à la peur. La peur vit et prospère là dans son élément. Comme White le dit bien : « *Le summum genus de la peur est un sentiment d'inaptitude à affronter la vie*, une crainte d'y être vaincu..... *un sentiment de limitation et d'infériorité* dans le pouvoir de réaliser le succès et le bonheur » (VIIIb — p. 273.)

Ainsi la peur, de même que le sentiment d'infériorité, est un facteur commun des diverses écoles de psychanalyse. Cela est universellement admis. Pfister, par exemple, écrit dans « Die psychanalytische Méthode » : « Toutes les fois que nous analysons soigneusement un symptôme nous trouvons : selon Freud, un effort pour éviter un malaise ; selon Adler, une tendance vers la confiance en soi ; selon Jung, une résistance à l'accomplissement d'un devoir en rapport avec le sacrifice de la personnalité infantile ; *selon tous les trois, la peur de la réalité.* » (p. 455.) Baudouin exprime la même idée quand il

souligne la coïncidence courante du désir et de la peur du fruit défendu et nous assure que la peur de la vie comprend la peur de la sexualité (VIa — p. 115 et p. 124). Quant à cette peur de la vie, selon Nicoll : « Il y a une crainte en rapport avec la croissance, l'expression et la réalisation »..... (XII — p. 129), et si les bons éléments, forts et sains de la vie qui s'accroît, s'exprime et se réalise, ne peuvent ni améliorer, ni compenser les mauvais éléments, faibles, bas et morbides, l'angoisse survient et nous souffrons, nous ne savons pas de quoi, *peut-être de la peur elle-même.* (Voir VIII b — p. 251.)

Cette manifestation simultanée de la peur et du refoulement explique pourquoi Freud fait découler cette émotion de désirs sexuels refoulés. (Voir le prochain chapitre.) Dans tous les cas de sexualité refoulée il trouvait ce phénomène de la *peur.* Elle semblait marcher fièrement, hideuse et terrible, à travers la prison de l'âme névrosée, étant, elle-même, juste aussi bien le gardien de la prison que son hôte, autant la cause du refoulement que son résultat. Ce qui surprend le critique c'est que, tout en reconnaissant la peur, on laisse toute l'importance au sexe. L'Évangile selon les Freudiens paraît être que la peur n'est jamais refoulée, mais que la sexualité l'est toujours ; que le sexe est traité avec opprobre, mais la peur avec une tolérance bienveillante. Tout écolier est mieux fixé là-dessus. Il nous semble que la confusion s'est produite comme un résultat de l'erreur fondamentale à laquelle il vient d'être fait allusion : que la peur est engendrée par le désir sexuel. Dans le prochain chapitre nous étudierons à fond cette hypothèse. Pour le moment nous nous contentons de remarquer que, dans la vie enfantine, la peur est une honte plus grave que le sexe ; que l'enfance est particulièrement tourmentée et troublée par la peur et pour des raisons définies ; et qu'il y a des causes très particulières expliquant pourquoi cette condition et cet état de l'enfance ne sont pas généralement reconnus.

La honte de la peur.

La honte attachée à l'instinct sexuel a fait l'objet de travaux si nombreux et si répétés qu'il semble à peine utile de l'illustrer par des citations rebattues. Les Freudiens suivent leur maître et attribuent comme lui le refoulement de la sexualité à l'opprobre qui s'attache au sexe. Frink affirme en un style dogmatique et décisif qu'aucun autre instinct n'a été si « constamment faussé, entravé et déformé ». De la même façon White écrit : « Aucun aspect de la personnalité n'a souffert d'aussi multiples tortures et altérations que l'instinct sexuel. » (VIIIa — p. 112) Même Hadfield, tout en admettant le rôle joué par la peur, est convaincu que « le sexe est le plus refoulé », sans doute à cause de la honte qui s'y attache. Il est grand temps que les maîtres de l'enfance crient sur les toits que, pour l'enfant ordinaire et sain, la honte s'attache beaucoup moins au sexe qu'à la peur. La vérité, c'est que le Freudien se comporte comme un enfant avec un nouveau jouet. Pendant un temps, il ne peut plus s'intéresser à quoi que ce soit d'autre. Mais c'est l'affaire de quelques jours. Après quoi le jouet est mis au rebut, comme on prédit, à tort croyons-nous, que le sera l'œuvre de Freud. Il est étrange, en vérité, que le souci puéril d'une théorie nouvelle aveugle Freud sur la caractéristique prédominante de l'enfance. Même quand il reconnaît l'importance de la peur, comme il lui arrive, c'est seulement pour la sexualiser.

Nous ne pouvons pas négliger la honte attachée à la peur. Aucun instinct n'est aussi « claquemuré, enfermé, confiné. » Une forme fréquente du conflit, dans la vie de l'enfant, est celui qui se produit entre l'instinct du danger avec la peur qui l'accompagne, et le principe courant de notre vie sociale selon lequel la peur est honteuse. Les Freudiens couvrent de mépris la psychologie adlérienne, mais c'est Adler qui a reconnu l'importance et la profondeur de la honte qui s'attache à la peur et au sentiment d'infériorité. Parlant de la protestation virile de l'enfant inférieur il dit : « Nous voyons

ainsi se produire des efforts bien plus énergiques que ceux qu'on attendrait soit des plus violentes manifestations physiques susceptibles de provenir des instincts, soit du plus grand désir de satisfaire des besoins organiques. » (V. — p. 19) Rivers soutient de toutes ses forces cette opinion : « Depuis l'enfance l'influence des parents et des maîtres tend à refouler toute manifestation de la peur » et « en raison de la façon dont la société à laquelle nous appartenons..... considère la peur quand elle se produit..... elle excite d'autres émotions et particulièrement la honte, qui augmente beaucoup la tension à laquelle la peur est originellement due. » (IIIa — pp. 208, 246.)

Pour bien interpréter l'esprit de l'enfant il faut la fine intuition de la femme. Mrs Arnold Forster, au sujet des rêves, écrit : « Le silence d'un enfant sur ses mauvais rêves ajoute au pouvoir qu'ils ont de le faire souffrir..... *Il a souvent honte de dire quoi que ce soit des terreurs nocturnes qui l'ont oppressé.* » La honte de ses craintes lui interdit de parler même des misères et des tortures qu'il peut avoir à supporter à l'école ; et il n'y a là aucun sentiment d'honneur, mais toujours cette honte inavouable qui pousse l'enfant à se cacher de ceux qui lui sont les plus proches et les plus chers. A. C. Benson dans « Where No Fear Was » parle avec âme des terreurs de la vie scolaire pour « l'enfant imaginatif, sensible, nerveux, impressionnable. » « Les livres ont une tendance à éluder tout le problème de la peur, comme si c'était une chose déshonorante, honteuse, et presque impossible à mentionner..... Prenez les ouvrages qui traitent de la vie scolaire ; je ne pense pas qu'il y ait aucune partie de notre littérature si inepte, si conventionnelle, si entièrement irréelle. » (XXXVII — p. 54).

Les peurs de l'enfance.

L'enfance en vérité, jusqu'à la puberté et au-delà, est particulièrement hantée par la peur. Pour commencer, il n'est aucune catégorie d'école où ne se rencontre le type de l'élève

brutal. L'enfant nerveux et sensible a tendance à le voir hors de toute proportion avec la réalité. Imaginatif à l'excès, il se désespère en raison des complots que son esprit surexcité prête à ses oppresseurs. Dominé par l'instinct de conservation, son grand souci est de déjouer les ruses de son dernier bourreau. Comme dit Benson : « Les jeunes garçons sont encore soumis à un système d'éducation qui paraît impliquer une vie ultérieure combative et troublée, dans laquelle la force et l'agilité, la violence et l'activité physique auront une valeur. (XXXVII — p. 64.) Ce témoignage sur les dures réalités de la vie enfantine n'est pas isolé. De nombreux auteurs ont ridiculisé le mythe qui fait de la scolarité le jardin enchanté de la vie ; et l'œil pénétrant discerne dans la carrière et le caractère de l'adulte l'affleurement des amères expériences de l'enfance. C'est à l'école que le Général Booth découvrit la brutalité de la nature humaine. Sa vie ultérieure approfondit cette leçon : « Le péché est brutalité. » La vie scolaire de Gray laissa son empreinte sur sa poésie. Il écrivit sur la tyrannie des rois et sur le Destin ténébreux. Tom Brown se fit juge pour défendre le Droit contre la Force — ce qu'il n'avait pu faire comme enfant. Le Pelmanisme doit son grand succès surtout au fait qu'il enseigne la confiance en soi — qualité brisée chez tant d'individus par la vie scolaire.

Qu'on ne dise pas que nous considérons seulement une certaine catégorie sociale et des temps depuis longtemps révolus. Nous allons encore citer une femme, cette fois le Dr Constance Long. Deux démons, nous dit-elle, hantent la vie de l'enfant : la peur et le sentiment d'infériorité. « *L'individu le plus ordinaire* est susceptible d'être torturé et presque certain d'être gêné dans son développement par ces deux démons. » (XVIII — p. 40.) Quelqu'un a dit que la peur est « une fuite, le corps enchaîné. » L'image est très belle. Il se peut que la sensation de paralysie que la peur entraîne soit, comme Rivers le suggère, en rapport avec le type primitif de réaction au danger par l'immobilité. Ce que l'auteur se préoc-

cupe de souligner est que les rêves de « paralysie » de la vie de l'adulte fournissent une preuve supplémentaire du pouvoir de la peur dans l'enfance. Freud soutient que ces rêves où s'incorpore la sensation d'empêchement dans le mouvement représentent un conflit de la volonté et sont l'expression d'un « non ». Il aurait pu ajouter à ce passage ce qu'il a si souvent souligné ailleurs — que les rêves ont à leur disposition les plus anciennes impressions de l'enfance, que les expériences de l'enfance sont *la* source des rêves. Quel est celui qui, connaissant la vie du bébé, ne comprend pas son « non » violent et littéral à la peur et à la souffrance ? *Le rêve de la paralysie est la reproduction des frayeurs de la petite enfance*, comme nos rêves de la mort de ceux qui nous sont chers reproduisent le désir enfantin de la mort. Il est digne de remarque que H. G. Wells dans « Men like Gods » place dans la bouche d'un de ses personnages la déclaration suivante qui n'a rien de trop fantaisiste : « Pendant que la nuit fait le tour de la terre, il y a toujours des centaines de milliers de gens qui devraient dormir et qui restent éveillés dans leurs lits, dans la peur d'un brutal, dans la peur d'une concurrence cruelle, dans la crainte de ne pouvoir pas réussir, malades de quelque maladie qu'ils ne peuvent pas comprendre, désolés par quelque querelle absurde, affolés par quelque instinct contrarié ou quelque désir empêché et perverti. »

Il y a des raisons définies pour lesquelles l'enfance *en particulier* est hantée par ces démons de la peur et du sentiment d'infériorité. Il y a des conditions particulières qui rendent l'aspect peur-infériorité du refoulement le plus significatif. Nous avons déjà commenté le fait que l'enfant n'a pas le sens des proportions lorsque sa peur est excitée. A ce point de vue il ressemble beaucoup au primitif. Il craint l'étrange et le non familier, parcequ'il ne les comprend pas. La Fontaine rappelle la terreur qu'éprouva le premier homme qui vit un chameau. Le second, plus hardi, osa s'approcher de l'étrange objet. Finalement un troisième alla chercher un licou et

découvrit une bête de somme. Il en est de même du petit enfant. Tout lui paraît *gros* comme à l'esprit primitif. Il se sent faible et petit. Il trouve peu la loi et moins encore la justice dans son monde spécial. Il y a sans doute une loi de la bande et de la horde, mais elle est sans scrupule, cruelle, égoïste, souvent indifférente au bien-être d'autrui. L'enfance est « un âge sans pitié ». De quelle manière poignante Robert Louis Stevenson, avec son âme sensitive d'enfant, doit l'avoir senti.

Dans « Inland Voyage » il raconte comment son compagnon « l'Aréthuse » voulut échanger des plaisanteries avec certains gamins sur les rives de la Sambre : « En vain je lui exposai que les enfants sont les êtres les plus dangereux et que lorsqu'on commence ainsi avec eux, c'est sûr de se terminer par une grêle de pierres. Je préférerais de beaucoup rencontrer un grand nombre d'animaux sauvages, qu'une troupe de bambins en bonne santé. » Véritable affleurement d'une expérience de l'enfance.

Il paraît presque superflu d'ajouter que le sentiment de la faiblesse dans l'enfant est avivé s'il y a infériorité organique. Ce qui nous occupe ici plutôt c'est *la généralité de l'infériorité organique*. De récentes statistiques publiées par le Ministry of Health, il résulte que deux enfants sur cinq, dans les écoles du pays, sont en quelque manière physiquement déficients. Le degré de déficience varie, mais, si faible qu'il soit, il entraîne l'infériorité et la peur. Adler indique que l'insuffisance de l'appareil auditif rend les enfants peureux en présence de bruits et de sons auxquels les autres enfants ne prêtent aucune attention particulière. La correction ou l'intelligence des défauts d'audition, l'emploi de lunettes, l'extraction des dents, l'ablation des amygdales et des végétations adénoïdes, tout cela, et bien davantage, peut être nécessaire si nous voulons avoir des enfants normaux, confiants et sans peur.

Il existe moins d'enfants normaux que nous ne supposons. La vie urbaine tend à donner un produit « inférieur » et névrosé. Le Dr Drever écrit : « Nous voudrions protester contre

l'idée, encouragée par les écrivains freudiens,..... que le pouvoir (de l'homme civilisé) de s'assurer un développement normal est précaire. *Placé dans des conditions favorables* l'enfant normal peut devenir un adulte civilisé normal. *Mais l'enfant doit être placé dans des conditions favorables.* » (XXVII — p. 79.) Nous demandons où sont les « conditions favorables » sous le régime industriel moderne. Jules Payot écrit : « Nous constatons durement que l'esclavage antique n'a pas disparu mais qu'il s'est seulement dilué et qu'il a pris des formes insidieuses, car une servitude lourde continue à peser sur ceux qui, en naissant, n'ont pas le privilège de la fortune. Cette servitude est souvent accablante et la soif d'indépendance ou même la dignité qui est au cœur de tout homme sont fréquemment réprimées sans pitié.» (XXXI — p. 23.) *Le handicap de l'enfant inférieur est psychologique aussi bien que physique.* Telle est assurément la conclusion des preuves accumulées dans ce chapitre et dans tous les précédents. Cela nous conduit à dire quelque chose du rôle joué par le maître dans la création chez l'enfant des sentiments d'infériorité, d'incapacité et de dégradation.

Je crois que c'est le Dr Wilfred Lay qui dit que la plupart des maîtres, comme la plupart des élèves, ne savent pas le plus souvent ce qu'ils font. Franchement, et à regret, nous pensons que cette critique n'est que trop vraie. Les maîtres ne connaissent pas leurs propres complexes et ignorent comment, très inconsciemment, même les meilleurs d'entre eux projettent leurs propres sentiments d'infériorité dans leurs élèves. *Les maîtres cherchent à diminuer l'enfant parce qu'ils se sentent eux-mêmes diminués.* Et ce n'est pas leur faute si, perdant le respect d'eux-mêmes et leur dignité, ils attribuent les fautes des autres aux enfants. Il n'y a pas de profession dont les membres soient aussi accablés par les bureaucrates et les inquisiteurs, par les fonctionnaires et les oisifs que celle des instituteurs — et ce sont eux qui dirigent l'éducation de la majorité des enfants. En dépit de toutes les platitudes et de

tous les éloges doucereux dont on la couvre, cette profession est encore la plus méprisée et la plus négligée dans le pays. Les inspecteurs du Board of Education, les fonctionnaires des autorités locales pour l'éducation, les « managers » des écoles, les parents eux-mêmes, tous contribuent pour leur part au dénigrement et à la dépréciation du « maître d'école ». Le ministère donne des ordres à l'autorité locale, l'autorité locale aux directeurs ; les directeurs, l'autorité locale et ses inspecteurs, le ministère et les siens donnent des ordres au maître, qui à son tour donne des ordres à l'enfant, lequel a bien de la chance s'il n'en reçoit pas déjà de ses parents et de frères et sœurs aînés. L'enfant malheureux aboutit à un complexe d'infériorité accusé et peut-être à la névrose. J'ai connu des femmes qui, plutôt que de subir plus longtemps les humiliations de l'enseignement élémentaire, ont « fait » une névrose qui les rendait impropres à continuer leurs fonctions.

Tout inconsciemment, donc, le maître traite l'enfant comme il est lui-même traité. Quand il réprime une « révolte » il réprime inconsciemment la révolte qui est en lui. Quand il admoneste habituellement une classe, c'est qu'il est trop habituellement admonesté lui-même. Ainsi il arrive que *l'ultima ratio* du maître n'est pas l'amour, mais la peur — le premier instinct qui se manifeste et le plus difficile à vaincre par l'éducation. Il est évoqué par le maître et également par le prêtre. Combien cela est contraire à ce qui devrait être ; écoutons A. S. Neill nous le révéler : « Je pense qu'en fin de compte, nous trouverons le secret de la vie dans l'étude des peurs de l'homme..... Sans la connaissance des raisons pour lesquelles l'homme craint la vie et cherche la mort, nous, les éducateurs, devons nous rendre compte de notre peu d'importance. Tout ce que nous pouvons faire est d'essayer de nourrir l'aspiration vers la vie et de combattre l'aspiration vers la mort. »

Pouvons-nous nous étonner que la peur soit une chose très réelle chez l'enfant ? On a dit que Freud cherchait dans le

passé, Adler dans l'avenir et Jung dans le présent la cause de la névrose. Et les enfants tirent leurs peurs les uns du passé — du grand inconscient de la race — d'autres de l'avenir, et un très grand nombre du présent. Le point de vue de l'enfant est parfaitement exprimé par la prière de la petite fille qui demandait : « Tu ne mourras pas avant que je ne sois grande, papa, n'est ce pas ? »

Deux raisons principales expliquent pourquoi les sentiments de peur et d'infériorité de l'enfance n'ont pas été plus généralement reconnus. Nous avons déjà discuté la première; c'est la honte de la peur. Un enfant refuse d'offrir son cœur en pâture aux corbeaux et aux maîtres d'école. Il souffrira en silence, et même il mentira à ceux qu'il aime, plutôt que de révéler la grande honte. Il y a une raison plus particulière cependant : la peur prend des déguisements si étranges, des formes et des apparences si bizarres, qu'elle est rarement reconnue par le non initié. Ainsi le sentiment de peur et d'infériorité peut apparaître dans des créations imaginatives compensatrices difficile à interpréter. Il arrivera qu'un enfant crée un monde imaginaire nouveau, pour faire équilibre au vieux monde de la réalité. « Si je n'étais pas chrétien je serais un homme d'affaires sans pitié » déclarait un jeune homme plus connu pour son inertie et son anémie morale que pour son courage et sa force de volonté. Un égoïsme tout puissant, une suffisance et une assurance excessives, ne sont que trop souvent le manteau d'une lâcheté intérieure, et la compensation exagérée de graves défauts de caractère. Fréquemment — très fréquemment — le complexe de la peur, comme l'âne de la fable, se couvre de la peau de lion de la sexualité et, ainsi déguisé, rugit pour se donner confiance. Jung dit avec justesse que ce qui se présente sous la forme du sexe peut n'être pas la sexualité. L'aspect sexuel est entièrement superficiel. Le complexe de la peur est fondamental. Examinez le cas suivant. Nous avons déjà fait la connaissance de Fred. (Voir le chapitre VII.)

Les parents de Fred avaient pour lui des ambitions et on l'avait fait passer d'une école bourgeoise à un collège aristocratique. Au collège il cessa immédiatement de faire des progrès. Il fournissait peu de travail, et le peu qu'il faisait était mauvais. Dans les compositions il avait recours au « sabotage », faisait délibérément le plus mal possible, tombant bien au-dessous du niveau qu'il avait atteint à l'école supérieure. Il ne prenait nulle part aux jeux. Sa conduite était décidément anti-sociale. Il faisait des absences fréquentes.

Le médecin de la famille ne pouvait découvrir aucun désordre physique apparent, bien qu'il soupçonnât des habitudes vicieuses. Finalement, un jour, à l'école, on trouva Fred en possession d'images inconvenantes qu'il avait détachées de revues artistiques et qu'il distribuait à certains élèves.

Beaucoup de directeurs auraient exclu l'enfant. Des parents respectables auraient été scandalisés sans mesure. Des psychanalystes freudiens auraient proclamé un autre cas « sexuel ». Mais Fred n'était pas coupable. Il souffrait d'un organe inférieur — une difformité assez sérieuse du pied droit. Il pouvait la cacher quand il portait des chaussures, mais ce'a l'empêchait de participer aux jeux et aux autres manifestations d'énergie enfantine. A l'école qu'il avait fréquentée d'abord il avait pu compenser par un travail énergique et de remarquables succès scolaires. Au collège il trouva la tradition de « ne rien faire » — et un nombre suffisant d'élèves brutaux pour l'imposer aux enfants plus faibles. Bien que son milieu familial fût bon, il était dominé par un frère aîné dont les railleries le décourageaient et l'intimidaient presque. Fred devait refouler ses craintes car, en jeune garçon qu'il était, il n'eût voulu les avouer à personne — la honte en eût été trop grande. Le succès étant hors de question, il se rejeta sur « la sensation ». Le « complexe du sexe » était une tentative pour cacher son sentiment d'infériorité et de peur sous un expédient sensationnel. Le déguisement était complet. En fait l'enfant était aussi innocent et pur que tout bon enfant.

Son indifférence au travail scolaire, ses maladies fréquentes, son attitude générale anti-sociale, tout cela venait de son infériorité organique, conduisant à un complexe d'infériorité et à une peur refoulée.

Nous avons tenu à montrer le rôle joué par la peur chez l'enfant parce que nous pensons qu'il sert à justifier la conclusion du précédent chapitre : que l'aspect peur et infériorité du refoulement est le plus saillant et le plus significatif dans la vie de l'enfant. L'aspect sexuel est capturé et assimilé par l'aspect peur et infériorité. *C'est là précisément qu'est le centre d'attraction de la vie enfantine.* Rappelons-nous la multitude des conflits qu'elle présente et que ces conflits, dans la mesure où ils restent non résolus et sont par conséquent refoulés, représentent des adaptations manquées avec les sentiments consécutifs de peur et d'infériorité. (Voir le chapitre XI.) Et la peur est à la fois une cause et une conséquence du refoulement. Refoulant ses conflits au lieu de leur faire face, l'enfant rencontre l'ogre de la peur. Ne connaissant aucun autre moyen de traiter ce sentiment, il le refoule. Il y a un double refoulement. Les refoulements peuvent entrer par la porte freudienne, ils sortent comme refoulements par l'issue adlérienne. De sorte que, bien que nous puissions chercher, et découvrir, l'origine sexuelle des manifestations névrotiques, pourtant c'est sous le manteau adlérien que nous les trouvons déguisées. Les refoulements peuvent être originellement des refoulements de la sexualité, mais les manifestations sont des manifestations du complexe de peur et d'infériorité. Elles sont employées par le patient pour attirer l'attention, faire sensation, et enfler l'ego misérablement amoindri. N'oublions jamais le rapport inévitable entre les refoulements de la sexualité (y compris les exigences morales) et les sentiments consécutifs d'infériorité ; entre le refoulement de la sexualité et le refoulement des sentiments de peur et d'infériorité qui en résultent. N'oublions jamais que, bien que les refoulements intéressent originellement la sexualité, cependant ils sont suivis

par le refoulement des sentiments consécutifs de peur et d'infériorité. *La fuite de l'enfant dans une névrose est la fuite historique de la peur*, puisque pour lui la honte de la peur est plus grande que la honte de la sexualité. De combien de nos enfants nerveux trop civilisés ne pourrait-on pas écrire en parodiant cruellement le poète Gray :

« Quelles terreurs l'entourent et le guettent !
L'épouvante le précède, à laquelle il voudrait échapper par la fuite ;
Et des peurs refoulées, des effrois enfouis,
Avec de honteux souvenirs, du fond de son passé, le suivent. »

CHAPITRE DIXIÈME

L'étiologie de la peur

Nature libidineuse de la peur.

Dans son « Die Traumdeutung » (p. 136) Freud écrit : « Je soutiens que la peur névrotique a son origine dans la vie sexuelle et correspond à une libido détournée de son objet et qui n'a pas réussi à se fixer. Nous en pouvons conclure que le contenu des rêves d'angoisse est de nature sexuelle, la libido dans ce cas ayant été transformée en peur. » C'est ainsi que le fondateur de la psychanalyse interprète pour nous ce Leviathan de l'inconscient qu'on appelle quelquefois « la peur névrotique » et quelquefois « l'angoisse névrotique ». S'ébattant dans les profondeurs de l'inconscient, il évoque de cet immense abîme ces phobies, ces états d'angoisses et ces cauchemars qui constituent la névrose d'angoisse. Ces symptômes, nous dit Freud, sont des transformations de la libido. La peur névrotique *est* la libido émanant de l'Inconscient. Le désir et la peur sont l'envers l'un de l'autre. La libido frustrée (insatisfaite) est convertie en peur.

La névrose d'angoisse a donc une base physiologique. Puisque l'émotion ne se décharge pas dans l'action, et puisque l'énergie holophilique (comme Frink voudrait qu'on appelât la libido sexuelle) se voit refuser son issue naturelle, le désir s'en ouvre de force une artificielle dans la peur morbide et la crainte. La vie affectueuse du malade n'a besoin que d'un ajustement et les symptômes disparaîtront.

Nous n'aurons pas l'impression d'avoir rendu compte complètement de la thèse de Freud avant d'avoir souligné un autre point. Freud ne nous demande jamais de conclure que

notre morale sexuelle de civilisés ne vaut pas le sacrifice qu'elle impose.Cela paraît clairement dans ses « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » : « il y a des cas, écrit-il, où le médecin lui-même est obligé de convenir que la névrose constitue la solution la plus inoffensive et, au point de vue social, la plus avantageuse, d'un conflit..... Il sait qu'il y a au monde d'autres misères que la misère névrotique. » (p. 410.) Et plus loin : « Aussi est-il (l'homme) de tous les animaux celui qui possède le privilège d'offrir un terrain favorable aux névroses. » (p. 443) Ailleurs, il demande s'il serait vraisemblable qu'il passât trois ans à détruire un complexe, s'il pouvait procurer la guérison en prescrivant simplement la licence sexuelle. Si le refoulement du désir est un fait la sublimation du désir en est un autre.

Critique préliminaire

Notre critique, ici, doit être brève. L'auteur ne peut pas accepter la thèse freudienne. Elle prête le flanc aux attaques dans beaucoup de directions. Nous ne sommes pas obligés de nier que la peur ait son origine dans l'inconscient, mais nous devons écarter la théorie selon laquelle c'est l'or pur de l'amour qui s'avilit dans l'inconscient, et qui en sort en scories d'angoisse et de peur. Tout d'abord Freud ne peut pas nous dire le *comment* du processus. Il l'ignore complètement. « On ne voit pas tout d'abord comment l'angoisse naît de la libido ; on constate seulement que la libido est absente et que sa place est prise par l'angoisse. » (Ia — p. 431.) Cela peut être : mais *post hoc ergo propter hoc* ne passe pas habituellement pour être de la bonne science.

Freud est encore plus incapable de tracer la séparation entre la peur réelle et la peur névrotique, ce qui serait pourtant la suite naturelle de sa théorie de la peur libidineuse. Il considère la peur réelle comme une manifestation de l'instinct de conservation. C'est une *réaction égoïste* — une réaction à la perception d'un danger, liée au réflexe de la fuite. Les occa-

sions en sont des objets au sujet desquels la peur est éprouvée. Elle n'est en aucun sens « holophilique ». La peur névrotique, d'autre part, est une impulsion libidineuse pure et simple. Elle n'a aucune ressemblance ou rapport éloigné avec l'instinct de conservation.

Or Freud lui-même doit reconnaître qu'il ne sait pas où *tracer la ligne de démarcation*. En fait, en ce qui concerne les frayeurs enfantines, il renonce pratiquement à sa thèse. Dans ses « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » il écrit : « L'état d'angoisse chez l'enfant est chose très fréquente, et il est souvent très difficile de dire s'il s'agit d'angoisse névrotique ou réelle. La valeur de la distinction que nous pourrions établir le cas échéant se trouverait infirmée par l'attitude même de l'enfant. » (p. 434.)

En général, pourtant, Freud insiste sur la distinction. Nous tenons sa thèse pour inconséquente et impossible. Elle est inconséquente puisqu'il refuse de tracer la même ligne imaginaire dans le cas de cette autre émotion instinctive — l'amour. Pour lui tout amour est sexuel, si éloigné qu'il soit de tout caractère physique. Or il est certain que, si nous ne pouvons pas éviter le facteur du sexe dans l'amour, nous ne pouvons pas éviter celui de la conservation dans la peur. Mais, de plus, la thèse de Freud est impossible. L'instinct de conservation ne peut pas être séparé de la peur névrotique. Il ne peut pas être isolé dans la conception freudienne de la peur réelle. Il est aussi actif chez le moine et chez l'hystérique que chez le soldat et le bon vivant. Tous fuient de même le pénible et le déplaisant, que ce soit le Titan du sexe ou les Titans fantômes de leur propre imagination. Nous reprenons et nous étendons l'image des Titans inconscients de Freud qui, depuis des temps immémoriaux, portent les lourdes montagnes roulées autrefois sur eux par les dieux victorieux, montagnes qui, maintenant même, frémissent des convulsions de leurs membres puissants. Les recherches de Rivers et de Stékel ont montré que les malades nerveux souffrent d'instincts égoïstes refou-

lés, et que la réaction au danger peut être de la nature d'une névrose. Nous verrons que la peur nerveuse et les autres manifestations analogues peuvent être expliquées sur d'autres plans que le plan sexuel. La tentative de Freud pour pansexualiser les émotions a échoué. La Grande guerre l'a tuée.

Rivers, Stekel et autres auteurs

Prenons d'abord notre opinion que l'instinct de conservation ne peut pas être séparé de la peur nerveuse. Ernest Jones fait découler l'angoisse nerveuse d'un instinct inné de peur excité à une activité excessive en réponse au *danger de désirs sexuels refoulés*. Le verdict de Mc Curdy est de même: «Nous revenons à la même conclusion que, pour qu'il y ait peur, l'instinct de conservation doit entrer en action.» (X — p. 87.)

C'est Rivers, cependant, qui le premier chercha dans cette voie l'explication des névroses. Stekel enfonça hardiment la porte. Nous avons déjà cité des passages de Rivers montrant que le sexe ne joue aucun rôle dans la production des névroses de guerre, mais que ces désordres s'expliquent par le trouble d'un instinct encore plus fondamental — l'instinct de conservation. Ainsi les paralysies, les cauchemars et les états d'angoisse des soldats névrosés se rencontraient chez les individus dont la vie sexuelle était normale et exempte de refoulements. Ils résultaient du refoulement de la peur instinctive, cette réaction de l'instinct de conservation, dont l'élément principal est l'instinct du danger. Rivers explique de la même façon pourquoi dans la vie civile il y a une si grande tendance à l'hystérie chez les femmes. Les femmes sont plus exposées au dangers que les hommes. Dans «Conflict and Dream» il va jusqu'à dire: «Il est probable que, lorsque l'attention s'y appliquera, on verra que l'instinct de conservation joue un bien plus grand rôle dans la production des névroses de la vie civile que la plupart des psychanalystes ne sont pour le moment disposés à le reconnaître.» (p. 151.)

L'auteur a rencontré des cas d'hystérie « d'examen » chez des étudiants dont il avait des raisons de considérer la vie sexuelle comme exempte de refoulement. L'hystérie était due en premier lieu à l'activité de l'instinct du danger. La peur d'un échec, la peur du « qu'en dira-t-on » la peur des épreuves de l'examen — un abandon complaisant de soi-même à la peur —voilà ce qui avait diminué la résistance morale, encouragé le refoulement et provoqué l'instabilité de l'état nerveux. L'évanouissement dans la salle d'examen, ou l'envie mal réprimée de lancer l'encrier à la tête de l'examinateur — étaient les manifestations de la peur instinctive refoulée, elle-même réaction de l'instinct du danger.

Nous n'avons pas la place de nous étendre sur la contribution que Stekel apporte à cette question. Qu'il nous suffise de dire qu'il confirme les arguments de Rivers. Comme celui-ci, il fait découler les états névrotiques, la peur névrotique, etc. de l'instinct de conservation. Comme Ernest Jones il prétend qu'elle provient d'un sentiment inné de peur, de la peur de soi-même et de ses propres impulsions « criminelles »* Il se moque de la théorie de la libido de Freud comme d'un « beau mythe » et il conclut que tous les états et les angoisses morbides sont des « manifestations d'un conflit psychique ».

Mais cela nous rapproche d'un problème que nous devons réserver pour le prochain chapitre et nous fait entrevoir l'explication de la peur névrotique, etc. par le conflit non résolu. Rivers y insiste. Les hommes qui regardent leurs peurs en face, qui évitent le refoulement et qui réduisent leurs conflits, sont ceux aussi qui donnent un rythme et une harmonie à leur vie. Mais quand la peur est bannie de la conscience, quand il y a refoulement et quand le conflit n'est pas résolu, alors se développent les symptômes nerveux — le cauchemar,

* Voir l'Othello de Shakespeare :

Why I should fear I know not,
Since guiltiness I know not. »

Desdemona.

l'angoisse et l'hystérie. Rivers est explicite. Le cauchemar exprime l'incapacité totale de résoudre un conflit. De même la névrose d'angoisse. Il écrit : « J'ai considéré le cauchemar... comme l'incapacité de résoudre le conflit dont le cauchemar dépend, et j'attribue le caractère pénible de l'affect à cette incapacité. Je crois que le cas est exactement le même dans ce que nous appelons la névrose d'angoisse. C'est une psycho-névrose accompagnée d'un affect pénible, et il y a tout lieu de croire qe les traits particuliers de la maladie dépendent d'un conflit, présent dans l'esprit du sujet et qui échoue complètement à se trouver une solution. » (III b. — 140).

La peur infantile

Nous avons été obligé de nous écarter un peu du principal objet de cette thèse : l'enfant. Mais ce n'était que pour mieux comprendre le problème de la peur. Nous sommes maintenant en mesure de considérer l'explication que Freud donne de la peur ou de « l'appréhension » infantiles. Cela va nous mettre encore en présence du troisième terme de la grande triade des instincts : l'instinct de groupe.

Freud traite de ce sujet en deux endroits. Il est explicite, dogmatique, agressif. Dans ses « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie » on lit ceci : « La peur des enfants n'est originellement que l'expression du fait que la personne aimée leur manque. Par conséquent tout étranger rencontré les effraie. Ils ont peur de l'obscurité parce qu'elle les empêche de voir la personne aimée, et ils se calment s'ils peuvent saisir la main de cette personne..... Ne sont prédisposées à la peur que les personnes dont l'impulsion sexuelle est excessive ou prématurément développée..... L'enfant..... change sa libido en peur quand il ne peut pas la satisfaire. » (p. 83.) Alors on nous invite à considérer cette preuve délicieuse : « Je dois l'explication de l'origine de la peur infantile à un bébé de trois ans que j'entendis un jour crier, d'une chambre obscure : « Tante parle-moi. J'ai peur parce qu'il fait noir » « A quoi cela te ser-

vira-t-il, répondit la tante, tu ne verras pas davantage. » — «Cela ne fait rien, répondit l'enfant, si quelqu'un me parle, il fait clair » (Ibid p. 84.) Mais n'a-t-on pas le droit de poser l'énigme traditionnelle : « Qui vint d'abord ? l'œuf ou la poule? la peur ou le désir ? »

Dans ses «Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse» Freud reprend le même thème : « Le petit enfant éprouve tout d'abord de l'angoisse en présence de personnes étrangères..... Mais l'enfant n'éprouve de l'angoisse devant des personnes étrangères qu'à cause des mauvaises intentions qu'il leur attribue..... Il est plus exact de dire que l'enfant s'effraie à la vue d'un nouveau visage parce qu'il est habitué à la vue de cette personne familière et aimée qu'est la mère..... Il s'agit donc d'une libido..... qui..... trouve sa dérivation dans l'angoisse.» (Ia—435).

Il est ici pertinent de demander : l'enfant a-t-il nécessairement peur des *étrangers* ? N'est-ce pas souvent la *peur d'être seul* qui excite le désir de voir la figure aimée? Trotter dans « Instincts of the Herd in Peace and War » soutient que tel est bien le cas. L'enfant se sent incomplet s'il est seul, sa peur étant une manifestation de l'instinct de groupe. Mc Curdy accepte ce point de vue : la peur de l'enfant représente l'affect de l'animal social séparé de son groupe. « Un sentiment d'isolement social conduirait à un désir de contact étroit avec les autres, et la valeur émotionnelle de ce contact peut être considérablement rehaussée par sa sexualisation.» (X — p. 370.)

Dans son «Massenpsychologie und Ich-Analyse» Freud relève le défi. «Et ce n'est pas la vue de n'importe quel « membre du groupe» qui calme la peur de l'enfant isolé, mais c'est bien l'approche de n'importe quel étranger qui la provoque » (p. 86.) Cela ne correspond nullement à l'expérience universelle. *Ex uno disce omnes* ne vaut pas davantage en logique que *post hoc ergo propter hoc.* Nous reconnaissons que la peur de l'étranger se rencontre chez un grand nombre d'enfants, mais nous proposons de considérer qu'elle est inculquée par

la mère « sous l'influence d'une émotion contagieuse » comme dirait Benjamin Kidd. C'est le « gloussement » continuel de la mère sur sa couvée à la moindre apparence d'étrangeté ou de danger, c'est cela qui rend l'enfant peureux à l'égard des étrangers ou des figures non familières. Il n'est pas rare — l'auteur en parle par expérience personnelle — de voir un enfant pousser des cris forcenés pour attirer l'attention de sa mère, et se calmer à l'approche d'une bande d'enfants. Le cri de détresse se traduit en cri de bienvenue — tous les gestes et toute l'attitude se mettant à exprimer le profond besoin social de se manifester. On observerait rarement la peur de l'étranger si l'on réalisait l'importance des *premières années de l'enfance* et si l'on en surveillait l'éducation — grande vérité mise en évidence par le grand maître lui-même. Et le voilà pris à son propre piège.

La logique de Freud est en défaut dans une autre direction. Il dit expressément que les rêves des enfants sont interprétés d'après leur contenu manifeste. Chez l'enfant le désir manifesté dans le rêve « est un désir non satisfait et non refoulé de la veille. » (Ic — p 439) Que dire alors des rêves d'angoisse des enfants ? S'ils sont d'origine sexuelle, comme Freud veut nous le faire croire, ils ne peuvent pas être interprétés d'après leur contenu manifeste. L'enfant qui rêve de voleurs (contenu manifeste) peut ainsi révéler le désir d'être protégé par son père (contenu latent) alors que celui dont la phobie de la chute s'exprime dans un cauchemar de chute (contenu manifeste) peut souffrir d'une fixation sur la mère (contenu latent). (Voir « Psychanalysis in the Classroom » — Green — pp. 98-107.) Les règles de Freud pour l'interprétation des rêves d'enfants et sa théorie de la peur-libido ne peuvent pas se concilier. Il le reconnut très vite et se rétracta dans « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » — « Les rêves..... chez les enfants..... sont..... facilement intelligibles, non équivoques..... La déformation des rêves s'observe également chez les enfants, même de très bonne heure,

et l'on connait des rêves appartenant à des enfants de 5 à 8 ans et présentant déjà tous les caractères des rêves plus tardifs. » (p. 140.)

La théorie est ainsi redressée, et pour l'enfant, comme pour l'adulte, le rêve devient *l'accomplissement déguisé d'un désir refoulé.* Le porc rêve de glands et l'oie de maïs, mais l'enfant rêve de sa mère, sa protectrice et sa providence, sous le déguisement d'une ogresse horrible ou d'une sorcière informe. Personnellement, nous ne sommes pas convaincus que les rêves effrayants soient de nature sexuelle. Avec Rivers, Mrs Arnold Forster et d'autres, nous allons même jusqu'à mettre en question la validité d'un système d'interprétation qui découvre l'accomplissement d'un désir dans tous les rêves.

Nous avons souligné l'importance des sentiments de peur et d'infériorité dans la vie de l'enfant. Nous avons trouvé des raisons de leur fréquence. Nous avons vu dans chaque conflit non résolu une adaptation manquée et, selon Rivers et Stekel, la source de la peur névrotique. Puisque l'adaptation manquée et les sentiments de peur et d'infériorité constituent la clef de voûte du pont que nous avons jeté entre les théories de Freud et d'Adler, il convient que nous considérions avec plus de détail le rapport entre le conflit non résolu d'une part, la peur et le double refoulement d'autre part. C'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE ONZIÈME

L'étiologie de la peur (*suite*)

Résumé

Prenons une vue d'ensemble de notre position. Dans la psychologie de l'adulte il est possible, en général, d'opposer la forme purement instinctive de la peur (la réaction au danger) à ce qu'on appelle habituellement « la peur névrotique », quoique nous ne puissions pas considérer celle-ci comme étrangère à l'instinct de conservation et comme ayant une origine purement libidineuse. Mais dans le cas de l'enfant il n'est pas facile de faire cette distinction. Il vaut mieux parler tout simplement de « peur » : Freud en convient ; et pourtant il s'obstine à considérer la peur enfantine comme une conversion de la libido. Evidemment, en ce qui concerne l'enfant, le tout n'est pas seulement plus grand que la partie, il lui est aussi égal. Même si nous accordions à Freud que la peur névrotique de l'adulte est d'origine libidineuse, il resterait hautement improbable que la peur infantile fût de même origine. Elle provient plutôt de toute adaptation manquée. Par comparaison avec l'adulte, les chances de conflit de l'enfant et par conséquent les occasions d'échec de l'adaptation sont sans limite. En dehors de l'infériorité organique — et personne n'y est plus sensible que l'écolier — l'enfant possède un sens moral plus délicat, moins émoussé par le contact avec les dures réalités de la vie. Ses conflits sexuels sont plus graves, le mystère d'une véritable révolution intime ne rencontrant chez les parents qu'un refus dilatoire de tout éclaircissement nécessaire. La peur, produit du conflit non résolu, devient ainsi l'élément prépondérant dans l'association peur et sexe

qui préside à la destinée de l'enfant. Nous allons maintenant examiner la théorie de Rivers et Stekel selon laquelle la peur névrotique procède du conflit non résolu, en nous rappelant sa signification du point de vue de notre propre thèse: à savoir que la peur infantile aussi procède de là.

Le conflit non résolu

Nous avons déjà donné des citations de Rivers à l'effet que, lorsqu'un conflit reste sans solution, il se produit un affect pénible. Si nous refoulons, au lieu de les regarder en face, nos expériences de peur et de honte, nous encourageons le cauchemar et la névrose d'angoisse. Le conflit peut être résolu par la production de symptômes physiques définis comme dans la paralysie du soldat commotionné. Le sujet est alors impropre à la guerre — solution particulièrement réussie — et de plus il est relativement heureux. Comme dit Rivers : « Quand la solution réussit..... il n'y a pas d'affect. » (IIIb — p. 139.)

Mais nous ne devons pas nous limiter aux névroses de guerre. Il n'est pas besoin d'un esprit entraîné pour voir comment les femmes hystériques, victimes de peurs et d'angoisses morbides, évacueront ces excroissances, quand le conflit sera résolu, par la production de symptômes tels que l'évanouissement, les convulsions, la paralysie verbale etc. Ces symptômes donnent au conflit la solution voulue : irresponsabilité, subordination et sécurité. Rivers lui-même écrit : « C'est une question de savoir si tous les désirs n'impliquent pas quelque mesure de conflit. Il n'y aurait aucune occasion de désirer s'il ne se trouvait pas un obstacle de quelque espèce à la réalisation de la fin vers laquelle le désir se dirige» (Ibid. p. 163.) Paroles significatives pour l'éducateur. S'il est un âge sans désirs ce ne sont pas les jours féeriques de l'enfance, et la marée des désirs ne montera jamais plus vite qu'à ce moment là. Désir, conflit sans solution, peur refoulée — c'est une progression funeste, et nous savons combien il est

rare que les désirs de l'enfance trouvent leur marraine et leur bonne fée. Stekel, le fameux disciple de Freud, jette une grande lumière sur les aspects obscurs de la peur névrotique. Nous allons maintenant recourir à lui.

Dans toute névrose d'angoisse Stekel découvre le conflit psychique. « Il serait peut-être plus raisonnable, dit-il, d'appeler ces maladies à la mode française, des psychasthénies, car ce mot reconnaît le fait que sans la coopération de la psyché la névrose ne se produirait pas. » (XI — p. 12) Le conflit se produit dans la lutte éternelle entre le primitif et le civilisé, entre le péché et la piété. Il y a toujours un désir refoulé, mais l'attaque d'angoisse peut se produire comme le résultat d'un conflit psychique *sans fondement sexuel.* » (Ibid. p. 33.) Ainsi un dipsomane guéri peut éprouver une peur morbide d'entrer dans un café, dont la cause est son désir inconscient de boire. *Il a peur de ses propres impulsions criminelles.* La conversion religieuse résoudrait sans doute le conflit, car alors l'ardent besoin de boire pourrait être sublimé en une soif pour cette « fontaine d'eau vive » de son expérience émotionnelle. Stekel cite lui-même le cas d'un caissier atteint d'une agoraphobie produite par le refoulement d'un désir de se sauver en emportant de grosses sommes d'argent. « L'espace libre symbolise le grand avenir inconnu, l'océan à travers lequel il se sauverait en Amérique. Tout névrosé est un acteur qui joue un rôle particulier. » (Ibid. p. 8) Il est patent, d'après ces deux illustrations, que la peur névrotique, comme la peur ordinaire, est une mesure de protection individuelle directement reliée à l'instinct de conservation, et sans rapport nécessaire avec l'instinct sexuel.

La conscience et l'angoisse

Le corollaire naturel de la thèse de Rivers et Stekel c'est que la peur névrotique — peur de ses propres impulsions criminelles — prend naissance dans la *mauvaise conscience.* Toute névrose est « le langage organique typique de l'âme »

Stekel y revient à maintes reprises. « Une névrose d'angoisse est la maladie d'une mauvaise conscience. Cette mauvaise conscience peut provenir d'impulsions sexuelles proscrites: elle peut être une mauvaise conscience sociale. Dans tous les cas on peut prouver qu'il y a eu conflit entre le moi idéal de l'individu et son moi instinctif » (Ibid. p. 22).

Arrêtons-nous pour un moment à cette intéressante confession d'un élève de la classe de philosophie. Elle est empruntée à une dissertation sur « la peur ». Horton, c'est le nom que nous lui donnerons, fait de l'autobiographie : « Le maître d'une certaine école, chargé d'une classe de calcul mental, avait comme principe de frapper tout élève qui ne répondait pas correctement à un certain nombre de questions. Un des élèves était soumis à ce traitement tous les matins. Il conçut naturellement une haine profonde pour le maître. La situation devint intolérable pour cet enfant. Etant très nerveux il n'osait se plaindre à ses parents. Un jour la délivrance lui fut apportée par la guerre : le maître dut s'engager. L'enfant fut enchanté. Bientôt, cependant, il devint la proie d'une angoisse et d'une peur morbides. Il ne pouvait penser qu'au jour où le maître reviendrait. L'idée qu'il serait alors dans une classe supérieure et soustrait au pouvoir du maître tyrannique ne le soulageait pas. Il désirait secrètement que le maître ne revînt jamais. Il fut satisfait: le maître fut tué. De ce jour, la peur disparut. »

La peur de Horton était le résultat du refoulement de son désir que le maître mourût. La mort de celui-ci résolut le conflit, sauva la conscience de l'élève, bannit sa peur. En enfant qu'il était, il regarda sans doute le cours des événements comme le jugement de Dieu contre le coupable, et dès lors ses mauvais désirs inconscients ne le troublèrent plus. Sa conscience était nette.

Nous sommes amené à faire une autre observation. Si mauvaise conscience signifie peur névrotique, il est également vrai que celle-ci signifie peur d'être annihilé. « Ainsi périssent

tous les ennemis de Dieu »est l'obsession funeste du névrosé. Toute peur de nature nerveuse contient généralement un certain degré de peur de la mort. Tous ceux qui tremblent, tremblent pour leur vie. Freud prétend que les rêves d'angoisse dans lesquels on manque le train ont pour but de rassurer contre la peur de la mort. « Partir» c'est le symbole de la mort — le grand conflit non résolu — et ces rêves disent : « Rassurez-vous. Vous n'êtes pas sur le point de mourir. » Stekel souligne l'importance de l'idée de mort dans l'enfance et dit que la névrose d'angoisse est souvent causée par le «choc de la mort.»

Dans le cas de Horton il est probable que la peur de la mort était le principal facteur de son angoisse, car il est à remarquer que ceux qui nourrissent des désirs de mort contre autrui, ont pour eux-mêmes peur de la mort : phobie des voyages en chemin de fer, phobie de la maladie, etc. Ce qu'ils souhaitent à autrui, ils le redoutent pour eux. C'est le phénomène de la « projection ». Les enfants souhaitent fréquemment la mort de leurs rivaux, et la «projection» ou mauvaise conscience leur fait craindre pour eux-mêmes cette punition divine. Un enfant hystérique en colère qui mord un camarade en jouant peut ensuite avoir la phobie d'être mordu par un chien. Chez les enfants et chez les primitifs le désir est souvent absorbé dans l'acte, le conflit suivant ce dernier. Freud illustre bien ce fait dans « Totem und Tabu ». Le sauvage craint les morts parce qu'il projette ses propres sentiments hostiles dans son ennemi défunt qui, une fois massacré, reçoit dans sa bouche les friandises les plus choisies et devient l'objet de cérémonies solennelles destinées à apaiser l'esprit redouté. C'est une manifestation de mauvaise conscience, qui fait de nous tous des lâches.

Nous croyons avoir suffisamment démontré la thèse qu'une grande cause de la peur névrotique réside dans le conflit non résolu, le désir refoulé, la conscience coupable. Il y a le conflit de la piété contre le péché, de la moralité contre l'instinct,

de la conscience contre le désir. Tous les conflits sont des conflits *moraux* — même ceux qui impliquent une peur refoulée, à cause de la honte attachée à cet instinct. Nous commençons à voir la force de l'argument développé dans le chapitre VHI. Les conflits non résolus de l'enfant sont légion. Ils produisent la peur, le grand facteur de la vie de l'enfant. *L'aspect peur et infériorité du conflit est le seul qui ait une importance substantielle.* Mais nous y reviendrons.

L'activité frustrée.

On ne peut pas dire que le point de vue de Rivers et de Stekel ait encore été universellement accepté. La théorie de Freud sur la peur-libido trouve un crédit facile en dépit de l'absence de preuves. Mettre l'origine de la peur dans le conflit non résolu entraîne une importante répercussion sur notre thèse : que les sentiments d'infériorité et de peur sont un facteur déterminant dans la vie de l'enfant. Nous allons donc indiquer deux séries de réflexions qui nous paraissent en faveur de la théorie des antagonistes de Freud.

Dans « Instinct and the Unconscious » Rivers cite cinq modes de réaction au danger, dont l'un est l'*affaissement* (collapse) Il se produit quand une réaction instinctive est empêchée, comme, par exemple, lorsque toutes les voies de fuite d'un animal sont coupées. La terreur est l'accompagnement régulier de l'affaissement et est produite par l'empêchement d'une activité. Cet empêchement de la fuite ou de quelque autre forme d'activité utile, est ce qui produit la peur excessive. Nous croyons qu'il y a une analogie entre cet affaissement dans la terreur de l'animal dont une réaction instinctive est empêchée, et la peur névrotique d'un sujet en présence de toute adaptation manquée, y compris l'échec de compensation pour une infériorité organique. Dans un contexte purement sexuel Freud parle de l'« excitation frustrée » comme d'une cause de la névrose, et *nous devons reconnaître dans toute adaptation manquée la frustration d'activités instin-*

tives et une source possible de peur névrotique. L'animal traqué comme l'homme impuissant sont au « pied du mur » ; la libido n'arrive pas à surmonter l'obstacle qui lui est opposé ; et chacun peut trouver sa Némésis de crainte et de terreur.

Le Dr Maurice Nicoll cite un cas qui illustre très exactement notre thèse. Un certain malade, O..... souffrait de la crampe des écrivains ; et son travail l'obligeait absolument à écrire. Mais il y avait des moments où il contrôlait normalement le mécanisme musculaire de l'écriture. C'était quand ses chefs étaient partis et qu'il exerçait l'autorité en leur absence. Or O..... était un homme déçu dans ses ambitions. Il avait espéré une bien meilleure situation que celle qu'il occupait en fait. Une fois il fit le rêve suivant: « J'étais dans un désert. Devant moi se dressait un mur prodigieusement élevé. *Je me blottissais à son pied, rempli de terreur.* » Le malade remarquait qu'il était au « pied du mur » ; il n'y avait aucun moyen de franchir ou de tourner le mur. Il est clair que la névrose et la frayeur nocturne étaient dans son cas le produit d'une activité frustrée de la libido, de l'obstruction d'une issue de l'énergie psychique. Son rêve symbolisait sa situation, fournissant une analogie singulièrement exacte de l'affaissement dans la terreur de l'animal dont les réactions instinctives sont frustrées.

Nous avons l'impression que notre première théorie est justifiée ; nous pourrions la formuler à nouveau ainsi : Si l'activité frustrée de la libido — l'effort infructueux d'adaptation — évite une solution *physique* du conflit, du genre des tics, crampes, paralysies, etc. la peur névrotique apparaît. C'est une autre façon d'exprimer la conclusion de Stekel et Rivers selon laquelle l'affect de la peur est le résultat d'un conflit non résolu. Tant que la solution est incomplète et inefficace, la peur, fantastique, terrifiante et toute puissante domine le monde du névrosé. Nous voudrions, toutefois, souligner ici un caractère qui nous a paru spécial aux refoulements de la vie infantile. Maintes fois nous avons observé des symptômes physiques tels

que les nausées, le bégaiement, le strabisme, etc., *présents à côté* de manifestations précises de peur et d'infériorité — la recherche de l'effet (cruauté, etc.) — résultant d'un refoulement de la peur. (Voir le cas de Barnett.) Nous discuterons plus loin la signification de ce fait. Pour le moment passons à notre second développement.

L'attention.

Les recherches de l'école de Nancy suggèrent un autre ordre de réflexions sur les rapports entre *l'attention* et la peur pathologique. On reconnaît généralement aujourd'hui que l'autosuggestion n'est pas seulement capable de guérir les phobies, les illusions et les manifestations nerveuses générales. *Elle peut aussi les provoquer.* Or la condition préalable de toute suggestion est *l'attention.* Comme dit Baudouin, «l'idée qui tend à se réaliser est celle sur laquelle l'attention s'est particulièrement concentrée » (VI. b. p. 29) De sorte qu'il arrive que l'idée de la peur crée la peur.

Rivers illustre ce principe dans sa discussion des cinq types de réaction au danger. Dans toute situation virtuellement dangereuse, si l'attention s'applique aux aspects dangereux, *la peur est présente* ; mais si le sujet réagit par une activité de défense, c'est-à-dire s'il dirige toute son attention vers la lutte contre le danger, alors il n'éprouve aucune peur. Cela est vrai de la peur pathologique aussi bien que de l'émotion purement instinctive. Ainsi Rivers cite le cas d'un officier R. A. M. C. atteint de claustrophobie. Il savait très bien qu'il n'était guère probable que son abri pût s'effondrer, mais il ne pouvait penser qu'à cette possibilité. C'était exclusivement une question d'attention.

Quand il s'agit des enfants nous ne devons jamais oublier qu'un *organe inférieur* signifie situation *virtuellement dangereuse.* Des enfants dans cette situation sont donc particulièrement disposés à manifester la peur. A ce sujet Adler nous dit que les enfants anticipent intellectuellement et affectivement

sur tous les inconvénients qui peuvent se présenter. Cette tendance s'observe dans la petite enfance où, quand il s'y joint l'infériorité organique et les maux qui en découlent, elle prend un développement excessif. Très souvent ce sentiment se produit au moment qui précède immédiatement le sommeil, et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une fiction onirique pousse cet effort d'anticipation jusqu'à occasionner la peur.» (V — p. 126.) Quand on cherche l'origine de la peur chez les enfants, on ne doit jamais négliger le facteur de l'infériorité organique Il existe beaucoup plus souvent qu'on ne le suppose généralement. Si l'enfant dirige son attention sur la prévention du danger par une compensation heureuse, il n'éprouve pas de peur. Trop souvent, toutefois, il incline à donner à l'infériorité organique une attention disproportionnée qui engendre un effet fatal.

Nous ne voudrions pas abandonner ce sujet des rapports entre la peur et l'attention sans insister sur la nécessité de protéger l'enfant contre les fortes impressions qui excitent des suggestions mauvaises et malsaines. Les contes terrifiants, les idées redoutables de Dieu, la peinture médiévale de l'enfer, sont admirablement faits pour provoquer un état nerveux chez les enfants de constitution nerveuse. Il est très probable que l'élément hystérique qu'on trouve dans la religion des saints avait une semblable origine. Les parents, les prêtres et les pédagogues trop souvent obligent les enfants dont ils ont la charge à «faire attention», au sacrifice de leur santé et de leur bonheur futurs.

De notre étude du phénomène de l'attention nous déduisons une observation très importante. L'obsession du névrosé par son idée morbide provient souvent de quelque élément de l'inconscient qui pousse la pensée obsédante dans le conscient. C'est le phénomène de la *fascination*. Ainsi que le dit Jung : «La fascination est un phénomène de contrainte..... Ce n'est pas un processus de la volonté, mais un phénomène qui vient de l'inconscient, et qui s'introduit de force dans la conscience.»

(IVa — p. 425.) Derrière l'attention pathologique du malade il y a le conflit — nous *retrouvons ici le conflit non résolu.* Le malade de Rivers atteint de claustrophobie ne pouvait penser qu'à une idée : c'est que son abri allait s'écrouler et qu'il serait enterré vivant. Rivers découvrit dans sa mémoire le souvenir d'une expérience de son enfance depuis longtemps oubliée : le malade avait alors été enfermé dans un couloir étroit et sombre où il avait été terrifié par les grognements d'un chien. C'est là qu'était la cause génératrice de l'obsession.

L'auteur a rencontré une écolière qui bégayait la lettre M. quand elle lisait en classe, la vue de cette lettre au commencement d'un mot ou d'une phrase semblait la paralyser. Sa vie familiale était très malheureuse. Son père maltraitait sa mère et elle s'identifiait avec celle-ci jusqu'à transporter inconsciemment sa peur dans son langage, qui devint symptômatique pour ainsi dire de son tourment.

On pourrait prétendre qu'en mettant en évidence l'activité frustrée et l'attention pathologique comme facteurs dans l'étiologie de la peur, nous introduisons une distinction qui n'est pas réelle, les deux facteurs se rencontrant plus ou moins dans tous les cas de peur nerveuse. Nous répondrons que c'est encore une question de *degré.* Chez certains malades la mauvaise conscience est la cause principale et déterminante de l'état nerveux, chez d'autres c'est l'activité frustrée de la libido, chez d'autres encore c'est l'attention pathologique. Chez les enfants on rencontre généralement une combinaison des trois éléments. Comparées à celles des adultes leurs consciences ont des réactions spontanées, leur faculté d'attention est plus déréglée et moins éduquée.

Et il est grand temps que nous revenions à l'enfant. Comme dans le chapitre précédent, toutefois, il est nécessaire dans celui-ci d'envisager d'abord la thèse psychanalytique générale avant d'exposer nos propres conclusions. Tant que la théorie freudienne de la peur-libido n'était pas écartée, notre

thèse que les sentiments de peur et d'infériorité sont fondamentaux était vaine. Mais nous avons trouvé à la peur névrotique des origines toutes différentes de la libido convertie. De plus l'expérience nous a conduit à mettre en doute absolument l'existence même d'une peur névrotique pure chez l'enfant. Nous n'avons reconnu qu'une peur impossible à analyser, qui n'est jamais spécifiquement névrotique, un mélange parfait si vous voulez de peur instinctive et névrotique.

Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur un autre contraste entre les refoulements de l'adulte et ceux de l'enfant. Dans les premiers on trouve *ou bien* des symptômes physiques *ou bien* la peur névrotique, et, probablement, ici et là, la « recherche de l'effet ». Chez l'enfant d'autre part, nous avons fréquemment rencontré *et* des symptômes physiques *et* des manifestations de peur et d'infériorité sans peur névrotique. Chaque élément paraît être une manifestation *partielle* du conflit. Il semble que, dans l'enfance, le conflit ne soit résolu qu'en partie par la production des symptômes physiques et que, chez l'enfant introverti, la peur apparaisse presque toujours comme le résultat du conflit. Nous croyons qu'il y a de bonnes raisons pour expliquer la distinction que nous avons faite. *La manifestation à deux faces procède d'un double refoulement.* La peur engendrée par le conflit, tout comme les symptômes physiques, est refoulée et produit à son tour les manifestations de peur et d'infériorité.

On pourrait soutenir que, bien que le conflit non résolu engendre la peur névrotique chez l'adulte, il n'y a aucune raison de croire qu'il produise la peur chez l'enfant. Nous avons déjà critiqué Freud précisément pour une déduction arbitraire de ce genre. Nous croyons, cependant, que la question est ici foncièrement différente. Nous avons vu beaucoup de raisons (Chapitre VIII) pour que l'adaptation manquée produise chez l'enfant les sentiments de peur et d'infériorité. Mais notre étude du conflit non résolu dans ses rapports avec la peur a considérablement renforcé notre thèse.

En rattachant la peur névrotique à l'instinct de conservation nous l'avons rattachée d'une façon définie à la peur instinctive (réelle). Nous pouvons, par conséquent, nous attendre à trouver un facteur causal commun à la peur, réelle ou névrotique, et le conflit non résolu est aussi bien derrière les peurs de l'enfant (mélange de peur réelle et névrotique) que derrière l'angoisse névrotique de l'adulte. Nous en avons d'autres preuves dans la comparaison que nous avons faite entre l'affaissement dans la terreur (peur instinctive) de l'animal traqué et la frustration des activités instinctives de l'enfant. L'adaptation manquée est une frustration d'activités instinctives et le conflit non résolu est une adaptation manquée. Nous voyons de nouveau la relation causale entre le conflit non résolu et la peur instinctive. Quant au rôle joué par cette dernière dans les refoulements de l'enfance, nous préférons ne pas nous prononcer à son sujet. Nous notons simplement en passant la grande difficulté que nous avons éprouvée à distinguer la peur instinctive de la peur qui est le produit du conflit.

Résumons nos conclusions. Une étroite observation de la vie enfantine nous a convaincu :

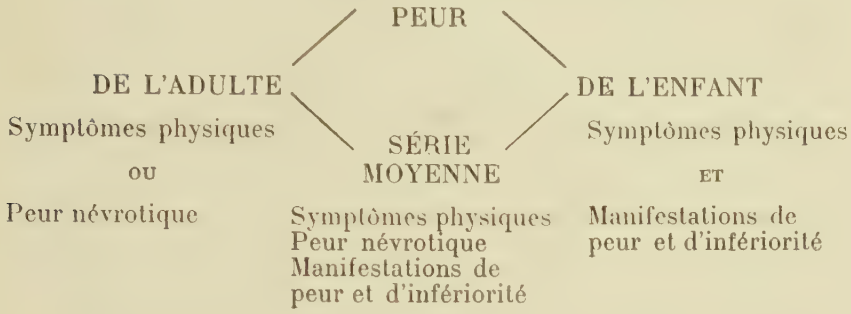
1° de la fréquence de la peur,

2° de l'importance de l'aspect peur-infériorité du refoulement,

3° de la simultanéité des symptômes physiques et des manifestations de peur-infériorité.

En essayant de rendre compte de ces phénomènes nous avons signalé les deux facteurs du conflit non résolu et du double refoulement. Bien que nous n'ayons pas hésité à utiliser notre expérience de la vie de l'adulte, pourtant nous n'avons pas accepté servilement l'analogie. En fait, et pour ce qui regarde la peur, nous avons trouvé des différences fondamentales de réaction entre l'enfant et l'adulte. Notre conviction est qu'il y a deux types extrêmes de la réaction à la

peur — le type infantile et le type adulte. On peut les mettre en évidence dans un diagramme tel que celui-ci :



Nous ne pouvons pas dire où le cas de l'enfant rentre dans celui de l'adulte, mais nous avons rencontré des exemples à la limite de l'un et de l'autre. Ils se rapportent principalement à des jeunes gens de 14 à 19 ans et présentent un étrange mélange de symptômes physiques, de peur névrotique et de manifestations de peur et d'infériorité (recherche de l'effet, etc.). Nous nous occupons surtout, dans ce livre, du cas de l'enfant. C'est pourquoi nous voudrions conclure nos observations sur le rôle du conflit dans l'étiologie de la peur en rappelant la pathétique histoire d'André. Avec quelle profondeur Anatole France nous y révèle les souhaits insatiables de l'enfant, conduisant si certainement au conflit, au désir à peine voilé et peu compris de la mort, à la peur et à la terreur enfantines.

André aime sa mère d'amour. Son père est mort ; un riche industriel commence à courtiser la veuve. Un jour qu'on parle de cet homme devant l'enfant :

« Il est vilain, le monsieur » dit André.
Puis un soir, pendant que sa mère le couche :
« Maman dit-il, j'ai peur »
Sa mère le calme. En vain.
« Maman ! ..... »
« Que me veux-tu André ? Tu es bien agité ce soir. »
« Maman, je pensais à une chose. »

« Au lieu de dormir..... A laquelle?»

« Papa est mort, n'est-ce pas? »

« Oui, mon pauvre enfant. »

« Alors il ne reviendra plus? »

« Hélas ! non, mon chéri. »

« Eh bien, maman, c'est bien heureux tout de même. Parce que je t'aime tant vois-tu, maman ? tant que je t'aime pour tous les deux. Et s'il revenait je ne pourrais plus l'aimer du tout. »

A quoi la mère répond après un silence :

« Dors ! il ne reviendra pas » (*Le livre de mon ami — Le livre de Suzanne : André*).

CHAPITRE DOUZIÈME

CONCLUSION.

La psychologie analytique a marché depuis Freud. Cet observateur, fondateur de la méthode analytique, a été et est resté impressionné par le rôle du facteur sexuel dans l'esprit humain ; d'où les exagérations de ses hypothèses à ce sujet. Mais il ne faut pas oublier qu'il fut le fondateur et le pionnier. Aujourd'hui une étude et une critique plus poussées nous montrent que le motif sexuel n'est pas le seul, ni nécessairement le plus important, de la conduite humaine, et plus particulièrement quand il s'agit de la psychologie de l'enfant. En ce qui nous concerne nous n'avons pas cherché à sous-estimer l'importance du sexe dans la vie de l'enfant. Nous avons parlé franchement des difficultés sexuelles qui s'y rencontrent. Nous avons admis qu'elles jouent un grand rôle dans les conflits de l'enfance. Mais nous nous sommes toujours efforcé de montrer que néanmoins, elles ne sont pas le dernier mot de la psychologie infantile, ni le principal facteur de la conduite. Tout en admettant que Freud, en soulignant les conflits sexuels, a contribué à nous donner une plus grande intelligence de l'enfant, nous sommes convaincu qu'il a concentré la lumière sur *l'aspect* le moins important du conflit. C'est, pour nous, l'aspect peur et infériorité qui est l'élément déterminant de la conduite de l'enfant. Même dans le cas de Harry se rencontraient des sentiments accusés d'infériorité provenant de l'incertitude secrète au sujet du rôle sexuel. Harry se procurait une compensation et un sentiment de supériorité en triomphant de ses parents par ses entreprises réussies d'école buissonnière.

C'est surtout à propos de l'étiologie de la peur que nous sommes entré en contestation avec Freud. La peur enfantine n'est certainement pas de la libido convertie : c'est principalement un produit du conflit non résolu. Refoulée, elle se trouve une issue dans diverses espèces de manifestations visant à l'effet (sensation mongering). Freud fait dériver *directement* ces formes de « méchanceté » de la libido refoulée. Notre thèse est qu'elles n'en viennent, lorsqu'elles en procèdent, que *par l'intermédiaire* des sentiments de peur et d'infériorité et que ce sont ces sentiments qui sont essentiels. Eux-mêmes ont leur origine soit dans une infériorité organique (Adler), soit dans quelque forme de l'adaptation manquée, en rapport, particulièrement, avec la vie sexuelle (Freud). Dans ce dernier cas rentrent, non seulement le refoulement de la sexualité, mais aussi le refoulement des exigences morales relatives à la vie sexuelle.

Les cas de Bobby et de Georges.

Dans l'appendice nous avons inséré l'étude de deux cas dont l'analyse n'a été terminée qu'au moment où ce travail était lui-même presque achevé. Ils viennent à propos illustrer notre thèse. Le cas de Bobby montre comment des sentiments d'infériorité peuvent avoir une origine tout à fait indépendante de la sexualité et d'une insuffisance organique. Les parents de Bobby étaient du type supérieur éclatant, qui décourage les enfants de jamais réussir eux-mêmes en rien. Les « succès » de Bobby prirent en conséquence la forme de manifestations sensationnelles, compensant son incapacité de réussir conformément à l'attente de ses très savants et tout parfaits parents.

Le cas de Georges est un exemple des sentiments d'infériorité qui naissent de conflits sexuels et, *en même temps*, des perversions sexuelles qu'engendre le complexe d'infériorité. Ce que nous voudrions faire ressortir, c'est qu'ici comme dans le cas de Fred, les irrégularités sexuelles sont le résultat secondaire de trou-

bles dont l'origine est tout autre part que dans l'impulsion sexuelle. Des sentiments forts d'infériorité ont poussé Georges à chercher une compensation dans des pratiques vicieuses. Celles-ci, à leur tour, ont accentué le complexe de peur et d'infériorité. C'est donc dans plus d'un sens que les sentiments de peur et d'infériorité sont ici fondamentaux. Dans le cas de Georges on trouve à la fois la recherche de l'effet à produire et les symptômes physiques. On remarque aussi des indices accentués d'une tendance à la peur névrotique ; de sorte que Georges pourrait passer pour un exemple de ces cas moyens dont nous parlions dans le chapitre précédent. C'est vraiment un cas propre à servir de conclusion à cette thèse ; il a servi à nous convaincre de la différence fondamentale entre la réaction à la peur chez l'enfant et chez l'adulte.

Le parent

Nous ne pouvons pas clore cette thèse sans indiquer schématiquement les corrolaires qui découlent de notre conception de la psychanalyse en ce qui concerne l'éducation morale. On peut les grouper sous deux rubriques: les parents et l'éducateur. Il ne faudrait pas s'en tenir strictement à cette classification, mais elle peut servir pratiquement de cadre à nos remarques.

Si nous avons rejeté la théorie freudienne du complexe d'Œdipe, nous n'avons pas pour autant fermé les yeux sur les conséquences funestes de la domination parentale. La notion de « la mère dangereuse » pourra paraître une exagération à beaucoup d'esprits, mais il en est peu qui nieront la nécessité de cette séparation psychologique de l'adolescent et de ses parents que Jung a appelé « la bataille de la délivrance ». Les parents qui sacrifient leurs enfants sur l'autel de la vie familiale sont ceux qui n'ont pas compris cette *idée de la séparation psychologique*. Ils tiennent en sujétion les idéals de leurs enfants. Ils déterminent leurs carrières. Ils trouvent impossible de se résigner à l'immolation quand le temps en est

venu. Tous les éducateurs savent combien sont vraiment « dangereux » les résultats de cette conduite égoïste et absurde.

Et ce n'est pas seulement la « mère dangereuse » qui se trompe. Il est triste de penser que les parents intelligents et brillants, et dont les réussites éclipsent les aptitudes de leurs enfants, nuisent autant à ces derniers, quoique d'une autre façon. C'est un sérieux désavantage pour un parent que d'être supra-normal. Cela lui rend difficile l'indulgence et la tolérance à l'égard de son enfant. Il attend beaucoup trop de lui Les parents de Bobby et de Georges sont des types de ce genre. La conclusion pratique est évidente. *Il est du devoir des parents d'apprendre la grande leçon du renoncement.* Autrement l'enfant court le risque d'un échec grave dans son effort d'adaptation au moment de l'adolescence. Nons pensons que c'est là une des plus importantes conclusions qui découlent de notre étude de la psychanalyse dans ses rapports avec l'éducation morale.

L'éducateur

L'éducateur doit se préoccuper de deux choses : *l'élimination* — la *sublimation.* Considérons d'abord

L'élimination

Nous avons reconnu la vérité fondamentale de la psychologie du conflit et du refoulement. Nous avons vu que l'une des causes principales du refoulement est la peur ; autrement dit c'est la *conception* que l'enfant se fait des choses et des évènements qui est fausse. Toute maladie de l'âme repose sur un secret ; et l'enfant garde des secrets parce qu'il a peur. L'œuvre de l'éducateur revient donc à *éliminer les secrets.* Et tout d'abord le grand secret, celui qui résulte du sentiment de *peur et d'infériorité.* Un enfant atteint d'une insuffisance organique peut essayer vainement de cacher son incapacité physique, mais il réussit fort bien à dissimuler la honte et la peur qui en dépendent. Distinct de ce premier secret mais, comme nous l'avons vu, en rapport avec lui, est le *secret sexuel.*

La conception que l'enfant se forme du sexe peut être fausse. Mais la honte du sexe est là, et l'incertitude mystérieuse qui l'entoure, la crainte consécutive à la masturbation et, pour la fille, la peur de la maternité. Et nous ne devons pas oublier le secret *religieux* — la représentation d'un Dieu-gendarme, épiant toutes nos actions — et plus encore celle d'un Dieu, juge redoutable, séparant les bons d'avec les méchants avant de condamner ceux-ci au feu inextinguible. C'est là l'origine d'innombrables névroses.

Ainsi la tâche et prérogative de l'éducateur nous paraît être celle du chirurgien moral sympathique dont le scalpel débridera les secrets de l'enfant. C'est la vérité qui le rendra libre ! Mais pour y réussir il est essentiel que l'éducateur ait bien compris la psychologie du refoulement. Il doit montrer à l'enfant qui souffre d'une infériorité organique la possibilité d'une compensation. Il doit écarter les inhibitions et les craintes de la vie sexuelle. Il doit mettre au jour l'infantilisme caché du jeune homme dont l'hostilité à l'égard de son père se projette sur le maître ou les représentants de l'Etat. Dans tous ces cas l'œuvre de l'éducateur est de montrer à l'enfant *ce que l'enfant fait* et pourquoi. C'est l'élimination du secret.

La sublimation

De même que la prévention vaut mieux que la guérison, de même la sublimation vaut mieux que l'élimination. Feuilletez le cahier de retenues d'une école secondaire et vous serez à la fois surpris et amusé des « motifs » allégués pour la punition : rires, sourires, bruits étranges, cris bruyants, grimaces, projection d'eau, etc... La force impulsive des instincts, comprimée par la règle, subit une transformation et se change en « indiscipline ». Dans un rapport sur l'extension de la criminalité juvénile à Manchester, on montre que la majorité des délinquants habite le centre de la cité où il n'y a ni espaces libres pour les jeux, ni jardins ouvriers. Autrement dit la criminalité juvénile varie en raison inverse des possibilités

de sublimer. La première tâche de l'éducateur devrait être de fournir à l'enfant d'amples possibilités de sublimation. De telles possibilités leur étant offertes les enfants n'auraient garde de les négliger.

Il ne faut pas oublier (et les Freudiens ont besoin qu'on le leur rappelle) que *tous* les instincts primitifs cherchent à se manifester — l'instinct de groupe et l'instinct égoïste tout autant que l'instinct sexuel. Les enfants de 10 à 14 ans traversent une période pendant laquelle l'idée dominante et régulatrice est celle de la « bande » ou du troupeau et de la loyauté envers le groupe. En fait une grande proportion des attentats juvéniles sont commis par des bandes organisées. Ç'a été le génie de Sir Robert Baden Powell de canaliser cet instinct et de l'orienter vers de plus nobles fins par l'institution du « Scouting » qui organise les enfants en « patrouilles » conduites par un chef. Il y a là une sublimation de ce qui pourrait être autrement une tendance au mal et son utilisation bienfaisante : de jeunes garçons unis dans le but de « servir ».

Mais il y a aussi l'instinct égoïste. Une vigoureuse affirmation de soi peut être nécessaire pour émanciper l'enfant de la subordination maternelle. Il a, dans ce cas, *deux* victoires à remporter, l'une sur sa mère et l'autre sur lui-même. L'instinct égoïste, personnel, agressif doit être tourné contre ses penchants au mal dans son for intérieur. Ainsi sublimé il fait l'homme d'Etat énergique, le général d'armée, et les conducteurs d'hommes qui règnent par la force du caractère. Le « Scouting » par l'institution des chefs de patrouilles, et les « public schools » par le régime des « prefects » contribuent l'un et l'autre à former les jeunes garçons au commandement.

Enfin il y a l'instinct sexuel. Etant l'instinct créateur par excellence, sa sublimation prend naturellement toutes les formes du travail créateur. Ici se rencontre la tâche la plus importante de l'éducateur. Il faut absolument que l'énergie

créatrice se trouve une issue. C'est faute d'une telle issue qu'il y a tant de malheur et de vice dans la vie moderne. Le travail manuel devrait avoir sa place dans l'éducation de tous les enfants. Tout enfant devrait avoir la possibilité d'appliquer ses instincts créateurs à la menuiserie, à la vannerie, au travail du cuir (y compris les raccommodages) ou à n'importe quelle fantaisie qui le séduit. Il faudrait exciter si vivement son goût pour la littérature qu'il aspirât à composer lui-même un poème ou un drame. Puisque toute espèce d'activité peut servir de sublimation, on ne négligera ni les sports ni les jeux. Ils ont un avantage qu'on oublie souvent. Tant que l'adolescent fait du foot-ball et du cricket le sujet favori de ses conversations, son attention aux sollicitations sexuelles est ajournée, ou du moins affaiblie. Le devoir de l'éducateur est clair : c'est d'ouvrir des voies à ses élèves dans autant de directions que possible.

Telle est, schématisée de la façon la plus sommaire, la tâche de l'éducateur en ce qui concerne l'élimination et la sublimation. Quoique à la vérité un tel sujet exigeât un livre à lui seul, il n'était pas hors de propos de donner cette indication des applications pratiques de notre thèse. Cela sert tout au moins à montrer combien l'influence dont dispose l'éducateur a plus de portée qu'aucune autre, aussi bien dans l'intérêt de l'individu qu'au point de vue des progrès intellectuels et moraux de la nation. L'inventeur ingénieux peut favoriser la production et augmenter la quantité des biens matériels, mais l'éducateur en révélant l'enfant à lui-même crée de la vie et une vie plus abondante. Il est guérisseur et médecin. Et de nos jours, en présence d'une civilisation matérielle qui se développe si rapidement que l'homme, en raison de la lenteur relative de son progrès moral, paraît perdre la direction de la machine, sûrement en un pareil temps il n'y a pas de plus grande tâche.

APPENDICE I

Le cas de Georges

Le cas suivant est certainement un des plus intéressants que l'auteur ait rencontrés au cours des années pendant lesquelles il a pratiqué la psychanalyse. Malheureusement il n'est pas autorisé à le publier ; il a toutefois la permission de l'insérer dans cette thèse française. C'est notre illustration la plus claire de l'idée principale de cet ouvrage ; elle sert à nous confirmer dans notre conclusion que les sentiments de peur et d'infériorité sont les facteurs fondamentaux de l'étiologie des symptômes névrotiques. Pour abréger nous en ferons un récit suivi en ordonnant les éléments variés qui nous en furent donnés pêle-mêle comme les pièces d'un puzzle.

Georges, fils aîné de l'évêque L..., fut soumis à l'analyse dix-huit mois après sa sortie de l'école. Ses succès scolaires, en dehors des sports, étaient médiocres. C'était un bon musicien, mais il avait peu d'aptitude aux études. Il avait un courage physique marqué, mais ce trait était rejeté dans l'ombre par la réputation intellectuelle et les succès de son père. A onze ans il avait été convaincu de menus vols ; il prétendait avoir « trouvé » de l'argent dans la maison ou dans la rue, et quelquefois le donnait à sa mère. Il était adonné au mensonge et l'on ne pouvait même pas avoir confiance en lui pour mettre une lettre à la poste. Vers le même temps, il pratiquait la masturbation et à quatorze ans il eut des relations homosexuelles. Il en eut de nouveau à à dix-sept et à dix-huit ans, avec un jeune enfant de chœur (âgé de treize ans). *Il choisissait toujours des amis parmi des enfants plus jeunes que lui.* Pendant environ deux ans il eut

les relations les plus affectueuses avec cet enfant de chœur, un garçon bien au-dessous de sa condition sociale (fils d'artisan). Il couchait souvent avec lui chez l'un ou chez l'autre.

Le père de Georges ne savait quelle carrière choisir pour son fils, trop mal doué pour entrer dans une profession libérale. Finalement il le mit apprenti dans une fabrique d'orgues. On pensait que cela intéresserait sa vie émotionnelle. Il était en train d'apprendre ce métier, dans une ville éloignée de chez lui, quand il fut pris d'une manie de vagabondage pathologique. Il se plaignait de maux de tête, et, pendant que durait la crise, il se sentait « obligé » d'abandonner son travail et de faire quelquefois des lieues à pied pour « débrouiller ses idées ». Il eut trois attaques de ce genre en un an, s'absentant une fois trois jours, une autre fois une semaine. Son aventure restait confuse, son esprit était embrumé, et il ne savait pas où il était allé avant de revenir à la maison. C'est après la troisième de ces attaques que Georges fut soumis au traitement analytique.

Reconnaissons tout d'abord le rapport entre la manie de vagabondage pathologique de Georges et le refoulement sexuel. En quittant sa maison, il avait abandonné son ami l'enfant de chœur, seule issue de sa vie amoureuse. Il n'avait eu aucune expérience de l'amour naturel, n'avait jamais montré un goût très vif pour l'autre sexe, et n'avait jamais embrassé aucune jeune fille. Il avait été profondément affecté de perdre son ami, et quand il ne pouvait prendre sur lui d'aller à l'usine, et se trouvait forcé malgré lui de marcher pendant des lieues au lieu d'aller travailler, c'était le démon du désir sexuel qui le poussait. Mais si ces symptômes résultaient bien du refoulement de l'homosexualité, *la source réelle et l'origine du mal étaient dans les sentiments de peur et d'infériorité.* Ceux-ci étaient le facteur causal fondamental. Depuis son enfance Georges était affecté d'un complexe accusé d'infériorité. Tout jeune, il bégayait. En dépit de son courage physique, il redoutait le médecin et le dentiste.

A dix-huit ans, il n'osait pas aller à bicyclette et pourtant, — compensation qui n'est pas rare pour un complexe d'infériorité — il conduisait l'auto de son père avec témérité au milieu des pires embarras de la ville. Tenu dans l'ombre, comme nous l'avons dit, par la réputation intellectuelle de son père, sentant qu'il ne pourrait jamais réussir à la façon de son père, il était toujours sous le coup d'une déception. Il n'avait pas compris qu'il y avait d'*autres voies de succès.* En tant que fils aîné d'un évêque, tout son entourage avait conspiré à lui faire sentir qu'il devait réussir selon l'espoir de ses parents et comme ils avaient fait eux-mêmes. Se rendant compte de l'inutilité de la lutte, Georges s'était abandonné à la « recherche de l'effet » et à la perversion sexuelle. C'étaient des *compensations*, et pour cette même raison il choisissait *des amis plus jeunes et d'une condition sociale inférieure à la sienne.* J'ai fait cette remarque dans beaucoup de mes cas : quelquefois il n'y a pas eu de facteur sexuel, mais l'intense sentiment d'infériorité de l'enfant l'a conduit à chercher et à trouver un sentiment de supériorité par association avec des enfants de basse condition sociale. Dans un de ces cas, un jeune homme de dix-huit ans « rationalisait » sa conduite en lui donnant le prétexte de ses convictions socialistes ; il souffrait d'infériorité organique. Rappelez-vous le pied-bot, l'aristocratique Lord Byron, l'apôtre de la liberté et l'ami des opprimés.

Dans le cas de Georges, comme dans tous les cas semblables, *le facteur sexuel était à la fois cause et conséquence des sentiments de peur et d'infériorité.* Ces derniers étaient accentués par les compensations homosexuelles et n'étaient en aucune façon étrangers à l'étiologie de la manie de vagabondage pathologique. Ils étaient renforcés par un autre facteur très significatif : Georges était frappé d'ostracisme par les ouvriers de l'usine, qui lui reprochaient son origine aristocratique et qui le regardaient comme un espion des capitalistes.

La psychanalyse le guérit de ses accès de manie de vaga

bondage et atténua considérablement ses idées d'infériorité en lui montrant que ses aptitudes étaient simplement dans une voie différente de celle des autres membres de sa famille. En lui donnant une claire conception de son attitude homosexuelle, on l'amena à une orientation plus saine de ses sentiments vers l'autre sexe. Georges est actuellement en correspondance avec une jeune fille à peu près du même âge que lui.

En conclusion soulignons de nouveau le fait qu'il y a d'innombrables enfants névrotiques dont l'état n'a aucun rapport, même éloigné, avec la sexualité. A chaque instant, des parents viennent me trouver qui désespèrent de leur enfant. Le père a réussi brillamment dans les affaires, la mère est orgueilleuse et ambitieuse. Et le fils ? Il n'arrive à rien ; c'est-à-dire à rien qu'à se faire remarquer. Ce qui peut signifier : école buissonnière, vol, ou peut-être rien de plus que paresse. Mais quelle est la cause du mal ? Ce sont les parents qui ensemble ont réussi à donner à l'enfant le sens de sa nullité, de son incapacité de réaliser ce qu'on attend de lui. Il se peut qu'il ait eu un besoin anormal d'attention et d'approbation, ou d'amour. Il se peut que ces dispositions aient été contrariées par une mère moralement sévère et par un père « corporellement » sèvère. Le résultat c'est que l'enfant s'est dit : « Plutôt que d'essayer ce qu'ils attendent de moi, je n'essaierai rien du tout ». Et le blâme en retombe sur le maître. Une autre cause de cette indifférence fatale et de cet état chronique de paresse mérite d'être mentionnée. (Nous ferons bien de nous rappeler que la paresse est d'origine psychique). Il arrive qu'un enfant soit incapable de réussir dans une ou deux des matières de son programme. Il peut très bien faire pour le reste mais parce qu'il échoue sur un point, il laisse le désespoir gagner toute la ligne, abandonne tout effort et tombe aux derniers rangs de sa classe. Où nous retrouvons encore ce sentiment fatal de peur et d'infériorité !

APPENDICE II

Le cas de Bobby

Le cas de Bobby était émouvant. On ne pouvait rien faire pour lui. On avait tout essayé : joué avec lui, campé avec lui, causé avec lui : il s'obstinait dans l'indifférence et dans l'hostilité. Jamais un bon mouvement en réponse aux avances. Il était toujours prêt à tromper. Il n'apprenait pas ses leçons à la maison, remettait rarement ses rapports de quinzaine, et esquivait les jeux en dehors de l'école. Son père déclarait : « Les punitions ne lui font plus rien. Il ne sert plus à rien de le frapper ». Il menaçait de disperser d'un coup de pied les appareils de T. S. F. de Bobby, de lui retirer sa bicyclette, de le priver d'argent de poche. Quand les choses n'en allaient pas mieux, il s'en prenait à l'école. Et pourtant le défaut d'adaptation de Bobby avait sa cause non dans la vie scolaire, mais dans ses parents eux-mêmes. Depuis sa petite enfance, son père et sa mère le battaient jusqu'à épuisement. Il ne pouvait que mal faire, étant jugé incapable de jamais bien faire. Quant Bobby vint à l'école, c'était un rebelle déclaré. Professeur et chef éclaireur, n'étaient pour lui que des substituts détestés du père. Nous trouvâmes l'enfant tristement apathique, maussadement indolent, entêté comme un mulet.

Bobby avait le corps et l'esprit sains, et pourtant, comme nous l'avons dit déjà, il ne s'intéressait ni aux jeux, ni aux leçons. A quoi bon, réellement ? Son père qui avait joué dans l'équipe des " Olympiens " ne l'éclipsait-il pas ? Et l'enfant pourrait-il jamais l'égaler dans les exploits dont il se vantait sans cesse ? Son père exigeait de lui qu'il brillât

en mathématiques, de façon à tenir une place dans son cabinet d'affaires et à faire les mêmes choses extraordinaires que lui : gagner des monceaux d'argent en persuadant les gens de s'assurer contre les voleurs, le mauvais temps et les attaques de bile ! En son temps, son père avait monté son affaire sans l'aide de personne et s'était « fait lui-même », grâce à un génie spontané, et au » self-help ». C'était un fils de ses œuvres. Bobby détestait les mathématiques parce qu'il détestait son père. Et il ne croyait guère aux gens qui « se font eux-mêmes ». Quelquefois il se demandait pourquoi ils s'étaient faits précisément comme cela ! Son père était scrupuleusement soigneux et pointilleux dans tous les détails de la toilette ou de la conduite. Bobby se distinguait dans l'autre extrême. Il était impossible de l'amener à prendre le moindre souci de sa tenue.

Et pourtant Bobby était un trésor de belles qualités. Il avait de l'initiative, de l'ingéniosité, de la détermination et du courage. Si on l'avait laissé libre de choisir sa carrière et de faire lui-même sa vie, rien ne dit qu'il n'eût pas sculpté dans cette matière brute la destinée d'un Robert Clive ou d'un Cecil Rhodes. Les choses étant ce qu'elles étaient, ses énergies prenaient une direction demi-pathologique. Elles devenaient des compensations. Bien qu'il ne sût pas nager, il faisait (secrètement) des excursions nocturnes sur la rivière, en dépit et en raison même des interdictions familiales. Souvent il quittait l'école en avance sous prétexte d'attraper un train, et il arrivait en retard à la maison parce que, prétendait-il, on l'avait retenu à l'école ! Il employait l'intervalle dans les rues de la ville, à dévorer des yeux les étalages des boutiques de mécanique. Un jour il engagea plusieurs maisons d'automobiles à aller chez son père qui, disait-il, désirait acheter une nouvelle voiture. Ils ne devraient pas oublier d'apporter des échantillons. Ce que firent les maisons ! Une autre fois, il déroba les outils de réparation de son père, les remplaçant par des ustensiles sans utilité. Imaginez la

consternation d'une mère, ménagère éminente, le jour où Bobby s'appropria les batteries de piles afin d'organiser des expériences de T. S. F. Il faudrait tout un volume pour raconter les escapades de Bobby dont la plupart étaient des compensations très réussies. Le résultat final c'est que Bobby quitta l'école. Plusieurs d'entre nous le regrettèrent.

Bobby est maintenant dans un pensionnat. Nous pensons que c'est pour le mieux. La route montante peut être la ligne de moindre résistance lorsque la seule autre voie de l'alternative est la vallée du désaccord familial. Les énergies spirituelles et corporelles de Bobby étaient gaspillées aussi longtemps qu'il se traînait dans les bas-fonds de l'infériorité et de l'insuffisance et dans l'ombre d'êtres d'une essence supérieure. Maintenant que ses pieds s'appuient fermement sur la grand'route, il pourra dépasser les bornes dans lesquelles il était autrefois retenu.

APPENDICE III

Strabisme, gaucherie et bégaiement.

On a publié récemment dans « The Lancet » (2 Août 1924) les résultats d'une « Enquête sur l'origine du strabisme, de la gaucherie et du bégaiement ». L'auteur, le Dr. Inman, ophtamologiste bien connu, soutient que ces anomalies sont en quelque mesure corrélatives, qu'elles tendent à se présenter ensemble dans la même famille, qu'en fait un enfant qui louche a généralement un proche parent gaucher ou bègue. Bien plus, il prétend que leur origine ne doit pas être cherchée dans une particularité accidentelle de structure anatomique, mais dans quelque forme de tension mentale, non dans l'état physique, mais dans la constitution psychologique de l'enfant. Elles sont en réalité des substituts d'états émotionnels. Le Dr Inman remarque qu'il est significatif que le strabisme, aussi bien que le bégaiement, peuvent apparaître ou disparaître selon des changements d'ordre émotif. Ils semblent varier comme les réactions émotives de l'enfant. Il cite le cas d'une fillette qui louchait quand elle était assise sur les genoux de son père, face à celui-ci dont elle avait peur, mais dont la vision était droite quand elle était assise sur les genoux de son père, face au docteur qn'elle aimait. Chez une autre fillette, le strabisme n'apparaissait que lorsqu'elle regardait sa mère qui la grondait.

Les conclusions du Dr. Inman quant à la nature de l'émotion qui influence le strabisme et la gaucherie sont d'une grande importance pour notre thèse. Considérons le strabisme. Le Dr Inman trouve que sa première apparition est consécutive à quelque choc émotif, peut-être à une atteinte

aux sentiments de l'enfant, effrayé, ou soumis à de mauvais traitements. « *La peur paraît être une cause importante du strabisme* » (p. 214). Dans plusieurs cas, le strabisme suivit immédiatement l'instillation d'atropine dans les yeux d'enfants nerveux. L'influence de la peur peut même expliquer son apparition après la coqueluche, les crises d'étouffement ayant un effet terrifiant sur l'enfant ; et la même théorie rendrait compte des cas de strabisme consécutifs à l'ablation des amygdales ou des végétations adénoïdes. Il est intéressant de remarquer que la peur manifestée dans ces divers cas par l'enfant est purement instinctive.

Au sujet de la gaucherie, le Dr Inman attire l'attention sur ses conditions habituelles d'apparition. Les garçons y sont plus sujets que les filles ; les déficients mentaux comptent une grande proportion de gauchers ; les criminels également. Or « le déficient mental a une *infériorité* caractérisée par rapport à ses camarades » (p. 212). Nous savons que ce sentiment d'infériorité est souvent derrière la malfaisance du jeune délinquant. Et les garçons étant plus indépendants et plus agressifs que les filles, il n'est pas étonnant qu'ils souffrent davantage d'un état d'infériorité. Nous pouvons par conséquent regarder la gaucherie comme une compensation d'un sentiment d'infériorité, comme un cas de la protestation masculine. Le Dr Inman cite des cas de gauchers extrêmes, qui étaient en conflits violents avec le père ou le substitut du père, et il trouve l'explication du remplacement de la gaucherie par le bégaiement dans cette idée que la gaucherie est une protestation qui réussit, tandis que le bégaiement est une réclamation contre son échec. Les mêmes causes qui provoquent la gaucherie chez un enfant de caractère énergique peuvent déterminer le strabisme ou le bégaiement chez des enfants plus doux et plus soumis.

La morale des faits rapportés par le Dr Inman c'est que les difficultés émotionnelles que trouve l'enfant à répondre aux exigences sociales ont une importance qui, jusqu'ici, est

restée ignorée de tout le monde, sauf des psychanalystes. De notre propre point de vue, l'enquête du Dr. Inman est une confirmation supplémentaire de la thèse selon laquelle les sentiments de peur et d'infériorité sont fondamentaux chez l'enfant. La peur instinctive refoulée par l'enfant ner veux est convertie en manifestations physiques de strabisme ou de bégaiement. Mais les personnalités plus robustes compensent le sentiment d'infériorité par la gaucherie, ce qui est leur façon de réussir à l'encontre d'une autorité dure et inflexible.

N. B. — Il faut bien comprendre que le strabisme dont parle le Dr. Inman n'est pas seulement cette forme flagrante de strabisme dans laquelle le sujet paraît regarder dans deux directions, absolument différentes, en même temps. Il implique tous les cas dans lesquels les deux axtes de vision cessent d'être parallèles, les yeux étant au repos. Cela rend le strabisme beaucoup plus fréquent qu'on ne le suppose généralement.

FINIS

Vu et permis d'imprimer :
Rennes, le 2 Mai 1925.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,
G. DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

Ia Freud, Sigmund « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse » Zweite Auflage, Heller & Cie, 1918.
« Introduction à la Psychanalyse » traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par le Dr. S. Jankélévitch. Première édition, Payot, Paris, 1923.

Ib — — « Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie », Erste Auflage, Deuticke Leipzig, 1905.
« Three Contributions to the Theory of Sex » Authorised translation by A.A.Brill, Second edition, Nervous and Mental Diseases Publishing Co. Washington, 1920.

Ic — — « Die Traumdeutung » — Dritte Auflage, Deuticke, Wien, 1911. Première édition 1900.
« Interpretation of Dreams » — Translated by A. A. Brill from third German edition. Allen and Unwin, 1913.

Id — — « Massen psychologie und Ich-Analyse » — Erste Auflage, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Wien, 1921.
« Group Psychology and the Analysis of the Ego » — Authorised translation by James Strachey — First edition, The International Psychoanalytical Press. London and Vienna, 1922.

Ie — — « Für Psychopathologie des Alltagslebens»

— S.Karger, Berlin, 1901. Erste Auflage.
« Psycho-Pathology of Everyday Life » — Translated by A. A. Brill, First edition, T. Fisher Unwin, 1914.

If — — « Totem und Tabu » — Erste Auflage, Heller & Cie, Wien, 1913.
«Totem and Taboo» — Translated by A. A. Brill, First edition, G. Routledge and Sons, 1918.

Ig — — «Ueber Psychoanalyse» Erste Auflage, Deutike, Leipzig, 1909.
«Cinq leçons sur la Psychanalyse» — Traduction française par Yves le Lay, avec une introduction par Edouard Claparède, Payot, Paris, 1924.

IIa Pfister, Oskar «Was Bietet die Psychanalyse dem Erzieher » — Erste Auflage, Klinkhardt, Leipzig & Berlin, 1917.
« La Psychanalyse au Service des Educateurs» — Traduit par Pierre Bovet, Berne, 1921.

IIb — — «Die Psychanalytische Methode » Erste Auflage, Klinkhardt, Leipzig & Berlin, 1913. « The Psychoanalytic Method » — Translated by Dr. C. Rockwell Payne First edition, Kegan Paul, 1917.

IIIa Rivers, W.H.R. « Instinct and the Unconscious 2e edition, Cambridge University Press, 1922.

IIIb — — «Conflict and Dream» — First edition, Kegan Paul, 1923.

IVa Jung, C. G «Collected Paperson Analytical Psychology» — Authorized translation edited by Constance Long, Bailliere, London, 1917. First edition 1916 (Pas d'édition allemande).

IVb	—	— « Psychologische Typen» — Erste Auflage Rascher Zurich, 1912. «Psychological Types» — Translated by H. Godwin Baynes. First edition. Kegan Paul, 1923.
IVc	—	— « Wandlungen und Symbole der Libido » — Erste Auflage, Deuticke, Leipzig & Wien, 1912. « Psychology of the Unconscious » — English translation by Beatrice M. Hinkle. American edition of 1919.
IVd	—	— « Psychoanalyse und Assoziations experiment » — Erste Auflage, Barth, Leipzig, 1906. « Studies in Word Association » Authorized translation by M. D. Eder, First edition, Heinemann, London 1918.
V	Adler, A.	«Ueber den nervösen Charakter », Erste Auflage, Bergmann, Wiesbaden, 1919. «The Neurotic Constitution » – Translated by B. Gluck et J. E. Lind. First edition, Kegan Paul, 1921.
VIa	Baudouin, C.	« Etudes de Psychanalyse » — Première édition Delachaux et Niestle, Paris, 1922.
VIb	—	— « Suggestion et Autosuggestion » 2me édition, Delachaux et Niestle, 1921.
VII	Jones, Ernest	« Papers on Psychoanalysis » — 2nd. edition, Bailliere, London, 1920
VIIIa	White, W.A.	«Mental Hygiene of Childhood», First edition, Macmillan, 1919.
VIIIb	—	— Mechanisms of Character Formation », First edition, Macmillan, 1920.
IX	Healy, W.	« Mental Conflicts and Misconduct » First edition, Kegan Paul, 1920
X	Mac Curdy, J. T.	« Probems in Dynamic Psychology», First edition, Cambridge University Press, 1923.
XI	Stekel, W.	« Nervöse Angstzustände und ihre Behand-

lungen », Urban & Schartzwenberg, Berlin, 1908.
« Conditions of Nervous Anxiety and their Treatment » — Translated by Rosalie Gabler, First edition, Kegan Paul, 1923.

XII Nicoll, M. «Dream Psychology », 2nd edition, Hodder and Stoughton, 1920.

XIII Prince, Morton « Dissociation of a personality », 2nd edition, Longman, Green and Co., 1913.

XIVa Brill, A. A. « Fundamental Conceptions», First edition, Allen and Unwin, 1922.

XIVb — — « Psychoanalysis — Its Theories and Practical Application », 3rd edition, Saunders and Co. Philadelphia, 1912.

XV Ebing, Krafft « Psychopathalia Sexualis» — Translated from the 12th German edition by F. J. Rebman, 1922.

XVI Frink, H. W. « Morbid Fears and Compulsions » First edition, Kegan Paul 1921.

XVIIa Lay, W. « Child's Unconscious Mind », First edition, Kegan Paul, 1919.

XVIIb— — « Man's Unconscious Conflict », First edition, Kegan Paul, 1917.

XVIII Long, C. E. « Collected Papers on the Psychology of Phantasy », First edition, Bailliere, 1920.

XIX Hankin, Chella « The Jung Analysis and Education », First edition. The Darien Press, Edinburgh, 1921.

XX Somervile, H. « Practical Psychoanalysis», First edition, Dallière 1922.

XXI Holt, Edwin B « The Freudian Wish and its Place in Ethics », First edition, T. Fisher Unwin, 1920.

XXIIa Miller, H. C. « New Psychology and the parent », First edition, Jarrolds, 1923,

XXIIb — — «New Psychology and the Teacher», 3rd edition, Jarrolds, 1922.

XXIIIKimmins,C.W «Children's Dreams», First edition, Longman Green and Co 1920.

XXIVForster, Arnold, A — «Studies in Dreams» First edition, Allen and Unwin, 1921.

XXV Lawrence, D. A. «Psychoanalysis and the Unconscious», First edition, Martin Secker, 1923.

XXVI Adams, J. «Modern Developments in Educational Practice», First edition, University of London Press, 1922.

XXVII Drever, J. «Psychology of Education», First edition, E. Arnold et Co., 1922.

XXVIII Hadfield, J. A. «Psychology and Morals», First edition, Methuen and Co., 1923.

XXIX Kidd, B. «The Science of Power», 6th edition Methuen et Co., 1918.

XXX Mc Munn, N. «Child's Path to Freedom» 2nd edition, G. Bell and Son, 1921.

XXXI Payot, J. «Le travail intellectuel et la volonté», Alcan, Paris, 1920.

XXXIILeBon, Gustave «Psychologie des Foules» IIe édition, Alcan, Paris, 1906.

XXXIII Trotter, W «Instincts of the Herd in Peace and War», 7th edition. T. Fisher Unwin, 1922.

XXXIV«Youth and the Race» — Evidence taken by the National Birth Rate Commission, 1920-3.

XXXVa Neill, A. S. «A Dominie Abroad» First edition, Jenkins, 1923.

XXXVb — — «A Dominie in Doubt» — First edition, Jenkins, 1921.

XXXVI McDougall, W. «An Introduction to Social Psychology,» 16th edition, Methuen and Co. 1921.

XXXVIIBenson, A. C· « Where No Fear Was », Smith, Elder et Co., 1914. First edition.

XXXVIII Janet, P. Etat mental des hystériques — Les Accidents mentaux — Rueff et Cie — Paris 1894 —

XXXIX Rinaldo, Joel « Psychoanalysis of the Reformer », First edition, Lee Publishing Co 1921.

XL Hart, Bernard « Psychology of Insanity », First edition, Cambridge University Press, 1920.

XLI Tansley, A. G. « The New Psychology and its Relation to Life », First edition, Allen and Unwin, 1920.

XLII Coriat, Isador « What is Psychoanalysis? » First edition. Kegan Paul. 1919.

XLIII Green, G. Hr « Psychoanalysis in the Class-Room »- First edition, University of London Press, 1922.

Imprimerie LABOUYGUE, Poitiers

POITIERS (Vienne) — IMPRIMERIE LABOUYGUE